This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

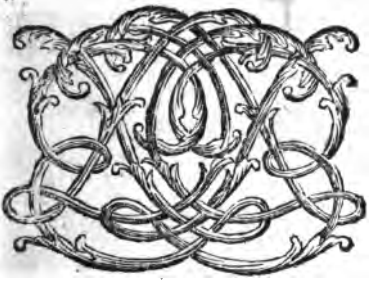
ST. GILES · OXFORD

1771

THÉATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,
Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces, qui n'ont point paru dans les précedentes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS LE BRETON, au bout du Pont-neuf, proche la ruë de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 JUL 1987
OF OXFORD
LIBRARY

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

DU MAINE,

Souveraine de Dombes.

MADAME,

Les graces & les bontez dont VOTRE ALTESSE SERENISSIME

daigne honorer ce qui reſte de la famille de M. Bourſault, enhardiſſent ſa Petite-fille à vous ſupplier, MADAME, de jetter un œil favorable ſur le reſpectueux hommage qu'elle a l'honneur de Vous preſenter.

Il faut pardonner à mon Zele, pour la memoire d'un Ayeul ſi cher, l'ambition qui me porte à oſer orner ſes Ouvrages *d'un Nom Auguſte, qui ſuffit ſeul pour en aſſurer le merite, ou pour en rehauſſer le prix. Eſt-il un gage d'Immortalité plus glorieux pour un Auteur, qui dans ſa vie avoit merité quelque réputation, que de Vous voir, après ſa mort, la confirmer par Votre ſuffrage? Ou, s'il étoit beſoin, MADAME, de faire revivre ſon Nom, eſt-il un plus ſur appui pour le*

transmettre à la Posterité, que d'agréer qu'il revoye le jour sous la Protection du Vôtre ?

Une Recommandation si glorieuse, qui met le comble à tous vos Bienfaits, ne met plus de bornes à mon humble & vive reconnoissance. C'est elle seule que je rends publique ; & quand j'adresse mes profonds respects à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *je n'aspire qu'au seul honneur de lui marquer tous les sentimens d'une si juste reconnoissance ; sans porter mes foibles vûës jusqu'à la présomption d'entreprendre son éloge. Sieroit-il bien, MADAME, à une jeune Personne, qui doit n'admirer qu'en silence l'assemblage des dons précieux dont le Ciel Vous a partagée, d'oser indis-*

crétement loüer une des Princeſſes du Monde la plus digne de loüange, & la plus dignement loüée ; dont l'Eſprit univerſel, les Vûës ſublimes & perçantes, les Connoiſſances multipliées, les Talens rares & variez ont épuiſé l'éloquence des Plumes les plus délicates, & occupé l'admiration des plus beaux Genies de nos jours ?

C'eſt aſſez pour moi, MADAME, de ſçavoir reconnoître en Vous la Fille de tant de Héros, qui ont été l'amour de leurs Sujets, la deffenſe de leur Patrie, & la gloire de leur Siecle ; l'Epouſe d'un Prince accompli, qui joint à toutes les Vertus, l'éclat de toutes les Lumieres, & que le plus Grand des Rois avoit

luy-même formé, pour luy confier le ſoin & la gloire d'en former un autre; la Mere d'auguſtes Enfans, que les qualitez du cœur & la nobleſſe des ſentimens font chérir & reſpecter, en attendant les occaſions où leur héroïque Valeur les fera admirer & craindre. Enfin, MADAME, je me crois permis de révérer & d'aimer en Vous une Princeſſe tout-aimable, Magnifique, Généreuſe, Bienfaiſante, toujours Affable; qui ne fait ſentir ſa Grandeur que par ſa Protection, & l'Elevation de ſon Rang que par les pas que ſa Bonté luy fait faire pour en deſcendre.

Ce ſont là les motifs du zele, du dévoûement inviolable, & du très-

profond reſpect avec leſquels j'ay l'honneur d'être,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

La très-humbe & très-obeiſſante ſervante, HIACINTHE BOURSAULT.

AVERTISSEMENT.

ON a crû faire plaiſir au Public, de raſſembler dans ce *Recuëil* toutes les Piéces de Théatre, qu'il a été poſſible de recouvrer de la compoſition de feu Monſieur BOURSAULT. Ce n'a pas été ſans ſoin, ni ſans recherche qu'on eſt parvenu à donner cette nouvelle Edition : Il y a telle de ces Piéces, que l'Auteur avoit fait repreſenter lorſqu'il n'avoit pas encore quinze ans ; & qui pour le temps, & pour ſa jeuneſſe étoient alors trouvées très-jolies. Il s'en faut bien toutefois qu'elles ne ſoient de la beauté de ſes dernieres Comédies. C'étoient les premieres ſaillies d'un eſprit vif & enjoüé, & comme les coups-d'eſſai d'un genie

heureux & facile, qui ſans avoir eu dans ſon enfance aucune teinture de lettres, produiſoit de ſon propre fonds, & ſembloit n'ignorer de rien, quoiqu'il n'eût jamais rien appris.

Il étoit de *Muſſy-l'Evêque*, petite ville de Champagne, (entre Bar-ſur-Seine & Chaſtillon) dont les Evêques de Langres ſont Seigneurs; & où ils ont embelli un Château, qui leur ſert de Maiſon de plaiſance, & qui a l'agrément d'être entouré de la Riviere de Seine. C'eſt d'une des premieres familles de ce lieu que naquit *Edme Bourſault*, au commencement d'Octobre de l'année 1638. Son pere, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans le Service, n'avoit pas pris dans les Troupes beaucoup de goût pour les belles Lettres; & il ne ſe mettoit gueres en peine que ſon fils fût mieux élevé, & devînt plus habile homme que lui: & quoiqu'il fût aſſez riche, il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ſes plaiſirs, pour donner à ſes enfans une éducation qui eût ſuppléé

au tort qu'il leur faiſoit d'ailleurs, & au peu de bien qu'ils avoient à eſperer de ſon dérangement de conduite.

Celui-ci n'a donc jamais eu aucune connoiſſance de la langue Latine ; & quand en 1651. il arriva à Paris, il ne parloit que Franc-Champenois, & ne ſçavoit par conſequent que fort groſſiérement la langue Françoiſe : Cependant en peu de mois ce jeune homme ſçut de lui-même ſe tirer de cette barbarie ; & il parvint en moins de deux ans à pénétrer toutes les beautez & toutes les délicateſſes d'une langue, qu'il a poſſedée dans la plus exacte & la plus parfaite pureté.

Ce fut pour lui un grand malheur, que la coupable negligence d'un pere avare ou libertin, n'eût pas fait étudier un enfant, qui avoit de ſi favorables diſpoſitions à apprendre. Outre que le ſecours de l'étude en eût fait un très-habile homme, au lieu qu'avec tout ſon mérite il n'a pû être qu'un homme d'eſprit ; c'eſt que les Lettres latines lui euſſent ouvert le

chemin à une brillante fortune. Car en 1671. ayant fait par l'ordre du feu Roi, pour l'éducation de Monſeigneur le Dauphin, un livre qui a pour titre, *L'Etude des Souverains*, (ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, & qui eſt plein d'un bout à l'autre d'exemples illuſtres & neceſſaires, tant aux jeunes Princes qu'on inſtruit, qu'aux grands hommes qui ſont chargez d'une inſtruction ſi précieuſe :) Ce grand Roi en fut ſi content, qu'il ſe fit lire pluſieurs fois ce Traité d'éducation, qui l'inſtruiſoit en l'amuſant : & il en crut l'Auteur ſi capable de contribuer à former la jeuneſſe d'un grand Prince, qu'il lui fit l'honneur de le nommer Sous-Précepteur de MONSEIGNEUR. Le ſeul défaut de latinité ne permit pas à M. Bourſault, de profiter d'une grace ſi honorable & ſi flateuſe ; & au déſeſpoir d'être obligé à avoüer ſon malheur, autant que ſon ignorance, il ſe vit remplacé par un homme d'un mérite ſuperieur & d'une vaſte érudition, qui

étoit

étoit le fameux M. Huët, depuis Evêque d'Avranche.

Ce fut dans sa premiere jeunesse que M. Boursault donna au Public, *Le Mort vivant : Les Cadenats : Le Médecin volant : Les Nicandres.* Cette derniere Piéce fut d'abord representée en cinq Actes, telle que nous l'imprimons aujourd'hui : mais l'Auteur la trouvant trop longue, la reduisit à trois Actes, & en ôta tout ce qui lui parut de moins interressant ou de superflu. Elle en étoit plus vive, plus comique, & plus du goût du Public : mais quelque recherche qu'on ait faite pour la trouver en trois Actes, on n'a pû recouvrer que la premiere édition, tous les exemplaires de la seconde ayant bien-tôt été enlevez : ce qui a forcé à la donner ici telle qu'elle a paru d'abord, & par consequent moins bonne qu'elle ne l'a été sans doute après sa correction.

Il couroit alors un petit Poëme sur *les Yeux de Philis changez en Astres*, dont on trouvoit les vers fort beaux.

L'Auteur pria M. Bourſault de donner à ſon Ouvrage la forme & le jeu d'une *Paſtorale*. Ce fut dans le même tems qu'on l'obligea, preſque malgré lui, à faire la Critique d'une des plus belles Comedies de *Moliere*, qui eſt *l'Ecole des Femmes*. Ce fut pour obéir à ceux qui l'y avoient engagé, & à qui il ne pouvoit rien refuſer, qu'il fit joüer en 1663. ſa Comedie du *Portrait du Peintre*, ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Moliere en fut ſi piqué, que pour répondre à ſon Cenſeur, il eut recours aux invectives & à des injures groſſieres, dans ſon *Impromptu de Verſailles*. Cette vengeance étoit ſi peu digne d'un homme d'honneur & de probité, que Monſieur Bourſault n'en fut ni offenſé, ni ſurpris.

Il fut plus touché de ſe voir maltraiter par M. *Deſpreaux*, pour qui il avoit de l'eſtime, & dont il ne croyoit pas s'être attiré le mépris. Pour en marquer ſon reſſentiment, il compoſa en 1669. une petite Come-

die intitulée : *La Satire des Satires*. Le Poëte satyrique la voyant annoncée, affichée, & prête à representer, n'en voulut pas courir les risques, ni s'exposer à être joüé, bien ou mal, en plein Théâtre : & pour détourner ce coup, il demanda, (sous prétexte qu'on l'alloit diffamer) & obtint des défenses de passer outre, d'un Tribunal auguste, qui ne lui eût peut-être pas été si favorable, s'il n'en eût surpris la religion. Il n'y avoit dans la *Satyre des Satyres* rien de diffamant contre l'honneur & la personne d'un si habile homme ; & ce n'étoit qu'une critique badine & moderée de quelques traits des Satyres de ce fameux Censeur. L'Auteur de la Comedie n'ayant plus la liberté de la faire representer, obtint, malgré M. *Despreaux*, un Privilege pour l'imprimer ; & il y mit à la tête une courte Préface, aussi vive que judicieuse, sur la licence temeraire de nommer sans retenuë des gens d'esprit & d'honneur. M. *Despreaux*, qui s'attendoit à

un libelle diffamatoire, fut touché de la moderation d'un Poëte juſtement irrité, & qui avoit aſſez de genie pour faire valoir ſon reſſentiment; & il a dit pluſieurs fois, que M. *Bourſault* étoit le ſeul qu'il ſe repentoit d'avoir attaqué, & que la Préface de ſa Comedie étoit l'Ecrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ſes Satyres.

Quelques années enſuite, M. *Deſpreaux* étant allé aux eaux de *Bourbon*, pour une extinction de voix, & y étant reſté beaucoup plus de tems qu'il ne l'avoit eſperé, M. Bourſault, qui étoit pour lors à *Montluçon en Bourbonnois*, apprit par un de leurs amis communs, que ſon Cenſeur étoit dans ſon voiſinage, & qu'il y manquoit d'argent; il n'heſita pas un ſeul moment à l'aller trouver *à Bourbon*, pour lui faire offre de tous ſervices, dans une Province où ſes emplois le mettoient aſſez en credit; & pour effectuer ſes offres, il commença par lui porter une bourſe de deux cens loüis. M. *Deſpreaux*

fut si surpris, & en même tems si touché d'une generosité qu'il avoit si peu meritée, que rappellant toute l'estime qu'il ne pouvoit refuser à un homme dont il s'étoit de gayeté de cœur & sans sujet fait un ennemi, il se réconcilia sincerement, & lia avec M. Boursault une étroite & tendre amitié, qui a duré toute leur vie, avec autant de fidelité, que de justice de part & d'autre. Ils s'en sont donnez dans leurs Ouvrages, de mutuelles preuves, notre Auteur ayant dans ses Lettres rendu publiquement hommage au merite de M. Despreaux; & celui-ci, dans les Editions qu'il a fait faire de ses Oeuvres depuis leur réconciliation, en ayant ôté le nom de *Boursault*, auquel il a substitué les noms de *Pradon*, ou de *Perrault*, selon qu'il en avoit besoin pour la mesure ou pour la rime. Ce trait, qui fait honneur à ces deux Poëtes, prouve que M. Boursault n'étoit pas moins recommandable par les qualitez du cœur, que par celles de l'esprit; & tous ceux qui

l'ont connu, publient qu'il n'avoit pas moins de droiture & de probité, que d'agrément & de mérite.

Quoiqu'il fût né fort vertueux, & qu'il ait même toujours eu un grand fonds de religion (comme il paroît par la morale auſſi pure qu'édifiante, qu'il a répanduë dans tous ſes Ouvrages) il lui arriva une aventure qui le fit ſoupçonner par les dévots, de libertinage d'eſprit. Dans ſa premiere jeuneſſe, & dans le tems qu'il étoit Secretaire des Commandemens de la Ducheſſe d'Angoulême, veuve d'un fils de Charles IX. il fit par l'ordre de la Cour, quelques Gazettes en vers enjouez, qui divertirent aſſez le feu Roy, pour porter ce grand Prince à ordonner à l'Auteur, en lui donnant une penſion de deux mille livres, avec bouche à Cour, de travailler à cette Gazette, & de la lui apporter toutes les ſemaines. Cet Ouvrage approuvé du Maître, le fut bien-tôt de tous les Courtiſans, qui croyoient faire leur cour, que de loüer extrêmement ce

qui divertiſſoit le Roy. Une ſemaine entr'autres s'étant trouvée ſterile en nouvelles, le Gazettier ſe plaignit, à la table de M. le Duc de Guiſe, de n'avoir rien de divertiſſant, dont il pût remplir ſa Gazette.

Ce Prince s'offrit d'abord à lui donner un ſujet tout propre à réjoüir le Roy & la Cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'Hôtel de Guiſe, chez une Brodeuſe fort en vogue, où les Capucins du Marais faiſoient broder un S. François. Un jour que leur Sacriſtain étoit allé chez la Brodeuſe, voir où en étoit l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête ſur le métier où il regardoit travailler. L'habile & malicieuſe Ouvriere, qui en étoit juſtement à broder le menton du Saint, ſaiſit l'occaſion favorable d'ajuſter artiſtement la longue barbe du Reverend Pere, pour en compoſer en diligence la barbe de S. François. Au réveil du Religieux, auſſi étonné qu'indigné de ſe trouver pris par un endroit qu'il croyoit ſi reſpectable, il y

eut un débat assez plaisant entre lui & la Brodeuse, à qui resteroit cette barbe, & si ce seroit au saint Fondateur, ou à son humble Disciple qu'on seroit forcé de la faire.

Ce fut de cette aventure que le jeune Auteur, en brodant une seconde fois cette venerable barbe, fit la plus jolie de toutes ses Gazettes, par un esprit de badinage, & nullement d'impieté. Le Roy, qui étoit jeune, en rit beaucoup, & n'y trouva point à redire. La vertueuse Reine Marie Therese, qui étoit la pieté même, ne laissa pas d'en rire aussi, & n'en fut point scandalisée. Toute la Cour, à l'envy, en apprit les vers par cœur. Mais le Confesseur de cette Princesse, qui étoit un Cordelier Espagnol qui n'entendoit pas raillerie, irrité encore par les Capucins, qui crioient vengeance contre l'outrage fait à leur seraphique Pere, mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse Reine, & l'obligea à en demander au Roy une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté,

tourner la choſe en raillerie, & dit même à cette Princeſſe tout ce qu'il put pour l'adoucir ; mais la voyant obſtinée à le prendre ſur le ſérieux, il la laiſſa la maîtreſſe de faire tout ce qu'elle voudroit.

La Reine, toujours excitée par le Pere Confeſſeur, qui lui en faiſoit un point de conſcience, manda M. le Chancelier Seguier, à qui elle ordonna de retirer le Privilege accordé à l'Auteur, & de l'envoyer à la Baſtille juſqu'à nouvel ordre, pour lui apprendre à ne plus badiner avec les Saints. Ce grand Chef de la Juſtice, protecteur de tous les gens de Lettres, & qui honoroit particulierement M. Bourſault de ſes bontez, ne trouva pas le délit auſſi grand que l'étoit la colere de la Reine : mais en obéïſſant aux ordres de Sa Majeſté, il eut ſeulement l'attention d'ordonner à l'Officier qu'il chargeoit des ſiens, de laiſſer à l'Auteur, quand il iroit l'arrêter, tout le loiſir neceſſaire pour écrire au Roy & à ſes Protecteurs.

Le pauvre Bourſault, qui bien content de lui-même & du ſuccès de ſa Gazette, ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet Officier, qui étoit de ſes amis, commença par le prier de ſe mettre à table avec d'autres jeunes gens d'eſprit qui déjeûnoient ce matin-là chez lui : & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher, il ne perdit rien de ſa belle humeur, & il ſe ſervit du tems qu'on lui laiſſoit, pour écrire une Lettre en vers à Monſieur le Prince, *le grand Loüis de Condé*, ſon protecteur déclaré. Cette Lettre commençoit ainſi :

Grand Prince, on me traite d'impie :
Et d'un hardi Faiſeur *de vers, [*Theophile*]
Qui de ſes traits malins perça tout l'Univers,
On veut que je ſois la copie.
Les gens de bien ſont ébaudis
De voir les Saints de Paradis
Déchaînez contre le Parnaſſe :
Car, auguſte Sang de nos Rois,
C'étoit autrefois ſaint Ignace,
Et c'eſt aujourd'hui ſaint François.

Ce Prince ſi genereux, eut la bonté

d'en parler au Roy, qui fit révoquer ſur le champ l'ordre d'aller à la Baſtille ; mais qui, par conſideration pour la Reine, fit défendre au coupable de continuer de travailler à la Gazette, & qui pis eſt, lui retira la penſion de deux mille francs.

Ce ne fut que bien des années enſuite que M. le Chancelier Boucherat retira au même Auteur le Privilege d'un autre Ouvrage intitulé, *La Muſe enjoüée*, qu'il faiſoit tous les mois, par l'ordre du Roy, pour inſtruire & divertir Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Comme c'étoit dans le tems de la guerre qu'on nommoit *du Prince d'Orange*, il échappa dans la *Muſe enjoüée*, quelques traits un peu trop vifs, pour réponſe à une Médaille frappée en Angleterre, où d'un côté étoit le portrait de *Loüis XIV.* avec ces mots : *Ludovicus Magnus ;* & de l'autre, celui du Roy *Guillaume*, avec cette inſcription : *Guillelmus Maximus*. Ce trait finiſſoit par ces deux vers :

Et quand Loüis eſt Grand par de grandes vertus,
Si Guillaume eſt très-grand, c'eſt par de très-grands crimes.

On commençoit à parler de la Paix, & l'on n'eût pas été bien aiſe qu'on eût eu à nous reprocher de pareilles apoſtrophes. La moderation du Roy, toujours plein de dignité, vouloit que juſques dans ſes ennemis on reſpectât les Têtes couronnées, & qu'on ne prît point exemple ſur la licence de ces Peuples qui permettent à leurs Ecrivains d'attaquer, en tems de guerre, les Noms les plus reſpectables. Ce grand Prince fit redemander le Privilege à l'Auteur, en lui faiſant dire avec bonté, par M. le Chancelier, que ce n'étoit par aucun mécontentement qu'on eût de lui, mais par des raiſons ſuperieures, & qui lui étoient étrangeres.

Ce fut en 1671. que parut la Tragedie de *Germanicus*, qui eut un fort grand ſuccès, & qu'en pleine Academie loüa hautement le grand Corneille. *Marie Stuard* vint enſuite, & par

par le malheur qui ſemble être attaché à ce nom, elle ne fut pas reçûë avec tant d'applaudiſſement ; les vers en ſont toutefois fort beaux, & les ſentimens très-nobles : mais elle ne fut pas du goût du Public, qui reſpecte plus les ſujets que l'*Antiquité* a conſacrez, que les faits qui ſont plus récens, & que l'Hiſtoire *moderne* familiariſe trop avec nous, en les rapprochant de notre âge.

Mais une Piece qui fit grand bruit, & qui eut un ſuccès ſurprenant, fut *La Comedie ſans titre*, autrement, *Le Mercure Galant*, que M. Bourſault jugea à propos de donner ſous le nom de feu *Poiſſon*. M. *de Viſé*, Auteur du *Mercure*, en porta ſes plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. *de la Reinie*, alors Intendant de Police. Ce Magiſtrat s'étant fait apporter cette Comedie, la trouva trop belle pour la ſupprimer, & ſe contenta d'ordonner, pour appaiſer M. de Viſé, qu'on ne l'intituleroit plus, *Le Mercure Galant*, mais *La Comedie ſans titre*. C'eſt

la ſatyre la plus agreable & la plus ingenieuſe qui eût paru depuis *Moliere*, ſur le Theâtre François; ou ſans attaquer directement le *Mercure*, ni ſon Auteur, on ſe contente de produire quantité de ſots & de ridicules, qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'eſt d'un bout à l'autre, un badinage ſi vif & ſi divertiſſant, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de la voir, & qu'elle fut joüée de ſuite plus de quatre-vingt fois *au double*.

C'eſt à peu prés dans ce tems-là qu'une Dame trés-reſpectable, ordonna à M. Bourſault de lui compoſer des paroles pour un *Opera*, qu'elle projettoit en ſecret de donner au Roi dans ſon Château de M. où Sa Majeſté devoit aller. Ce fut la Dame qui choiſit elle-même le ſujet de *Meleagre*, & l'Auteur l'executa avec autant de promptitude, que de genie & de délicateſſe. Ce projet n'ayant pû être ſi ſecret, qu'il ne tranſpirât à la Cour, la Dame n'eſperant plus lui donner

le merite de la surprise, ne voulut plus que *Lully* en mît les paroles en musique, ni qu'on en entendît parler. Il y a encore en vers lyriques, un Divertissement composé par le même Auteur, sous le nom de *Fête de la Seine*, qui fut mis en musique pour une Fête donnée à *Asniere*, à S. A. S. Madame la Ducheſſe de *Brunſwich*, mere de l'Imperatrice *Amelie*.

En 1690. parut l'excellente Comedie des *Fables d'Eſope*, qui fut admirée dans ſon tems, & qui encore aujourd'hui fait autant de plaiſir à lire, qu'on en eut autrefois à la voir repreſenter. C'eſt de cette Comedie que *Saint-Evremont* a écrit, *qu'il n'avoit rien lû dans ce caractere, de plus beau en notre Langue; & que la ſeule hardieſſe (indépendamment du ſuccès qui l'avoit juſtifiée) d'oſer mettre le premier des Fables d'Eſope ſur la Scene, ne pouvoit partir que d'un genie qui penſoit au-deſſus du commun.* On en a fait nombre d'éditions, non-ſeulement dans toute la France, mais en

Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie : on l'a traduite en toutes ces Langues : on l'a joüée *en François*, sur tous les Theâtres de l'Europe ; & actuellement *à Londres*, on la joüe très-souvent traduite en Anglois. C'est une morale fine, interessante, agreable, & en même tems utile, amenée avec tant de naturel, que le cœur y prend autant de part que l'esprit.

L'année suivante, M. Boursault fit joüer son *Phaëton*, Comedie heroïque, en vers libres, qu'il avoit travaillée à plaisir, & dont il se promettoit encore plus d'honneur, que ne lui en avoit fait son *Esope* : mais les Comediens l'ayant trop vantée avant que de la representer ; & trop asseurez du succès que leur promettoit cette Piece, ayant refusé toutes les autres qui leur furent presentées, une cabale d'Auteurs piquez, la décria si fort dans le Public, qu'on en étoit dégoûté presque avant que de l'avoir vûë, & qu'on y portoit un

esprit mal intentionné, ou prévenu. Ce n'étoit pas (disoit-on) que l'ouvrage ne fût plein de beautez ; on convenoit aisément que tout y petilloit d'esprit : mais on se plaignoit que cet esprit y fut répandu avec plus de profusion que de choix, plus de vivacité que d'ordre. Ce même Public si difficile fut de meilleure humeur, & plus favorable à une petite Piéce en Vers, que l'Auteur avoit faite, en badinant, sur les Modes de ce temps-là, & sur les manieres affectées de parler & de s'habiller. Elle fut exposée sous le nom des *Mots à la Mode*, & reçûë avec beaucoup d'applaudissement & de plaisir. C'est une des jolies bagatelles qui ayent paru sur le Théatre.

Enfin la derniere Piece qui soit sortie de la plume de M. Boursault, est son *Esope à la Cour* : Comédie, qui seroit un chef-d'œuvre, si une mort prématurée lui eût laissé le loisir de repasser lui-même sur son Ouvrage, & d'y donner la derniere main. Telle qu'elle étoit sur le papier, elle fut encore

alterée à la repreſentation, où l'on ſe crut obligé de retrancher quantité des plus beaux Vers, parce qu'on les trouvoit trop forts, & qu'on en craignoit les applications. Par exemple : Dans la belle Scéne du premier Acte, où *Créſus* ſe plaint à *Eſope* du peu de ſincerité des Courtiſans toûjours prêts à encenſer juſqu'aux défauts de leurs Princes ; on lui faiſoit dire ces quatre beaux Vers.

Par là je m'apperçois, ou du moins je ſoubçonne
Qu'on encenſe la Place autant que la Perſonne ;
Que c'eſt au Diadême un tribut que l'on rend ;
Et que le Roi qui regne eſt toûjours le plus Grand.

Et dans la même Scéne où *Créſus* diſoit encore :

Quoique juſques ici l'équité de mes armes,
A mes ſeuls Ennemis ait cauſé des allarmes :
Je renonce avec joye aux plus vaſtes projets,
Si les exploits du Prince épuiſent les Sujets.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

Esope répondoit.

D'ordinaire les Rois y vont par la Victoire,
Seigneur ; c'est le sentier le plus suivi par eux,
Et qu'on trouve honorable, à force d'être affreux.
Quelle grande bataille a-t'on jamais gagnée,
Que l'horreur n'ait suivie, ou n'ait accompagnée ?
Eh ! Qu'est-ce que l'on gagne ? Un morceau de terrain,
Que le Victorieux quitte le lendemain.
Cependant bien souvent pour de telles Conquêtes,
Il en coûte au Vainqueur quinze ou vingt mille Têtes :
Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux,
Est toûjours le plus noble & le plus genereux, &c.

Il y avoit grand nombre de Vers de la même force répandus dans toute la Piéce, qu'on a, ou supprimez, ou gâtez : & elle ne laisse pas encore d'avoir des beautez inimitables, & qui font regretter la perte d'un Auteur, qui écrivoit avec tant de noblesse & de verité.

Il a fait aussi des Vers de dévotion, entr'autres *les Litanies de la Sainte Vierge*, (une Strophe sur chaque Verset) où, avec toutes les graces de la Poësie l'Auteur a répandu beaucoup de pieté & d'onction. C'est dommage qu'il ne se trouve plus d'Exemplaires de ce petit Livre, dont la seconde Edition est de 1667.

M. Boursault n'écrivoit pas moins poliment en Prose qu'en Vers, Témoins les trois Tomes de ses Lettres, dont il s'est fait tant d'Editions; & qui sont si agréables par la varieté des traits, des saillies, des contes, des fables, des bons mots, des faits anecdotes, des Epigrammes, & des jolis Vers dont ces Lettres sont remplies, qu'on les lit & relit avec un nouveau goût, & qu'on les trouve toûjours nouvelles, quoique celles qu'on nomme *à Babet*, soient imprimées dès l'année 1666. Elles sont écrites d'un stile si naturel & si galant, & avec une naïveté si insinuante, que l'illustre Comtesse *de la Suze*, qui en aimoit

& estimoit particulierement l'Auteur, fit ce Madrigal à leur loüange.

Babet, qui que tu sois, que tes Lettres sont belles !
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !
Ce sont des beautez naturelles,
Qu'on ne se lasse point de voir.
Les naïvetez enchantées,
Qu'avec tant d'enjoûment ton amour t'a dictées,
Ont d'inimitables appas.
Quand Tircis insensible aux accens de ma Lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas,
Que ne te connoissois-je, hélas !
Tu m'aurois appris à lui dire
Ce que je ne lui disois pas.

Il y a du même Auteur d'autres ouvrages en Prose, outre *l'Etude des Souverains*, dont il est parlé ci-dessus, *Le Marquis de Chavigny* & *Le Prince de Condé*, qui sont deux petites Nouvelles historiques, écrites avec tout le feu & toute la politesse imaginables. On lit encore de lui un autre Roman, en deux Tomes, sans nom d'Auteur,

TAYLOR OXFORD

intitulé, *Ne pas croire ce qu'on voit*; qui eſt ſi divertiſſant & d'un ſtile ſi enjoüé, qu'on l'a ſouvent attribué à *Scarron* : C'eſt en faire un grand éloge.

M. Bourſault n'étoit encore qu'à l'âge de 63. ans, & joüiſſoit de toute la force de ſon eſprit & de ſa ſanté, lorſqu'il fut attaqué d'une colique ſi violente qu'elle lui noüa l'inteſtin; & pendant les huit jours qu'il a ſurvêcu à une operation ſi douloureuſe, il donna à ſa famille les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de réſignation & de pieté. Il voulut par la confiance & l'eſtime qu'il avoit pour ſon fils le Théatin, ſe confeſſer à lui à la mort; & que ce fût un fils ſi cher qui lui fermât les yeux, ce qui arriva le 15. Septembre 1701. Il mourut très regretté du Public & de ſes amis. Il avoit été en commerce & en liaiſon d'amitié avec tous les beaux eſprits de ſon temps, qui le chériſſoient pour la douceur & la bonté de ſes mœurs, autant qu'ils

l'estimoient pour la vivacité & la délicatesse de son génie.

Le Grand *Corneille* l'appelloit *son fils*, & l'honoroit de ses avis & de son approbation dans tout ce que cet Auteur, encore jeune, faisoit paroître sur la Scéne. A la représentation de *Germanicus*, ce grand Maître du Théatre, lui donna hautement son suffrage, & dit en pleine Académie, *qu'il ne manquoit à cette Piéce que le nom de M. Racine, à qui elle ne feroit point deshonneur.* Messieurs *Pélisson*, *Charpentier*, *de Scudéry*, *Tallemant*, *Ménage*, *Quinault*, *Segrais*, avoient été ses amis intimes : Mesdames *De la Suze* & *de Villedieu*, & Mademoiselle *de Scudéry* avoient toûjours eu pour lui une amitié particuliere : *Thomas Corneille*, qui a écrit avec tant d'érudition, & dont le mérite n'a eu pour ombre que d'avoir un frere plus grand que lui, aimoit tendrement M. Boursault, & vouloit absolument qu'il demandât à être de l'Académie. Et sur ce que celui-ci lui alleguoit toû-

jours son ignorance, & lui demandoit de bonne foi ce que feroit l'Académie d'un sujet ignare & non lettré, qui ne sçavoit ni *Latin*, ni *Grec*, *Il n'est pas question*, lui répondoit-il, *d'une Académie Grecque ou Latine, mais d'une Académie Françoise : & qui sçait mieux le François que vous ?*

C'est lui qui, à la representation d'une des meilleures Piéces * de Théatre de notre Auteur, qu'une cabale déclarée avoit entrepris de faire tomber, lui fit donner un jour au foyer de la Comédie, où un grand monde étoit assemblé, un Billet cacheté & sans signature, où il y avoit ce Madrigal :

Plus je vois ton ouvrage, & plus j'en suis avide.
C'est ainsi qu'au temps ancien
Ecrivoient le galand Ovide
Et l'ingenieux Lucien.

Richelet, si connu par ses ouvrages & par son Dictionnaire, ayant sçû du Chevalier *Edelink*, fameux Graveur, qu'il alloit travailler au Portrait de M. Boursault, lui envoya ces Vers

* *Phaéton.*

obligeans

obligeans, pour mettre au bas du Portrait.

Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Moliére,
Dont la Parque infléxible a fini la carriére,
Poëtes accomplis, Orateurs excellens;
L'Homme, à qui ce portrait reſſemble,
Sans étude lui-ſeul a les diverſes talens,
Qu'avec tant de ſçavoir vous aviez tous enſemble.

On a mis à la tête de ce Recuëil la Lettre ſur *les Spectacles*, qui fit tant de bruit en 1694. & qui donna lieu à tant de bons & de mauvais écrits qui parurent alors pour & contre la Comédie.

PIECES
Contenuës dans le premier Volume.

LETTRE D'UN HOMME D'ERUDITION sur la Comedie.

LE MORT VIVANT.

LES CADENATS, ou LE JALOUX ENDORMI.

LE MEDECIN VOLANT.

LES NICANDRES, ou LES MENTEURS qui ne mentent point.

LE PORTRAIT DU PEINTRE.

LES METAMORPHOSES des yeux de Philis changez en Aſtres.

LETTRE

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *un Recüeil de toutes les Pieces de Théatre de M. Bourſault*; & j'ai cru que le Public recevroit avec plaiſir une édition complette de ces Ouvrages, parmi leſquels il y en a pluſieurs qui attirent toujours des applaudiſſemens dans les repreſentations. Fait à Paris ce 30. Juillet 1722. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire à Paris ; Nous ayant fait representer qu'étant déja entré dans de grandes avances pour des Ouvrages considerables qu'elle a donnez, & qu'elle médite de donner dans la suite, comme aussi desirant réimprimer quelques Livres dont les Privileges sont expirez ; mais craignant que d'autres ne vouluſſent entreprendre d'imprimer, ou faire imprimer lesdits Ouvrages, attendu l'estime & l'applaudiſſement qu'ils ont acquis dans le Public, pourroit faire craindre ladite contrefaçon, ce qui lui causeroit un préjudice considerable ; & comme elle ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, elle Nous auroit très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce neceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ladite Veuve Ribou, & lui donner moyen de continuer à réimprimer lesdits Ouvrages ci-enſuite expliquez, qui ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des belles Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de réimprimer, ou faire réimprimer, *les Voyages de Tavernier avec La Relation du Serail*, *le Theatre François*, *ou Recüeil des meilleures Pieces de Theatre*, & *Poëſies des anciens Auteurs*, & *notamment des Sieurs de la Foſſe*, *Haute-Roche*, *Fradon*, *Poiſſon*, *Bourſault*,

Quinault, de la Grange, Dancourt, Baron, & de Crebillon, avec le jeu de l'Ombre augmenté des décisions nouvelles, en tels volumes, forme, marge, caractere conjointement ou separément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Livres cidessus specifiez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui l'auront d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données és mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de

chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau; le tout à peine de nullité des presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres (tout au long) soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-septiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt, & de notre Regne le sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

FOUQUET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 653. *N.* 708. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 27. *Septembre* 1720. DELAULNE, *Syndic.*

Ladite Veuve Ribou a fait part du present Privilege aux sieurs le Breton pere & fils, suivant l'accord fait entr'eux.

LETTRE D'UN HOMME d'érudition & de mérite, consulté par l'Auteur pour sçavoir, si la Comedie peut être permise, ou doit être absolument défenduë.

MONSIEUR,

Je m'étois toûjours défendu de vous donner par écrit mon sentiment sur la Comedie, & j'avois tâché d'éviter ce coup, en vous apportant pour excuse, & la délicatesse de la matiere, & le peu de capacité de celui qui la devoit traiter ; mais je ne puis plus tenir contre l'obstination & l'importunité de vos prieres (si jamais cependant un Ami tel que vous, Monsieur, est

capable d'importuner :) & pour vous guérir de la crainte ſcrupuleuſe où vous êtes, que votre conſcience ne ſoit intereſſée dans les Ouvrages de votre eſprit, je paſſe aujourd'hui par deſſus ces deux difficultez ; voulant bien m'expoſer en votre faveur à ne pas répondre à la haute idée que vous avez conçûë de mon peu de mérite ; & m'engager, pour vous tirer de peine, dans une des plus difficiles, mais des plus curieuſes Queſtions que les Theologiens ayent traitée. En effet, Monſieur, plus j'examine les Saints Peres, plus je lis les Theologiens, plus je conſulte les Caſuiſtes, & moins je ſçai à quoi me déterminer : à peine ai-je trouvé quelque temperament en faveur de la Comedie dans les Scolaſtiques *(a)*, qui preſque tous ſont d'avis de lui faire grace ; que je me ſens accablé par un torrent de

(a) Le Card. de Turre-Cremata. Regnier de Piſe. Jean Viguier. Le Cardinal Cajetan. Armilla. Tabienna. Medina. Sylveſter. Comitolus. Megalius. Henriquez. Sanchez. Emmanuel Sa. Scarſella. Bonacina. Diana, &c.

Passages des Conciles & des Peres, qui depuis le premier jusqu'au dernier, ont tous fulminé contre les spectacles, & ont employé la ferveur de leur zele, & la vivacité de leur éloquence pour en donner une si grande horreur aux fideles, que les consciences foibles ou timorées ne veulent pas même qu'il soit permis d'en disputer, & traitent de pernicieux & de relâchez, les Docteurs qui ont l'indulgence de les tolerer. Si je m'abandonne à la rigueur avec les Peres de l'Eglise, & que j'invective contre la Comedie comme contre une des plus pernicieuses inventions du Démon, je ne puis lire nos Theologiens, ces grands hommes si distinguez par leur pieté & par leur doctrine, que je ne me laisse adoucir par la droiture de leur raisonnement, & plus encore par la force de leur autorité. Vous m'avouërez, Monsieur, qu'on seroit embaraſſé à moins; & que ce n'est pas une petite affaire de décider une Question dont les sentimens sont si

sions des Theologiens avec les décisions des Peres de l'Eglise.

Mais parce que c'est quelque chose d'assez délicat, & que le point de la Question consiste à les bien accorder ensemble ; je veux bien ne vous rien avancer de moi-même, & vous faire parler en ma place l'incomparable saint Thomas, lequel étant d'un côté un Pere très-religieux & un très-saint Docteur de l'Eglise, & de l'autre l'Ange de l'Ecole, le Maître & le Chef de tous les Theologiens, me paroît tout-à-fait propre pour rassembler les sentimens partagez des uns & des autres, & pour nous tracer le chemin que nous devons suivre sans avoir peur de nous égarer.

Si j'avois à parler à quelque moins habile homme, ou bien à quelque esprit difficile, qui pour se donner un air de critique ou de réforme, auroit la témérité de rejetter la doctrine de saint Thomas, comme opposée à la Morale des Peres, & peu conforme en quelques endroits aux maximes les

plus pures de la Religion ; je n'aurois pas de peine à lui fermer la bouche, & à lui apprendre à porter à la doctrine de ce saint Docteur toute la vénération qui lui est dûë, & que les Conciles, les Souverains Pontifes, & tous les grands hommes qui l'ont suivi, n'ont pû lui refuser. Si vous trouvez jamais quelqu'un de ces Sages en votre chemin, vous n'avez qu'à leur faire lire ce qu'en ont dit les Souverains Pontifes, Urbain V. *(a)* dans la Bulle qu'il donna à Montefalcone en 1370. pour la Translation des Reliques de ce grand Saint : Clement VIII. dans le Bref *In quo nos Pastoralis*, expedié en 1603. Jean XXII. dans la Bulle de sa Canonisation : le bienheureux Pie V. dans la Bulle *Mirabilis Deus*, en 1567. Paul V. dans une qu'il écrivit aux Napolitains en 1605. Tous ces Papes qualifient la Doctrine de saint Thomas, de

(a) Cum sacrum & venerabile corpus B. Thomæ de Aquino, &c. cujus Doctrina, &c. hic siquidem honor, &c.

celebre par tout le monde, de glorieuse au nom Chrétien, d'avantageuse à l'Egliſe. L'illuſtre Baronius (*a*), dont le témoignage eſt d'un ſi grand poids, dit qu'on ne peut expliquer combien au Concile de Trente la doctrine de ce grand Docteur reçut de loüanges & d'acclamations de la part des Peres & des Theologiens qui y aſſiſterent; & ſi vous en voulez davantage, je vous renvoye à Jean de ſaint Thomas & à Gonet, Theologiens diſtinguez de l'Ordre de ſaint Dominique, qui vous fourniront une infinité d'approbations autentiques de la doctrine de ſaint Thomas.

Après l'avoir ainſi ſuppoſée, ou pour mieux dire, ſolidement établie contre tous ceux qui la voudroient conteſter; liſez, je vous prie, avec attention ce que ce grand Docteur enſeigne de la Comedie, dans la Seconde partie de ſa Somme (*b*), où il ex-

(*a*) *Vix quiſpiam enarrare*, &c. in notis ad Martyr. die 7. Mart.

(*b*) 2. 2. quæſt. 168.

plique bien des choſes néceſſaires à ſçavoir pour le repos de la conſcience. Il demande entr'autres (*a*) ce que l'on doit croire des jeux & des divertiſſemens ? & il ſe répond lui-même, que quand ils ſont moderez, non ſeulement il n'y croit point de mal, mais encore qu'il y trouve quelque bien, & cette vertu qu'Ariſtote appelloit *Eutrapelie* ; (c'eſt une vertu, comme vous ſçavez, qui ſçait mettre un juſte temperamment dans les plaiſirs.) La raiſon qu'il en apporte eſt, que l'homme fatigué par des actions ſérieuſes a beſoin d'un agréable repos, qu'il ne trouve que dans les jeux : & pour fortifier ſon ſentiment, ſaint Thomas y joint celui de ſaint Auguſtin, (*b*) dont il rapporte ces propres paroles : *Je veux enfin que vous vous ménagiez, car il eſt de l'homme ſage de relâcher quelquefois ſon eſprit trop appliqué à ſes affaires.*

(*a*) Artic. 2.

(*b*) *Volo tandem tibi parcas*, &c. Aug. in l. 2. de Muſica. *At iſta rem iſſo animi*, &c. ubi ſup.

„ Comment, continuë ſaint Tho-
„ mas, comment ſe fait ce relâche-
„ ment de l'eſprit, ſi ce n'eſt par des
„ paroles ou par des actions divertiſ-
„ ſantes? Ce n'eſt donc point un mal
„ ni rien d'indigne de l'homme Sage,
„ de ne ſe point refuſer des plaiſirs
„ innocens & honnêtes „. Ce ſaint Docteur veut même qu'il y ait quelque ſorte d'excès à ne point prendre de divertiſſement; (a) „ parce, dit-il,
„ que tout ce qui eſt contre la raiſon
„ eſt vicieux: or il eſt contre la rai-
„ ſon qu'un homme veüille être à
„ charge aux autres; qu'il s'oppoſe à
„ leurs innocens plaiſirs; qu'il ne
„ veüille jamais être de rien, ni con-
„ tribuer par ſes paroles ou par ſes
„ actions à leur divertiſſement com-
„ mun. C'eſt donc avec beaucoup de
„ raiſon que Seneque a dit à ce ſujet:
„ Comportez-vous dans les compa-
„ gnies avec tant de ſageſſe & de diſ-
„ cretion, que perſonne ne vous
„ trouve incommode, ou ne vous

(a) *Quia omne quod eſt*, &c. art. 4.

„ mépriſe comme un homme de rien ;
„ qui ne ſçait pas vivre : car c'eſt un
„ vice d'être fâcheux à tout le monde ;
„ & l'on s'attire avec ſujet le nom de
„ ſauvage & de groſſier. „

De ces paroles de ſaint Thomas, il vous eſt aiſé de juger, Monſieur, que ſous le nom de jeux il comprend auſſi la Comedie, quand il dit : Que ce relâchement de l'eſprit, qui eſt une vertu, ſe fait par des paroles & par des actions divertiſſantes. Qu'y a-t-il de plus propre & de plus particulier à la Comedie, qui ne conſiſte qu'en des paroles & en des actions riſibles & ingenieuſes, qui font plaiſir & qui délaſſent l'eſprit ? Je ne penſe pas qu'en tout autre divertiſſement, on trouve unies enſemble & les paroles & les actions : mais écoutez encore un peu ce grand Docteur, il achevera de vous convaincre par une objection qu'il ſe fait à lui-même, & vous verrez comme il y répond. L'objection eſt aſſez forte, & contient preſque tout ce qu'on peut dire contre les

Comedies & contre les autres Spectacles.

„ Il semble, dit saint Thomas, (a) „ que les Comediens passent les bor- „ nes du divertissement reglé, eux „ qui ne destinent & n'employent „ toute leur vie qu'à joüer. Si l'excès „ du divertissement est un peché, „ (comme on n'en peut douter) les „ Comediens sont en état de peché; „ ceux qui vont à la Comedie pe- „ chent; & ceux qui leur donnent de „ l'argent sont les fauteurs de leur „ peché : quoique nous lisions dans la „ Vie des Peres, qu'il fut un jour re- „ velé à saint Paphnuce, qu'il n'au- „ roit pas dans l'autre vie un plus „ haut degré de gloire qu'un certain „ Comedien. „

Si l'objection que se fait saint Thomas est solide, sa réponse ne l'est pas moins. Vous en allez juger par ses propres paroles, ausquelles je me ferois un scrupule de rien changer, tant elles sont justes & expressives : je

(a) *Hystriones in ludo*, &c. art. 3.

me

me contenterois de les pouvoir bien rendre, & de ne vous rien dérober de leur beauté. „ Le divertissement, (a) „ répond cet excellent Docteur, étant „ donc necessaire pour la consolation „ de la vie humaine, on peut destiner „ à cette même fin certains emplois „ qui soient permis. Ainsi l'emploi „ des Comediens établi pour donner „ aux hommes une récréation hon- „ nête, n'a rien, selon moi, qui mé- „ rite d'être défendu, & je ne les „ crois pas en état de peché, pourvû „ qu'ils n'usent de cette sorte de jeu „ qu'avec moderation; c'est-à-dire, „ qu'ils ne disent ou ne fassent rien „ d'illicite; qu'ils ne mêlent point, „ comme on dit, le sacré avec le pro- „ phane; & qu'ils ne joüent point en „ un temps deffendu. Et quoique dans „ la vie (ce sont toûjours les paroles „ de saint Thomas) ils n'ayent point „ d'autre emploi à l'égard des autres „ hommes, ils en ont toutefois de „ fort serieux à leur égard, & par

(a) *Quod sicut dictum est*, &c. ibid.

„ rapport à Dieu, comme quand ils „ le prient, quand ils reglent leurs „ passions, quand ils donnent l'au„ mône aux pauvres. De là je conclus „ (poursuit ce grand homme) que „ ceux qui les payent & qui les assis„ tent avec moderation ne pechent „ point; & qu'ils font même une ac„ tion de justice, puisque c'est leur „ donner la récompense de leur tra„ vail: mais si quelqu'un dissipoit „ tout son bien après eux, ou bien „ qu'il entretînt des Comediens qui „ joüassent d'une maniére scandaleuse, „ je ne doute point qu'il ne pechât, „ comme s'il les entretenoit dans le „ peché: & c'est dans ce sens que se „ verifie cette parole du grand saint „ Augustin (*a*): Que donner son bien „ aux Comediens, c'est moins une „ vertu qu'un vice „.

Eh bien, Monsieur, jusqu'ici ce sont les propres paroles de saint Thomas: peut-on mieux répondre qu'il le fait à cette grande objection? Et ne

(*a*) Aug. sup. Joan.

vous eſt-il pas aiſé de tirer vous-même trois conſéquences de toute ſa doctrine? La premiere, que ſous le nom general de jeux & de divertiſſemens, il entend auſſi la Comedie, & qu'il l'approuve en même-temps qu'il trouve de la vertu dans les premiers. La ſeconde, qu'il ne faut pas toûjours croire en état de peché les Comediens qui paſſent leur vie ſur le Theatre, & moins par conſéquent les Auteurs qui leur donnent des Pieces à repreſenter, pourvû que les uns & les autres s'en acquittent avec moderation & avec prudence; & qu'ils faſſent d'ailleurs des actions ſérieuſes de pieté & de religion. La troiſiéme enfin, que non ſeulement il n'y a point de peché à les aſſiſter avec diſcretion, mais encore que c'eſt une action de juſtice de leur donner, comme on y eſt obligé, la récompenſe de leur emploi & de leur travail. Ainſi vous voyez bien que l'Ange de l'Ecole, & après lui les Theologiens, admettent la Comedie; & que s'ils en condamnent quelque

objecte des Saints Peres, avec d'autant plus de raiſon, qu'à les examiner ſans prévention, & à peſer toutes leurs paroles, il eſt aiſé de voir que s'ils ſe ſont tant déchaînez contre la Comedie, ç'a été parce que de leur temps, l'excès en étoit criminel & immoderé; & que s'ils l'avoient trouvée, comme elle eſt aujourd'hui, conforme aux bonnes mœurs & à la droite raiſon, ils ne l'auroient pas tant décriée, & auroient crû, comme ſaint Thomas, qu'il n'y avoit point de mal à y aſſiſter: mais c'étoit quelque choſe de ſi horrible & de ſi infâme que la Comedie, comme on la joüoit du temps de nos peres, qu'il n'y a perſonne à l'heure qu'il eſt, (je parle des gens du monde, & de ceux encore qui ſont les moins retenus) qui ne les condamnât comme ont fait les Peres; & ce n'eſt pas une choſe étonnante, que ces ſaints Perſonnages ayent employé toute la force de leur zele contre la choſe la plus ſcandaleuſe qui fût dans l'Egliſe. N'eſt-ce pas contre l'ex-

ces de la Comedie, par exemple, que se récrie Tertullien, lorsqu'il dit : (a)
„ N'allons point au Theatre, qui est
„ une assemblée particuliere d'impu-
„ dicité, où l'on n'approuve rien que
„ ce que l'on improuve ailleurs ; de-
„ sorte que ce qu'on y trouve de plus
„ beau, est pour l'ordinaire ce qui est
„ de plus vilain & de plus infâme ; de
„ ce qu'un Comedien, par exemple,
„ y joüe avec les gestes les plus hon-
„ teux & les plus naturels ; de ce que
„ des femmes oubliant la pudeur de
„ leur sexe, osent faire sur un Thea-
„ tre, & à la vûë de tout le monde,
„ ce qu'elles auroient honte de com-
„ mettre dans leurs maisons, où elles
„ ne sont vûës de personne ; de ce
„ qu'on y voit un jeune homme s'y
„ bien former, & souffrir en son
„ corps toutes sortes d'abominations,
„ dans l'esperance qu'à son tour il de-
„ viendra maître en cet art detestable.
„ On y fait paroître jusqu'à des filles
„ perduës, victimes infâmes de la dé-

(a) *Hoc igitur modo*, &c. lib. de Spectac. cap. 17.

„ bauche publique, d'autant plus mi-
„ serables en cela, qu'elles sont expo-
„ sées sur le Theatre à la vûë des fem-
„ mes qui ignorent le libertinage.
„ Elles y sont le sujet de l'entretien
„ des jeunes gens : l'on y apprend le
„ lieu de leur prostitution : l'on y
„ compte le gain qu'elles y font, &
„ l'on y fait leur éloge devant ceux
„ qui ne devroient rien sçavoir de
„ toutes ces choses. Je ne dis rien, ajoû-
„ te ce Pere, de ce qui doit demeurer
„ enseveli dans les tenebres, de peur
„ d'être coupable de ces crimes par le
„ seul récit que j'en ferois „.

Que feroit-ce donc que nous diroit Tertullien, s'il vouloit réveler tous ces mysteres d'iniquité qu'il renferme dans un éternel oubli, puisque ce qu'il nous en dit est si impie & si infâme ! Mais les autres Peres ne sont pas si retenus que lui, & ne font point de difficulté de découvrir tout ce qu'ils en sçavent. Ne croyez pas que j'aye envie de vous les rapporter tous : outre que j'aurois plûtôt fait de vous

citer toute la Bibliotheque des Peres ; ces matieres délicates traitées hardiment dans une langue qui souffre tout, ne pourroient se rendre dans la nôtre sans blesser les oreilles tant soit peu chastes ; & je me contenterai de vous laisser à connoître ce qu'ils en ont dit de plus fort, par ce que je vous choisirai dans leurs écrits de plus foible.

Salvien se défendoit d'en rien dire, par la peine qu'il auroit euë à en parler. „ (*a*) Qui pourroit traiter, dit-il, „ de ces representations honteuses, „ de ces paroles deshonnêtes, de ces „ mouvemens lascifs & impudiques, „ dont on peut reconnoître l'énormité & le crime, par la défense que „ ces choses imposent elles-mêmes de „ les rapporter „ ?

Lactance n'est pas si réservé : voici ce qu'il en dit de plus tolerable. (*b*) „ Ces mouvemens pleins d'impuden„ ce, que l'on voit dans la personne

(*a*) *Quis enim integro*, &c. lib. 1. de Gub. Dei.
(*b*) *Hystrionum quoque*, &c. lib. 1. cap. 22.

„ des Comediens, quel autre effet „ produiſent-ils que d'enſeigner le „ mal à la jeuneſſe ? Leurs corps effe- „ minez, ſous la démarche & ſous „ l'habit de femme, repréſentent les „ geſtes les plus laſcifs des plus diſſo- „ luës. Et plus bas : (a) Après la li- „ cence des paroles, on en vient à „ celle des actions : on dépouille en „ plein Theatre, à la priere du peu- „ ple, des femmes débauchées, &c. „ Jugez ſi le reſte que dit ce Pere, peut être quelque choſe de fort beau.

(b) Saint Cyprien, qui a compoſé, *ex profeſſo*, un Livre des Spectacles, décrit bien au long toutes les infamies qui s'y pratiquoient. On peut lire auſſi quelque choſe de cette abominable coûtume de paroître nuds ſur le Theatre, dans les Oeuvres (c) de

(a) *Prater verborum*, &c. lib. 1. de Ludis, cap. 20.

(b) *Sed ut ad Scenas*, &c. Cyprianus, lib. 1. de Spectaculis.

(c) *Delectat in mimis*, &c. Idem Epiſt. ad Donatum. Hieron. lib. 1. adverſ. Jovinianum. Aug. 2. de civit. Dei. cap. 26. Chriſ. Hom. 1. in Pſalm. Idem Hom. 6. in 2. c. Mathæi.

ſaint Chryſoſtome, de ſaint Jerôme, & de ſaint Auguſtin : le premier ne fait point de difficulté de comparer ceux qui de ſon temps alloient à la Comedie, de les comparer, dis-je, à David, prenant plaiſir à regarder Bethſabée toute nuë dans ſon bain ; & de dire, que le Theatre eſt le rendez-vous de tous les crimes, que tout y eſt plein d'effronterie, d'abomination & d'effronterie. Un Auteur (*a*) plus moderne nous décrivant les ſpectacles des Anciens, & ſur tout leurs Bachanales, fait des peintures ſi horribles de leurs infamies & de leurs proſtitutions publiques, que je ne puis me réſoudre à vous les rapporter. Imaginez-vous, Monſieur, ſi ce pouvoit être de belles choſes, puiſque l'infâme Heliogabale en étoit l'Auteur. De peur que vous ne croyiez que les Saints Peres n'ayent exageré, & que la Comedie n'étoit pas autre dans ce temps-là qu'elle eſt aujourd'hui, mais

(*a*) *Quæ ſacra*, &c. Alexander ab Alexandro, lib. 6. dierum genit.

que pour en détourner les fideles, les Prédicateurs de l'Evangile & les Auteurs Eccleſiaſtiques la dépeignoient avec de ſi affreuſes couleurs ; je veux bien que vous ne vous en rapportiez pas ſeulement à ceux-ci, mais que vous conſultiez les Auteurs prophanes ? Valere-Maxime (*a*) ne vous ſera peut-être pas ſuſpect ; parlant toutefois de cet uſage déteſtable qu'avoient les Romains, d'expoſer ſur le Theatre les corps nuds des filles débauchées & ceux des jeunes garçons, rapporte de M. P. Caton, qu'aſſiſtant un jour à ces ſpectacles, & apprenant de Favonius, ſon favori, que par le reſpect qu'on lui portoit, le peuple avoit honte de demander que les Comediens paruſſent nuds ſur le Theatre, ce grand homme ſe retira, pour ne pas empêcher par ſa préſence une choſe qui étoit paſſée en coûtume. Seneque (*b*) rend le même témoignage à Caton, & le loüe de n'avoir

(*a*) In Floralibus, lib. 2.
(*b*) Epiſt. 97.

pas

pas voulu voir nuës ces femmes débauchées ; & je n'oſe vous rapporter les paroles de Lampridius, parce qu'elles ſont trop libres, quand il dit que l'Empereur Heliogabale, qui dans une Piece repreſentoit Venus, ſe fit voir tout nud ſur le Theatre avec une impudence extrême. Mais qu'ai-je affaire de vous rapporter des exemples tirez de l'Hiſtoire Prophane, à vous qui la ſçavez à fond : c'eſt à vous que je m'en rapporte moi-même. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ce qu'on lit des Spectacles des Anciens, eſt quelque choſe d'épouventable, tant pour le libertinage que pour l'impieté ? Car ne vous imaginez pas qu'on n'y dît que des ordures. „ On y blaſphêmoit „ le Nom de Dieu, dit ſaint Chry- „ ſoſtome (*a*) ; & lorſque les Come- „ diens avoient prononcé quelque „ blaſphême, c'étoit alors que l'on y „ rioit de tout ſon cœur „. C'eſt ce qui obligea le troiſiéme Concile de

(*a*) *Blaſphemabatur præterea*, &c. Hom. 6. ad cap. 2. Math.

Carthage à condamner par ce Canon les Comediens comme blasphêmateurs : „ Que les Laïques (*a*) mêmes „ n'assistent point aux Spectacles, car „ il a toûjours été deffendu à tout „ Chrétien d'aller où il y a des blas„ phêmateurs „.

Après des choses si criminelles, qui pourroit ne pas condamner la Comedie, s'il est vrai qu'elle fût remplie de tant d'ordures & d'impietez ? Il n'est pas besoin d'être saint Pere pour se déchaîner là contre, il suffit d'être Chrétien : je dis trop, il ne faut qu'avoir un peu d'honneur & de bon sens. „ Car, comme dit juste„ ment saint Cyprien (*b*), comment „ un Chrétien, auquel il n'est pas „ même permis de penser aux vices, „ pourra-t-il souffrir des representa„ tions impures, où après avoir perdu „ la pudeur, on s'enhardit à commet„ tre les plus grands crimes „ ? Il n'est donc besoin que des lumieres de la

(*a*) *A spectaculo*, &c. Can. 2.
(*b*) *Quid inter hæc*, &c. Cypr. lib. de Spect.

raiſon pour condamner de ſi grands excès. Auſſi liſons-nous dans ſaint Chryſoſtome, „ Que certains Barba-„ res (a) ayant entendu parler de ces „ jeux de Theatre, & du plaiſir que „ prenoient les Romains à les voir re-„ preſenter, dirent ces paroles dignes „ des plus grands Philoſophes : (Il „ faut que les Romains, quand ils ont „ inventé ces ſortes de voluptez, ſe „ ſoient regardez comme des per-„ ſonnes qui n'avoient ni femmes ni „ enfans „ :) & on loüe Alcibiades entr'autres choſes, d'avoir fait jetter dans la mer un Comedien trop libre, appellé Eupolis, pour avoir récité en ſa préſence des vers infâmes ; ajoûtant à ce châtiment ce beau mot, qui perdroit de ſa force s'il étoit rendu en notre langue : *Tu me in Scena ſæpè merſiſti, & ego te ſemel in mari.*

Vous voyez bien, Monſieur, que tous ces paſſages des Peres, & mille que je ne vous rapporte pas contre la

(a) *Barbari quidem ipſi*, &c. Hom. 38. ad cap. 21. Matth.

Comedie, à force de trop prouver contre elle, ne prouve rien contre celle d'aujourd'hui. Ce seroit perdre temps que de faire comparaison de l'une à l'autre : Je vous prie seulement de remarquer que bien loin d'affoiblir la doctrine de saint Thomas, tout cela au contraire ne sert qu'à la confirmer ; car ce n'est que contre l'excès de la Comedie que s'arment les Saints Peres ; au lieu que si de leurs temps ils l'avoient trouvée dénuée des malheureuses circonstances qui l'accompagnoient, ils auroient été du sentiment de saint Thomas ; & s'ils ne l'avoient pas approuvée, du moins l'auroient-ils jugée indifferente.

J'ai été bien aise de vous rapporter toutes ces choses avant que de vous découvrir précisément mon sentiment sur ce sujet, & sur les principes incontestables que j'ai posez : Je dis que, selon moi, les Comedies de leur nature, & prises en elles-mêmes indépendemment de toute circonstance, bonne ou mauvaise, doivent être mi-

ſes au nombre des choſes indifferentes. Vous ne vous attendez peut-être pas, Monſieur, en liſant du premier abord cette propoſition, que je vous la veüille prouver par l'autorité des Saints Peres : cependant à la bien examiner, c'eſt leur propre ſentiment, & celui même de Tertullien & de ſaint Cyprien, qui ſont les deux qui ſemblent s'être le plus déchaînez contre la Comedie. Pour commencer par Tertullien : en même-temps qu'il déteſte l'horreur & l'infamie des Spectacles, il ſe fait cette objection. „ Dieu, dit-il, (a) a établi toutes „ choſes, & les a données aux hommes, & par conſéquent elles ſont „ toutes bonnes, comme le Cirque, „ les Lions, les Voix, &c. „ Quelles ſont donc celles dont il n'eſt pas permis d'uſer ? Et ce grand homme répond : „ Qu'il eſt vrai que toutes „ choſes ont été inſtituées de Dieu, „ mais qu'elles ont été corrompuës „ par le Démon : Que le fer, par

(a) *Omnia ſunt à Deo*, &c. lib. de Spectac. cap. 20.

„ exemple, eſt autant l'ouvrage de „ Dieu que les herbes & que les An- „ ges; que toutefois Dieu n'a pas fait „ ces créatures pour ſervir à l'homi- „ cide, au poiſon & à la magie, quoi- „ que les hommes les y employent par „ leur malice: & que ce qui rend bien „ des choſes mauvaiſes, qui de ſoi „ ſeroient indifferentes, c'eſt la cor- „ ruption & non pas l'inſtitution „. D'où appliquant ce raiſonnement aux Spectacles & à la Comedie, il s'enſuit que conſiderée en elle-même, elle n'eſt pas plus mauvaiſe que les Anges, les herbes & le fer; mais que c'eſt le Démon qui la change, l'altere & la gâte. Vous voyez que Tertullien a mis les Comedies parmi les actions indifferentes, & que ce n'eſt pas les condamner que d'en reprendre l'excès.

Saint Cyprien (*a*), en parlant de David qui danſa devant l'Arche au ſon des flutes, des tambours & des autres inſtrumens, avouë que ce n'eſt point un mal de danſer & de chanter;

(*a*) *Quod David*, &c. lib. de Spect.

mais il prétend que cela n'excuſe point les Chrétiens qui aſſiſtent à des danſes laſcives, & à des chants impurs, qui font retentir les loüanges des Idoles. D'où il vous eſt facile de juger, que ce ſaint Docteur ne condamne pas abſolument les Danſes, les Chants, les Operas & les Comedies, mais ſeulement les Spectacles qui repréſentoient les fables en la maniere laſcive des Grecs & des Romains (*a*), & qui ſe célébroient en l'honneur des Idoles. C'eſt auſſi le ſentiment de ſaint Bonaventure, qui dit formellement : „ Que les Spectacles ſont bons „ & permis s'ils ſont accompagnez „ des précautions & des circonſtances „ néceſſaires „. Le Bienheureux Albert le Grand, ſon Maître, lui avoit appris cette doctrine : & les paroles que je lis à ce ſujet dans ſaint Antonin, Archevêque de Florence, ſont trop préciſes pour ne pas vous les rapporter. „ La profeſſion de Comedien,

(*a*) *Dico quòd Ludus*, &c. in 4. diſt. 16. 1. 1. dub. 3.

„ dit-il (*a*), parce qu'elle ſert à la ré-
„ création de l'homme, qui eſt néceſ-
„ ſaire pour ſa vie, n'eſt pas défen-
„ duë d'elle-même : de là vient qu'il
„ n'eſt pas non plus défendu de vivre
„ de cet art, &c. „ Et dans un autre endroit. „ (*b*) La Comedie eſt un mé-
„ lange de paroles & d'actions agréa-
„ bles pour ſon divertiſſement, ou
„ pour celui d'autrui ; ſi l'on n'y mêle
„ rien de deshonnête, rien d'inju-
„ rieux à Dieu, ou de préjudiciable
„ au prochain, ce jeu eſt un effet de
„ la vertu d'Eutrapelie ; car l'eſprit
„ qui eſt fatigué par des ſoins inte-
„ rieurs, comme le corps l'eſt par les
„ exercices du dehors, a autant be-
„ ſoin de repos que le corps en a de
„ nourriture. Ce repos ſe procure par
„ ces ſortes de paroles ou d'actions di-
„ vertiſſantes, que l'on appelle Jeux „.
Se peut-il rien, Monſieur, de plus

(*a*) *Hyſtrionatus ars*, &c. in 3. p. ſumm. tit. 8. cap. 4. ſeſſ. 12.

(*b*) *Scenicus ludus*, &c. 2. part. ſumm. cap. 23. ſeſſ. 1.

fort en faveur de la Comedie ? cependant c'eſt un grand Saint qui parle : d'où vient donc qu'il ne ſe déchaîne pas tant que les plus anciens ? C'eſt que la Comedie ſe corrige & ſe perfectionne tous les jours ; & j'ai remarqué en liſant les Saints Peres, que plus ils s'approchoient de nous, plus ils s'adoûciſſoient à l'égard de la Comedie ; parce qu'apparemment la Comedie ſe réformoit, au lieu qu'aux ſiecles éloignez, ils déclamoient avec plus de ferveur contre les abominations dont elle étoit accompagnée. Ce n'eſt pas pour cela que les derniers le cedent en ſcience & en ſainteté aux premiers, c'eſt que la Comedie ſe change : auſſi voyons-nous qu'elle n'eſt pas défenduë par le Saint de nos jours, le grand François de Sales, Evêque de Genêve (*a*), qui peut ſans contredit ſervir de modele à tous les Directeurs dans la conduite des ames à la veritable dévotion : & Fontana de

(*a*) Introd. ad Vit. Dev.

Eertate (a) rapporte dans son Institution, que l'illustre saint Charles Borromée permit les Comedies dans son Dioceſe par une Ordonnance de 1583. à condition néanmoins qu'avant que d'être repreſentées, elles ſeroient revûës & approuvées par ſon Grand-Vicaire, de peur qu'il ne s'y gliſſât quelque choſe de deshonnête, & de contraire aux bonnes mœurs. Ce pieux & ſçavant Cardinal approuva donc les Comedies modeſtes, & ne condamna que les deshonnêtes & les impies, comme on le voit par le troiſiéme Concile qu'il tint à Milan en 1572.

Outre cette foule de témoignages qui ſont en ma faveur, je puis encore former une forte preuve tirée des paroles & de la conduite des Saints Peres en général ; & vous faire remarquer que ceux qui ont parlé ſi fortement contre les Comedies, ne l'ont pas fait avec moins de force contre les jeux de Cartes, de Dez, &c. Ils ont crié

(a) Inſtit. fol. 45.

contre les banquets & contre les festins, contre le luxe & contre les parures, contre les bâtimens superbes, contre la magnificence des maisons, la richesse des ameublemens, la rareté des peintures, &c. On en trouve des Homelies tout entieres dans S. Chrysostome : on en voit un détail particulier dans le Pedagogue de saint Clement d'Alexandrie (*a*) : saint Augustin en parle fort au long dans la plûpart de ses Ouvrages, & sur tout dans la Lettre qu'il écrit à Possidonius (*b*) : saint Cyprien cité par le même saint Augustin, saint Gregoire, en un mot, tous les Saints Peres ont vivement déclamé contre le luxe & contre la richesse des habits ; tantôt intimidant les Chrétiens par l'exemple du mauvais Riche, tantôt les menaçant des Anathêmes prononcez par saint Paul, & tantôt les excitant à suivre l'exemple du grand Jean-Baptiste, qui

(*a*) Pedag. lib. 2. & 3.
(*b*) Ep. 73. ad Possid. Doctr. Christ. l. 4. c. 21. Hom. 6. in Evang.

par l'auſterité de ſa vie a mérité tant de loüanges de la bouche même du Sauveur. On ne ſe fait pas cependant tant de ſcrupule ſur ce chapitre que ſur celui de la Comedie ; & l'on ne fait point de difficulté de s'habiller ſelon ſa condition, & de vivre à ſon aiſe, pourvû qu'on le faſſe avec modeſtie & moderation : pourquoi donc n'étendrons-nous pas cet adouciſſement aux Spectacles, & ne dirons-nous pas, que comme on applique les reproches des Docteurs de l'Egliſe au luxe, à l'intemperance, à la diſſipation des biens, & non pas à leur uſage innocent & moderé, l'on peut auſſi interpreter leurs paroles des Comedies impies & deshonnêtes, & non pas de celles où l'on ne trouve rien que de conforme aux regles de la ſageſſe & de l'honnêteté ?

„ Pour preuve que l'Ecriture Sainte ne condamne point les Jeux, les „ Danſes & les Spectacles, pris en „ eux-mêmes & dépoüillez des circonſtances fâcheuſes qui les peu-

„ vent

„ vent faire condamner (ce ſont les
„ propres paroles du Bienheureux Al-
„ bert le Grand) Ne liſons-nous pas
„ dans l'Exode (*a*), que Marie, ſœur
„ d'Aaron, danſa au ſon des tam-
„ bours, & qu'elle mérita même par
„ cette action ? Le Roi Prophete ne
„ dit-il pas (*b*), que Benjamin étoit au
„ milieu des jeunes filles qui joüoient
„ du tambour ? Dieu ne promet-il pas
„ aux Juifs par la bouche de Jere-
„ mie (*c*), qu'après leur retour de la
„ Chaldée, ils danſeront & joüeront
„ des tambours ? Les danſes & les plai-
„ ſirs, conclut Albert le Grand, ne
„ ſont donc mauvais que par les cir-
„ conſtances criminelles qu'on y a oû-
„ te : & je n'obligerois pas un péni-
„ tent à s'en abſtenir, puiſque Dieu
„ non ſeulement les permet, mais les
„ promet lui-même „. En effet, ôtez l'excès qui ſe peut gliſſer dans la Comedie, je ne ſçai pas ce qu'il peut y

(*a*) *Sumpſit ergo*, &c. in 4. diſt. 16. art. 43.
(*b*) Pſal. 67.
(*c*) Jerem. 31.

avoir de mauvais. Car c'eſt un tableau où ſont repréſentées des hiſtoires ou des fables pour divertir, & plus ſouvent pour inſtruire les hommes en les divertiſſant & en les délaſſant de leurs occupations ſérieuſes. C'eſt un caractere que vous ſçavez mieux attraper que perſonne ; & l'on ne peut nier que l'incomparable Eſope, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, ne ſoit d'une grande inſtruction pour la morale, & ne faſſe, ſi je l'oſe dire, beaucoup plus d'impreſſion que n'en feroit les leçons les plus ſérieuſes. Je dois lui rendre cette juſtice, (qu'il n'y a que des gens peu ſçavans ou paſſionnez qui lui puiſſent refuſer,) qu'il eſt fait ſelon toutes les loix & la premiere inſtitution de la veritable Comedie, qui ne fut inventée des Grecs, qu'elle reconnoît pour ſes Auteurs (*a*), que pour reprendre librement les vices des plus grands Seigneurs, & pour les en corriger. Je ſçai bien que comme elle étoit un peu

(*a*) Scaliger, de Poëtica.

trop hardie, les Atheniens eurent raiſon de lui ôter cette liberté, & de l'empêcher de s'attaquer immédiatement à perſonne ; mais on lui permit de s'attacher generalement à reprendre les mœurs : & ce n'a été que par un abus, dont les choſes mêmes les plus ſaintes ne ſont pas exemptes, que depuis, au lieu de les réformer, elle a pû contribuer à les corrompre. Je ne trouve donc rien que de fort bon dans le premier deſſein de la Comedie, où l'on doit peindre le vice avec les plus noires, mais les plus vives couleurs, pour le faire craindre : où l'on doit mettre la vertu dans le plus beau jour, & l'élever par les plus grands éloges pour la faire pratiquer. Qu'y a-t-il là-dedans que de conforme au ſentiment de tous les fideles, & à l'uſage de tous les pays, & de Rome même, où le Souverain Pontife aſſiſte quelquefois en perſonne à des Comedies qui ſe repréſentent chez les Religieux les plus réguliers & les plus auſteres, ou dans des Colleges pour exercer la jeuneſſe,

& la délaſſer en même-temps, après une année de fatigues dans l'étude ſérieuſe des belles Lettres?

Juſqu'ici je ne vois rien de mauvais dans l'inſtitution de la Comedie. Ah! diſent ſes ennemis, elle n'eſt que trop mauvaiſe, puiſqu'elle eſt défenduë. Juſqu'à préſent, je l'avouë, je croyois qu'on défendît les choſes parce qu'elles étoient mauvaiſes, & non pas qu'elles fuſſent mauvaiſes parce qu'elles étoient défenduës. Mais il eſt bon de détruire entierement cette raiſon; & pour en venir aiſément à bout, voyons les autoritez de l'Ecriture Sainte, qui ſemblent défendre la Comedie & les ſemblables ſpectacles; & tâchons de les expliquer, non pas à notre fantaiſie, mais par les paroles des plus grands Docteurs. Albert le Grand, qui a recuëilli tous ces paſſages, les expliquera lui-même. Le premier eſt de ſaint Paul, qui ſemble avoir rapporté tous ces jeux à l'impudicité; car l'Apôtre exhortant les hommes à fuïr ce peché, dit ces pa-

roles : (*a*) „ Comme quelques-uns „ d'eux ſont tombez dans l'impureté, „ deſquels il eſt écrit : Le peuple s'aſſit „ pour manger & pour boire, & ils ſe „ leverent pour joüer „. Le ſecond eſt de l'Exode (*b*), où l'on voit que les danſes furent premierement inventées devant les Idoles ; & l'on prouve par là qu'elles ont été inſtituées par l'idolâtrie, pour exciter les hommes à l'impudicité. Le troiſiéme eſt d'Iſaïe, qui de la part de Dieu fait de grandes menaces contre ces ſortes de jeux. „ (*c*) Parce que, dit-il, les filles „ de Sion ſe ſont élevées, & qu'elles „ ont marché avec meſure & caden„ ce, &c. le Seigneur rendra chauve „ la tête des filles de Sion, &c. „ Et l'on prétend enfin que ſaint Paul a renfermé les Spectacles dans ces celebres paroles : (*d*) „ Abſtenez-vous de „ la moindre choſe qui ait l'apparence

(*a*) *Sicut quidam*, &c. 1. Corint. cap. 10.
(*b*) Exodi. 32.
(*c*) *Pro eo quod*, &c. Iſai. 3.
(*d*) *Abſtinete vos*, &c. 1. Theſſ. c. 5.

„ du mal „. Mais Albert le Grand répond à tous ces passages, „ que les „ danses, &c. qui de soi ne sont pas „ mauvaises, pouvoient le devenir „ par les malheureuses circonstances „ dont saint Paul entend parler : Qu'il „ est faux qu'on ne dansât toûjours „ que devant les Idoles, & qu'on le „ faisoit en d'autres occasions : témoin Marie, sœur d'Aaron & de „ Moyse, dont nous venons de parler : Que Dieu par la bouche de son „ Prophête, ne reprend que les gestes „ infâmes dont les danses des Juifs „ étoient accompagnées : & que saint „ Paul enfin deffend jusqu'à l'apparence du vrai mal, & non de ce qui „ ne le devient que par accident, & „ par de mauvaises circonstances „. Ces autoritez de l'Ecriture, dont on fait tant de bruit, ne prouvent donc rien, selon Albert le Grand, contre les spectacles.

Mais, me direz-vous, si les Comedies sont bonnes en elles-mêmes, pourquoi ceux qui la joüent sont-ils

notez d'infamie par le Digeſte de Juſtinien ? (*a*) Si ce n'étoit pas un crime de joüer la Comedie, on n'auroit pas traité les Comediens d'infâmes. Mais ſouffrez que je vous demande à mon tour, s'il y a peché à un Soldat qui craint les coups, de s'enfuïr du combat ; ou bien ſi une jeune Veuve qui ne s'accommoderoit pas du célibat, feroit un peché mortel de paſſer en de ſecondes nôces avant l'année de ſon veuvage ? Cependant le même Digeſte de Juſtinien (*b*) met l'un & l'autre au nombre des perſonnes infâmes, & mille autres gens dont les actions ne ſont point criminelles. C'eſt donc une aſſez foible conſéquence que de prouver la méchanceté d'une action, parce qu'elle eſt notée d'infamie. S'il étoit vrai que les Comediens fuſſent infâmes pour monter ſur le Theatre, & pour joüer la Comedie, je voudrois ſçavoir en vertu dequoi les jeunes gens dans les Colleges, les perſonnes

(*a*) ff. tit. de his qui notantur infamia.
(*b*) Lege, *qui a Prætor.* Lege, *Genero.*

les plus sages, & quelquefois les plus qualifiées, les Princes mêmes & les Rois, les Prêtres & les Religieux, qui tous pour se divertir, & sans scandale, représentent des personnages dans des Comedies, ne sont point infâmes; & que les Comediens le sont, eux qui ne font pas autre chose? Qu'on ne me dise point que c'est parce que les derniers joüent par interêt, & pour en retirer du profit, au lieu que tous les autres ne le font que pour leur divertissement; car cette raison fait pitié. S'il est vrai que l'action soit mauvaise en soi, qu'importe qu'elle se fasse avec gain ou sans profit? elle sera toûjours mauvaise: une circonstance de plus, ou de moins, ne sçauroit rendre bonne une action essentiellement méchante; & de même qu'un parjure, ou un calomniateur, notez d'infamie par la Loi que vous me citez, seront toûjours infâmes, de quelque circonstance que vous les accompagniez, aussi la Comedie ne peut être représentée, dans quelque occasion, ou

pour quelque motif que ce ſoit, ſans encourir la tache d'infâmie, qui, ſelon vous, y eſt attachée. D'ailleurs, pour entendre ce que veulent dire les Loix, il faut s'en rapporter aux Docteurs qui les ont expliquées. Voici ce que le fameux Balde (*a*) dit ſur celle dont il s'agit : „ Les Comediens qui joüent „ d'une maniere honnête, ou pour ſe „ divertir, ou pour délaſſer les au- „ tres, & qui ne font rien contre les „ bonnes mœurs, ne ſont point répu- „ tez infâmes „. Vous voyez donc bien, Monſieur, que ſelon ce Commentateur, l'infamie ne tombe que ſur les Comediens qui joüent d'infâmes Comedies, & non pas ſur ceux qui n'en repréſentent que d'honnêtes.

Comme le temps qui change, fait tout changer avec lui, les gens équitables doivent regarder les choſes dans le temps où elles ſont. Il ne faudroit pas remonter bien haut, pour voir que la plus infâme de toutes les

(*a*) *Joculatores*, &c. Lege 11. §. ait Prætor, ff. de his qui notantur infam a.

conditions étoit celle des Cabaretiers : ils n'étoient reçûs ni en témoignage, ni même à intenter aucune action pour le payement de ce qui leur étoit dû ; tant on craignoit de salir les Tribunaux, en y parlant d'une profession si honteuse : cependant ils ont aujourd'hui la qualité de Marchands de Vin, & travaillent à se faire incorporer parmi les Marchands, que par distinction on appelle *Honorables Hommes*, & dont on fait les Consuls & les Echevins, qui sont les premiers grades de la Bourgeoisie. Les Medecins mêmes, dont les enfans rempliſſent des places si considerables dans l'Eglise, dans l'Epée & dans la Robe, n'ont-ils pas été chassez de Rome comme infâmes ? Et dans l'élevation où ils sont, reste-t-il le moindre vestige de leur infamie ? Pourquoi donc y en aura-t-il dans une profession toute pleine d'esprit, & qui est aujourd'hui, par les soins que tant d'habiles gens se sont donnez, moins l'école du Vice que celle de la Vertu ? La grande rai-

ſon, & pour ainſi dire, l'unique qui a fait autrefois déclarer les Comediens infâmes, étoit l'infamie qui regnoit dans les Comedies qu'ils repréſentoient, & celle qu'ils y ajoûtoient eux-mêmes par la maniere honteuſe dont ils accompagnoient ces coupables repréſentations : maintenant que cette raiſon eſt anéantie, il eſt indubitable que ſes conſéquences ne ſubſiſtent plus ; & s'il y en a quelques-unes à tirer, c'eſt, Monſieur, que la Comedie étant devenuë toute honnête, ceux qui la repréſentent, & qui vivent honnêtement d'ailleurs, doivent ſans difficulté être au nombre des honnêtes gens. Ils y ſont ſi bien, que la Comedie ne fait point dégenerer la Nobleſſe. Floridor, dont j'ai oüi parler comme du plus grand Comedien que la France ait eu, étant né Gentilhomme, n'en fut point jugé indigne par la profeſſion dont il étoit ; & dans la recherche que l'on fit de la fauſſe Nobleſſe, il fut reçû par le Roi & par ſon Conſeil à faire preuve de la

verité de la ſienne, qui par droit hereditaire a paſſé à ſa poſterité. L'Academie de Muſique ; qu'il a plû à Sa Majeſté d'établir pour diverſifier les plaiſirs de ſes Sujets, n'a-t-elle pas le privilege de conſerver la qualité de Nobles à ceux qui ont l'avantage de l'être. Y a-t-il des prérogatives pour les uns qui ne ſoient pas pour les autres ; & ſi l'on met de la difference entr'eux, tous les ſiecles n'ont-ils pas décidé qu'elle doit être en faveur de la Comedie, puiſque du conſentement de toutes les Nations, la Poëſie eſt la ſœur aînée de la Muſique ? C'eſt donc une erreur de croire les Comediens moins honnêtes gens que d'autres, ſuppoſé leur conduite auſſi exempte de blâme que leur profeſſion.

Des Docteurs, dites-vous, ou du moins qui ſe picquent de l'être, vous ont montré des Rituels, qui défendent aux Confeſſeurs d'adminiſtrer les Sacremens aux Comediens ; ce qu'ils confirment par pluſieurs Conciles.

ciles. Je répons à cela, qu'il eſt conſtant que ces Rituels & les Canons de ces Conciles n'en veulent qu'aux Comediens qui joüent des Pieces ſcandaleuſes, ou qui ne les repréſentent pas aſſez honnêtement. Mais vous me ferez plaiſir de prier ceux qui vous apportent ces ſortes d'argumens, de vous dire la difference qu'ils mettent entre les autres Jeux & les Comedies; car pour les Rituels, les Canons, les Conciles, &c. ils n'y en mettent aucune, défendant également toute ſorte d'autres Jeux. Je ne finirois point ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'ils en diſent. J'aime mieux vous renvoyer aux Livres qui en parlent, & vous en citer les endroits. Le Concile des Apôtres (*a*), par exemple, excommunie les Fideles, & ſuſpend les Eccleſiaſtiques qui joüeront aux Jeux de hazard. Celui d'Eliberis (*b*), celui de Conſtantinople ne ſe récrient

(*a*) *Epiſcopus aut Presbyter*, &c. Can. 42. apud Grat. D. 35. cap. Epiſcopus.

(*b*) *Si quis Fidelis*, &c. Conc. Eliberi. Can. 79. Trullan. Syn. Can. 50.

dans les Dioceſes où l'on ſe ſert de ces Rituels rigoureux dont nous avons parlé, on ne laiſſe pas d'y jouer la Comedie, qui y eſt ſoufferte, & peut-être approuvée. Si elle étoit mauvaiſe, pourroit-on la tolerer ? L'illuſtre & ſage Prelat qui gouverne avec tant de ſuccès votre grand Dioceſe, & qui ne laiſſe rien échapper à ſes ſoins & à ſon zele, n'employeroit-il pas toute ſon autorité pour ôter cette pierre de ſcandale du milieu de ſon troupeau, s'il étoit vrai que la Comedie fût ſcandaleuſe ? De la maniere qu'on la joue à Paris, il n'y paroît rien de criminel : Il eſt vrai que je n'en puis porter un jugement bien déciſif, puiſque je n'y vais point, ni dans aucune autre aſſemblée de grand monde : mais il y a trois moyens de ſçavoir ce qui s'y paſſe. Le premier eſt de s'en informer à des perſonnes de poids & de probité, leſquelles, malgré l'horreur qu'elles ont du peché, ne laiſſent pas d'aſſiſter à ces ſortes de Spectacles. Le ſecond moyen eſt encore plus sûr, c'eſt

de juger par les confessions des fideles, du mauvais effet que produisent les Comedies dans leur cœur ; car il n'est point de plus grande accusation, que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troisiéme enfin, est la lecture des Comedies, qui ne m'est pas interdite dans ma retraite comme en pourroit être la représentation ; & par aucun de ces chefs, je n'ai trouvé dans la Comedie aucune trace des excès que les Saints Peres y condamnoient avec tant de raison. Mille gens d'une éminente vertu, & d'une conscience fort délicate, ont été obligez d'avoüer qu'à l'heure qu'il est, la Comedie est si épurée sur le Theatre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Tous les jours à la Cour les Evêques, les Cardinaux & les Nonces du Pape (*a*) ne font point de difficulté d'y assister ; & il n'y auroit pas moins d'impudence que de folie, de conclure que tous ces

(*a*) *Du temps qu'on jouoit à la Cour la Comedie devant Loüis XIV.*

grands Prelats ſont des impies & des libertins, puiſqu'ils autoriſent le crime par leur préſence. C'eſt bien plûtôt une marque que la Comedie eſt ſi réguliere, qu'il ne peut y avoir de honte ni de ſcrupule à s'y trouver. J'ai fait encore quelquefois une reflexion qui me paroît aſſez judicieuſe, en jettant les yeux ſur les Affiches qu'on lit au coin des ruës, où l'on invite toutes ſortes de perſonnes à venir à la Comedie & aux autres Spectacles qui ſe joüent avec Privilege du Roi, & par des Troupes entretenuës par Sa Majeſté. Quoi ! diſois-je en moi-même, ſi l'on invitoit les gens à quelque mauvaiſe action, à ſe trouver en des lieux infâmes, ou bien à manger de la viande les jours qui nous ſont défendus, &c. il eſt conſtant que les Magiſtrats, bien loin de permettre la publication de ces ſortes d'Affiches, en puniroient ſéverement les auteurs qui abuſeroient de l'autorité d'un Roi très-Chrétien & très-Religieux, pour inviter les Fideles à commettre des

crimes si énormes. Il faut donc, concluois-je aisément, que la Comedie ne soit pas si mauvaise, puisque les Magistrats ne la défendent point, que les Prelats ne s'y oppose en aucune maniere, & qu'elle se joüe avec le Privilege d'un Prince qui gouverne ses Sujets avec tant de sagesse & de pieté; qui n'a pas dédaigné d'y assister lui-même, & qui n'auroit pas voulu autoriser par sa présence un crime dont il seroit plus coupable que les autres; puisque, selon saint Chrysostome (*a*), celui-là ne peche pas tant qui fait le mal, que celui qui lui commande de le faire, ou qui l'autorise par ses applaudissemens. C'est une marque asſûrément que ni l'Eglise, ni la Cour n'ont rien reconnu dans les Comedies, telles qu'on les represente aujourd'hui, qui puisse empêcher en conscience les Chrétiens d'y assister.

A l'égard des confessions, on ne découvre rien par leur moyen de

(*a*) Hom. 6. in cap. 2. Matth.

cette grande malignité qu'on attribuë à la Comedie. Tous ceux à qui l'on demande quel mauvais effet elle a pû faire sur leur esprit & sur leur cœur, répondent absolument qu'elle n'y en a fait aucun ; & qu'ils ne vont aux Spectacles que pour y passer deux heures, employées à un plaisir plein d'esprit & d'agrément. D'ailleurs, si la Comedie étoit la source de tant de crimes, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit que les riches, & ceux qui ont le moyen d'y aller, qui fussent les plus grands pecheurs ; & l'on voit par experience que cela est bien égal, & que les pauvres, qui ne sçavent pas ce que c'est que la Comedie, ne tombent pas moins dans des crimes de colere, de vengeance, d'impureté & d'ambition. J'aime donc mieux conclure avec plus de vrai-semblance, que ces pechez sont des effets de la malice ou de la foiblesse humaine, qui de toutes sortes d'objets indifferemment prennent occasion de pecher.

Quant à la lecture des Pieces que

l'on imprime après qu'on les a jouées, il ne m'en eſt point tombé ſous les mains où j'aye trouvé rien d'indécent, ni qui pût bleſſer le Chriſtianiſme ou la pureté des mœurs. Le plus grand mal qu'on y puiſſe trouver, c'eſt que la plûpart des Sujets ſont tirez de la Fable ; & encore quel mal eſt-ce là ? „ Ce ſont des Fables, dont on peut „ tirer des moralitez fort inſtructives, „ & capables d'inſpirer aux hommes „ de l'amour pour la vertu, & de „ l'horreur pour le vice „. Ce ſont les propres paroles d'un grand homme, (a) qui ſoûtient „ qu'il eſt permis de „ tirer des veritez du ſein des Fables „ Payennes, & que ce n'eſt au plus „ que recevoir des armes de ſes pro- „ pres ennemis. Vous voyez par là „ qu'aucun des moyens que j'ai pû „ employer pour découvrir ce qu'il „ pouvoit y avoir de mauvais dans les „ Comedies „, n'a ſervi qu'à me faire connoître, que de la maniere qu'on

(a) *Nam de fabularum*, &c. Pet. Bleſenſis Epiſt.

TAYLOR INST. OXFORD

les jouë à Paris, elles ſont ſages, retenuës, ou du moins très-tolerables.

Salvien de ſon temps reprochoit aux Chrétiens (a), qu'on ne pouvoit ſe ſouvenir de ce qui ſe diſoit aux Comedies, que l'on ne tombât dans quelque peché d'impureté. Apparemment que ce ſaint homme n'en parloit pas par experience, & qu'il n'alloit pas aux Spectacles qu'il condamnoit. Il faut donc qu'il ſe fût ſervi d'un des trois moyens dont nous venons de parler, & qu'il eût reconnu que ces ſortes de Comedies faiſoient une ſi grande impreſſion ſur ceux-mêmes qui les liſoient, qu'elles cauſoient toûjours en eux quelque déſordre. Or eſt-il qu'en liſant les Comedies d'aujourd'hui, nous ne nous ſentons excitez à rien de contraire à la pudeur; qu'elles ne ſont propres qu'à faire rire, & incapables de laiſſer dans l'eſprit de ces idées fâcheuſes dont Salvien ne pouvoit ſe débaraſſer : Il faut donc conclure que la Comedie ne

(a) *Talia ſunt quæ*, &c. lib. 6. de Provident.

contient rien qu'on ne puiſſe réciter, ou lire, ſans s'expoſer à tomber dans aucun peché.

Mais permettez-moi, Monſieur, de paſſer les bornes d'une ſimple lettre, & pour ne rien laiſſer d'irréſolu dans la Queſtion dont il s'agit, d'examiner les précautions avec leſquelles les Docteurs permettent que l'on aille à la Comedie. Saint Thomas (*a*), ſaint Bonaventure, ſaint Antonin, & avant eux tous, Albert le Grand, avoit dit que dans les jeux il faut prendre garde à trois choſes : La premiere & la principale eſt, que l'on ne cherche pas le plaiſir dans des paroles, ou dans des actions deshonnêtes, comme on faiſoit du temps des Anciens : Coûtume malheureuſe que Ciceron déploroit par ces paroles (*b*) : „ Il y a „ une maniere de ſe joüer baſſe, inſo„ lente, criminelle & honteuſe „. La ſeconde choſe à laquelle il faut pren-

(*a*) *Vbi ſup. artic. 2. in corpore.*
(*b*) *Vnum genus jocandi eſt illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum.*

dre garde, dit le Docteur Angelique, est, qu'en voulant donner quelque relâche à l'esprit, on ne perde entierement la gravité de l'ame; ce qui faisoit dire à saint Ambroise (*a*) : „ Prenons garde qu'en voulant un peu „ relâcher notre esprit, nous ne perdions l'harmonie de notre ame, où „ les vertus forment un agréable concert „. Et la troisiéme condition que l'on demande dans nos jeux, aussi-bien que dans toutes les actions de la vie, est qu'ils conviennent à la personne, au temps, au lieu; & qu'ils soient reglez par toutes les autres circonstances qui les peuvent rendre honnêtes. Il m'est fort aisé de vous faire voir qu'aucune de ces conditions ne manque à la Comedie, telle qu'elle est aujourd'hui; après quoi vous devez conclure qu'elle est entierement permise.

Après tout ce que je viens d'avoir

(*a*) *Caveamus ne dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam quasi concentum quemdam bonorum operum.*

l'honneur

l'honneur de vous dire de l'approbation qu'on donne aux Comedies, vous ne pouvez pas douter qu'elles ne ſoient châtiées, & exemptes de toute action ou parole deshonnête. Vous m'avez dit vingt fois vous-même, que les Comediens étoient fort circonſpects ſur cette matiere ; & qu'ils ne vouloient pas ſouffrir, quand ils acceptoient une Piece, qu'il y eût rien d'indécent ou de libre, pas même une équivoque, ni la moindre parole ſous laquelle on pût cacher du poiſon : comme de fait on n'en trouve point dans les Comedies qu'on imprime, ce qui prouve de ſoi que cette premiere condition ſe garde exactement dans nos Comedies, où l'on ne ſe ſert point de ces paroles deshonnêtes ou impies, que l'Apôtre ſaint Paul, & après lui ſaint (*a*) Chryſoſtome, nous ordonne de fuïr, lorſqu'il nous exhorte „ à ne dire ni à n'écou„ter avec plaiſir ces ſortes de paroles

(*a*) *Quæ nos fugere*, &c. Hom. 6. in cap. 2. Matth.

„ folles & impudentes, qui bien loin „ de nous devoir exciter à rire, „ ont de quoi nous obliger à pleu„ rer „.

Il y a des Loix terribles dans ce Royaume contre les Blaſphêmateurs : on leur perce la langue ; on les condamne même au feu : entretiendroit-on les Comediens, & leur donneroit-on des Privileges s'ils étoient blaſphêmateurs, libertins ou impies ?

Nous avoüons, me direz-vous, qu'ils n'oſent ouvertement y rien proferer d'impie, ni faire ſur la Scene les infamies qui s'y commettoient autrefois : mais il reſte toûjours quelque choſe de cette premiere corruption déguiſée ſous de plus beaux noms. Joüe-t-on aujourd'hui une Piece, où il n'y ait quelque intrigue d'amour ? où les paſſions ne ſoient dans tout leur éclat ? & où l'on ne parle d'ambition, de jalouſie, de vengeance & de haine ? Ecole dangereuſe pour la jeuneſſe, qui s'accoûtume avec autant de plaiſir à laiſſer croître dans ſon cœur

de veritables paſſions, qu'à en voir repreſenter de feintes ſur le Theatre ! Le premier devoir d'un Chrétien, ou plûtôt, tout le Chrétien lui-même doit s'appliquer à reprimer ſes paſſions, & non pas s'expoſer à les faire naître : & par une ſuite neceſſaire, il n'eſt rien de plus pernicieux que ce qui eſt capable de les exciter.

Tout cela eſt vrai & magnifique dans la bouche d'un Orateur, qui ne peut trop inſpirer d'éloignement pour le vice, ni trop en faire redouter juſqu'à la moindre occaſion. Mais dans l'exacte préciſion, quelle difference n'y a-t-il point d'une action & d'une parole qui peuvent par hazard exciter les paſſions, d'avec celles qui les excitent en effet ?

Les dernieres ſont abſolument deffenduës & criminelles ; & quoiqu'il puiſſe arriver que quelqu'un n'en ſoit point émû, on eſt obligé cependant (malgré ce que diſent certains Theologiens) de les éviter ſous peine de peché mortel ; parce que ce n'eſt que

par accident qu'elles ne produiſent point leur effet, leur nature étant toûjours d'avoir des ſuites très-pernicieuſes. Mais pour les premieres, pour ces actions & ces paroles qui peuvent par hazard exciter les paſſions, il n'y auroit rien de plus outré que de les condamner. Et comment le pourroit-on faire, à moins que de fuïr dans les deſerts pour les éviter? On ne peut faire un pas, lire un livre, entrer dans une Egliſe, enfin vivre dans le monde, ſans rencontrer mille choſes capables d'exciter les paſſions. Faut-il que parce qu'une femme eſt belle, elle n'aille jamais à l'Egliſe, de peur d'y exciter la paſſion d'un libertin? Que les Grands de la Cour & les Magiſtrats quittent un éclat qui leur eſt de bien-ſéance, & peut-être de néceſſité, de peur de faire naître de l'ambition, ou du deſir pour les richeſſes? Qu'on ne porte jamais d'épée, de peur qu'il ne ſe commette un homicide: Cela ſeroit ridicule: & bien que par malheur il arrive un

ſcandale, & qu'on en prenne occaſion de pecher, c'eſt un ſcandale paſſif, & non pas un ſcandale actif, (pardonnez-moi ces termes de l'Ecole); c'eſt une occaſion priſe, & non une occaſion donnée, qui eſt la ſeule qu'on ordonne d'éviter; car pour l'autre, il eſt impoſſible de s'y oppoſer, & quelquefois même de la prévoir. Telles ſont les paroles de paſſions dont on ſe ſert dans la Comedie: leur nature n'étant pas de les exciter, malheur à celui qui s'en ſert pour un ſi mauvais uſage.

Toutes les Hiſtoires (ſans excepter même l'Hiſtoire Sainte) ne ſe ſervent-elles pas de paroles qui expriment les paſſions, & qui rapportent des actions éclatantes dont elles ont été la cauſe? Sera-ce un crime de lire l'Hiſtoire, parce qu'on y peut trouver une occaſion de tomber? En aucune maniere; à moins que ce ne fût une Hiſtoire ſcandaleuſe, impie, libertine, qui immanquablement remuë les paſſions; & pour lors ce n'eſt plus une

occaſion priſe, elle eſt *donnée*; de même que je n'aurois pas permis, avec les Saints Peres, d'aſſiſter aux Comedies de leur temps, parce qu'elles étoient ſi ſcandaleuſes, qu'elles produiſoient toûjours de mauvais effets, & qu'on ne pouvoit même s'en ſouvenir ſans reſſentir quelque deſordre. Ce n'eſt pas de ce dernier caractere que je ſuppoſe nos Comedies; car bien que l'on y parle d'amour, de haine, d'ambition, de vengeance, &c. on ne le fait pas pour exciter dans les Spectateurs ces ſortes de paſſions, & on ne les accompagne pas de circonſtances aſſez ſcandaleuſes, pour produire infailliblement de mauvais effets dans leur cœur. Mille gens y aſſiſtent ſans éprouver la moindre émotion dans leur ame, & ſans qu'elles faſſent plus d'impreſſion ſur eux, que n'en fait un Vaiſſeau en fendant les eaux. J'avoüe qu'il ſe peut trouver des perſonnes qui ſont touchées de ſemblables choſes. Eh bien, qu'elles s'en éloignent, & ſe gardent bien d'y retourner. Après

une telle épreuve, ce seroit non seulement un péril, mais un crime de s'y exposer. C'est précisément pour elles qu'il n'est nullement permis de se trouver à aucun Spectacle. „ Mais „ faut-il (disoit le sage Licurgue) ar„ racher toutes les vignes, parce qu'il „ se trouve des hommes qui boivent „ trop de leur vin „ ? Faut-il aussi faire cesser la Comedie, qui sert aux hommes d'un honnête divertissement, parce qu'il se trouve quelqu'un qui ne peut pas la voir, sans ressentir en soi les passions qu'on y represente ?

Mais, continuëra-t-on de me dire, Qu'importe que les Comediens ne nuisent que par accident, n'est-ce pas toûjours nuire ? On deffend bien de lire la Bible en langue vulgaire, de peur que toute sainte qu'elle est, elle ne soit une occasion de scandale à quelques particuliers : à plus forte raison devroit-on interdire la Comedie, puisqu'elle cause des effets si dangereux sur quelques-uns, quand même ce ne seroit que par accident.

S'il étoit vrai qu'on dût deffendre toutes les choſes qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, on ne devroit pas lire l'Ecriture Sainte (pour me ſervir du même exemple que vous apportez:) on ne devroit pas, dis-je, lire l'Ecriture Sainte, en latin même, ni en grec, puiſqu'elle eſt la cauſe innocente de toutes les hereſies, qui, ſelon ſaint Jerôme, naiſſent d'ordinaire d'une parole mal entenduë, ou malicieuſement expliquée. Si l'on peut faire un mauvais uſage des choſes les plus ſaintes, telle qu'eſt la Bible, à plus forte raiſon des plus indifferentes & des moins ſérieuſes, telle qu'eſt la Comedie; & l'on auroit tort pour cela de deffendre les unes & les autres, parce que cette deffenſe devroit s'étendre ſur toutes choſes dont on peut faire un mauvais uſage. Paſſons à la ſeconde condition que ſaint Thomas exige dans les jeux, qui eſt de ne pas diſſiper l'harmonie de l'ame par l'excès & la longueur des plaiſirs.

Il n'eſt rien de plus juſte ni de plus

néceſſaire, que de ſe relâcher un peu l'eſprit, fatigué par des affaires ſérieuſes : ſans cela il ſuccomberoit au travail, & pour ſe trop appliquer, il ne pourroit plus rien faire ; ſemblable, dit un Pere (*a*) de l'Egliſe, à un arc qui pour être trop bandé ſe rompt, au lieu qu'après avoir été un peu relâché, il frappe avec plus de force : ce qui a donné lieu à ce Proverbe (*b*) : „ Apollon ne tient pas toûjours ſon „ arc bandé „. Ariſtote en rend la raiſon, lorſqu'il dit qu'il eſt impoſſible que l'homme ſubſiſte dans un travail continuel, & qu'il eſt néceſſaire que le repos, les plaiſirs & les jeux ſuccedent à ſes ſoins, à ſes travaux & à ſes veilles ; ce qui a fait dire à un Ancien (*c*) : „ Que le repos & la joye „ étoient des Medecins à tous les „ maux „. Cette vérité eſt ſi conſtante, tant dans l'exercice des vertus que

(*a*) *Sumitur ergo relaxatio*, &c. Caſſianus, coll. 24. c. 21.

(*b*) *Arcum non ſemper tendit Apollo.* Lib. 10. Ethicor. cap. 6. lib. 4. cap. 8.

(*c*) *Optimum laborum Medicum*, Pyndare.

dans celui de l'esprit, que les Saints Peres en ont parlé en mêmes termes que les Prophanes. Saint Gregoire de Nazianze, l'homme du monde le plus mortifié & le moins indulgent, ne faisoit point de difficulté de dire dans ces Oraisons (*a*) éloquentes, qui lui attiroient toûjours une foule d'Auditeurs, qu'après s'être un peu relâché l'esprit à la campagne, il revenoit rendre aux Martyrs les honneurs qu'ils méritoient. Je vous ennuirois peut-être, si je voulois vous rapporter tout ce qu'en disent les Peres. Mais s'il est permis & loüable d'user quelquefois de récréations & de divertissemens, rien n'est plus illicite, ni même plus criminel que d'en joüir toûjours, sans moderation & sans mesure; d'y avoir une attache désordonnée, & de ressembler à certains pécheurs, dont il est parlé dans le Livre de la Sagesse (*b*), qui croyoient que la vie même n'étoit qu'un jeu.

(*a*) Orat. 19.
(*b*) Æstimaverunt esse ludum vitam nostram, c. 18.

„ La nature, dit Ciceron (*a*), ne „ nous a pas fait naître uniquement „ pour les jeux & pour les passe-temps, „ mais plûtôt pour une vie sérieuse, „ & pour des occupations plus impor- „ tantes „ : aussi ne doit-on prendre du jeu que ce qu'il en faut pour se délasser l'esprit, sans s'y attacher davantage que les Chiens d'Egypte aux eaux du Nil, qu'ils boivent en courant ; & il est bon d'avoir toûjours devant les yeux cet avis de saint Augustin (*b*) : „ Souvenez-vous que vous „ n'avez pas encore fini tout votre tra- „ vail, & qu'il faut le reprendre: „ vous ne l'avez pas quitté pour l'a- „ bandonner, mais pour y mieux tra- „ vailler dans la suite „.

Il est constant que ni ceux qui vont à la Comedie, ni ceux qui la composent, ni ceux qui la joüent, ne relâchent point leur esprit jusqu'à la dissolution de l'harmonie de l'ame. Car pour les premiers, il leur est libre d'y

(*a*) *Non ita generati*, &c. lib. 1. de Officiis.
(*b*) *Memento peregisse te*, &c. Psalm. 34.

aller ou de n'y point aller : on ne force perſonne d'y aſſiſter contre ſa conſcience ; & après une journée de travail, ce n'eſt pas trop qu'une heure ou deux de plaiſir & de relâche. Pour les Auteurs dont la profeſſion paroît être un continuel divertiſſement, ils ne croyent pas que toute leur vie ſoit un jeu, puiſqu'ils ont d'autres occupations ſérieuſes dans leur famille ; qu'ils joignent à leur devoir d'honnêtes gens celui de véritables Chrétiens ; qu'ils vont à l'Egliſe ; qu'ils fréquentent les Sacremens ; occupations toutes ſaintes, & les plus ſérieuſes, ou plûtôt les ſeules ſérieuſes qu'on puiſſe avoir dans la vie ! Je ne leur rends juſtice qu'après le grand ſaint Thomas (*a*), qui dit expreſſément en leur faveur : „ Que, quoique dans la „ vie civile ils n'ayent d'autre em„ploi, à l'égard des hommes, que „ celui de travailler pour leur plaiſir, „ ils en ont toutefois à l'égard de

(*a*) *Quamvis in rebus humanis*, &c. D. Th. ubi ſup.

„ Dieu,

„ Dieu, & par rapport à eux-mêmes „ de plus ſérieux : comme de prier „ Dieu, de régler leurs paſſions, de „ donner l'aumône aux pauvres, de „ s'appliquer à des œuvres de charité, „ &c.

Enfin, la troiſiéme condition que ſaint Thomas veut qu'il y ait dans nos jeux, conſiſte à prendre garde aux circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes.

La premiere de ces circonſtances eſt tout-à-fait gardée dans la Comedie à Paris, & par toute la France, où l'on ne la joüe qu'à l'heure qu'il faut la joüer. Une des choſes contre laquelle les Saints Peres ſe gendarmoient le plus, étoit le temps auquel on joüoit autrefois la Comedie. Elle duroit tout le jour ; & à peine trouvoit-on un moment pour aller dans les Egliſes. C'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome (*a*) ſe plaignoit : „ Que les Chrétiens de „ ſon temps & de ſon dioceſe n'al-

(*a*) *Iſti qui non ſimpliciter*, &c. Hom. 3. de David & Saül.

„ loient pas ſimplement à la Come-
„ die, mais qu'ils y étoient ſi atta-
„ chez, qu'ils demeuroient des jours
„ entiers à ces infâmes Spectacles,
„ ſans ſe mettre en peine des divins
„ Offices, ni d'aller un moment à
„ l'Egliſe rendre leur devoir à leur
„ Créateur „. Saint Jean de Damas condamnoit auſſi le même excès en ces termes : (a) „ Il y a certaines Villes
„ où les habitans ſont depuis le matin
„ juſqu'au ſoir à repaître leurs yeux
„ de toutes ſortes de Spectacles, & à
„ entendre, ſans ſe laſſer, des chan-
„ ſons deshonnêtes, qui ne peuvent
„ faire naître en leur cœur que de
„ mauvais deſirs „. Trouve-t-on rien de pareil dans nos Comedies ? Elles commencent à cinq ou ſix heures, quand l'Office divin eſt achevé, les Prieres terminées, le Sermon fini; quand les portes des Egliſes ſont fermées, & qu'on a eu aſſez de temps à donner à ſes affaires & à ſes exercices

(a) *Civitates quædam*, &c. 3. Paral. c. 47.

de dévotion ; & elles finiſſent à huit heures, qui n'eſt pas un temps trop long, mais raiſonnable pour ſe divertir, non pas à entendre des chanſons licentieuſes, comme on faiſoit autrefois, mais à voir des actions divertiſſantes & tournées avec eſprit ; autant pour le profit des hommes que pour leur récréation.

Il eſt vrai que l'on joüe en des temps de pieté, & c'eſt ce qu'il y a de plus blâmable, comme pendant tout le Carême ; temps conſacré à la pénitence, temps de larmes & de douleurs pour les Chrétiens, & pour me ſervir des termes de l'Ecriture, temps où la Muſique (*a*) doit être importune, & auquel les Spectacles paroiſſent peu propres, & devroient être deffendus. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'eſt que dans un temps ſi ſaint, auſſibien que les jours de Dimanche, c'eſt la Police publique qui fait ouvrir les Theatres, pour y raſſembler & y oc-

(*a*) *Muſica in luctu, importuna narratio.*

cuper une foule de gens oisifs, que le loisir & l'inaction jetteroient dans mille excès infiniment plus dangereux. Mais malgré cette tolerance, il est certain que les vrais Chrétiens ne devroient point fréquenter les Spectacles, dans des jours consacrez à la Religion ou à la penitence ; & qu'en faveur de ceux-mêmes qui n'ont pas la pieté de s'en abstenir tout-à-fait, le Theatre dans les jours saints ne doit être ouvert au Public, qu'après que toutes les Eglises lui auront été fermées : pour ne pas donner lieu encore aujourd'hui aux tristes, mais justes reproches des Saints Peres, qui se plaignoient qu'*on abandonnoit sans scrupule les plus saints Mysteres de la Religion, pour courir avec scandale aux Spectacles de la dissipation & de la vanité mondaine.*

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux, je trouve que jadis on representoit des jeux de Theatre dans des Eglises mêmes, où l'on faisoit paroître des figures épouventables sous

des masques. On ne peut nier que ces sortes de fêtes ne blessassent assûrément la pureté des lieux consacrez à la saintеté même. Il étoit beau de voir les Prêtres, les Diacres & les Ministres des Autels representer des personnages, à quoi je ne puis donner d'autres noms que de ridicules, en l'honneur de saint Etienne, de saint Jean, ou des saints Innocens ! Ce desordre donna lieu à un Decret (*a*) du Saint Siege, qui deffendoit aux Prêtres, aux Diacres, &c. de se plus émanciper à representer ces momeries, & à soüiller la majesté des saints Lieux par une coûtume si prophane, à laquelle il ne fait point de difficulté de donner le nom d'horrible prostitution. On ne contrevient point en France aux Canons qui deffendent de dresser des Theatres dans les Eglises, & l'on auroit horreur de joüer des Comedies dans ces Lieux saints : on a des Theatres publics propres à cet usa-

(*a*) *Interdum ludiſiant*, &c. in 3. Decret. cap. 12. tit. 1. cum decorem domus Dei.

ge ; & la circonſtance des lieux y eſt gardée, auſſi-bien que celle des perſonnes.

Les Acteurs qui les joüent ne ſont point des perſonnes conſacrées ni voüées au Seigneur : ce qui ſeroit indécent, & tout-à-fait condamnable ; car, comme diſoit ſaint Bernard : „ Les bagatelles dans la bouche d'un „ Seculier ne ſont que des bagatelles, „ mais dans celle d'un Prêtre ou d'un „ Religieux, ce ſont des blaſphê„ mes „. Ceux donc qui joüent la Comedie ſont des gens qui ſe ſont deſtinez à cet emploi, & qui s'en acquittent ſans ſcandale, & avec toute ſorte de bienſéance ; à moins que parmi eux il ne s'en trouve de moins reglez, de même qu'en toute autre profeſſion ; alors leur malice naît de leur propre corruption, & non pas de leur état ni de la profeſſion dont ils ſe mêlent, puiſque tous ne leur reſſemblent pas. On en a vû & connu qui hors du Theatre, & dans leur famille, menoient

une vie exemplaire : & vous m'avez dit vous-même, que tous en general prenoient ſur la maſſe de leur gain, dequoi faire des aumônes conſiderables, dont les Magiſtrats & les Superieurs pourroient rendre de bons témoignages. Je doute qu'on puiſſe dire la même choſe des perſonnes zelées, qui parlent ſi haut contr'eux.

A l'égard de ceux qui vont à la Comedie, il y en a quelques-uns qu'il ſeroit indécent & ſcandaleux d'y voir aſſiſter, comme ſont les Religieux, les Evêques, les Abbez, & tous les gens conſtituez en dignité Eccleſiaſtique : non pas qu'ils aſſiſtaſſent à des Spectacles mauvais, mais parce qu'étant conſacrez à Dieu, ils doivent ſe priver des divertiſſemens du ſiecle ; outre que leur préſence en ces lieux pourroit cauſer du ſcandale, & que pour me ſervir des paroles de ſaint Auguſtin, ils doivent mépriſer tous les vains amuſemens du monde, pour ne ſe nourrir l'eſprit que de la lecture & de la méditation des ſaintes Let-

tres. J'en excepte les Comedies qui ſe joüent en certains Pays, comme à Rome, à Veniſe, & dans toute l'Italie, où il eſt ſi ordinaire de voir des Religieux aſſiſter aux Spectacles, que cela eſt paſſé en coûtume, & qu'il n'y a plus de ſcandale à donner ni à recevoir : de même qu'il n'y a point de mal pour eux de ſe trouver aux Comedies qui ſe joüent dans les Maiſons Religieuſes, ou dans les Colleges, pour exercer la jeuneſſe, puiſque c'eſt auſſi un uſage d'y voir ſans ſcandale les Religieux des Ordres les plus auſteres.

Voilà, Monſieur, ce que ſans trahir la verité, & ſans croire bleſſer ma conſcience, je puis vous répondre pour mettre la vôtre en repos. Tant qu'on ne donnera au Public que des Comedies comme celles que vous m'avez fait l'honneur de ſoûmettre à mon jugement, il n'y aura ni crime à les faire, ni crime à les repreſenter, ni crime à les voir, avec la moderation & les autres circonſtances que nous

avons remarquées. Ce seroit ici l'endroit de vous dire ce que je pense de vos Ouvrages ; & vous jugez bien que je ne vous en pourrois rien dire qui ne fût à votre gloire : mais vous m'avez prié de vous donner des instructions, & non pas des éloges : & vous me rendez assez de justice pour croire qu'un Sçavant, ou soi disant tel, n'est pas obligé d'être bel esprit.

A tout hazard pourtant, je vais m'émanciper à vous dire qu'il y a peu d'homme dans le monde qui écrive de tant de manieres differentes, & avec tant de succès que vous. Nous avons vû des genies excellens dans le Sérieux, qui, pour ainsi dire, n'étoient bons à autre chose ; d'autres merveilleux pour le Comique, qui ne pouvoient faire une Scene sérieuse : mais vous passez du Sérieux au Comique, du Comique à la Morale, de la Morale à la Poësie Lyrique, sans être étranger en aucun endroit ; & dans quelque genre que vous écriviez, c'est toûjours celui où vous écrivez le

mieux. Ce qui me surprend, c'est que vous fassiez de si beaux vers, & que vous possediez la Langue Françoise dans sa plus exacte pureté, sans avoir aucune connoissance de la Latine : ce qui seroit un malheur dans un autre, est ce que je trouve de plus heureux en vous : on ne peut vous reprocher que votre travail soit celui d'un autre ; & je ne sçai rien de plus avantageux pour vous, que d'écrire aussi-bien que les Grecs & que les Latins, sans jamais avoir été à l'emprunt chez eux.

Il est temps de finir une Lettre, à laquelle je devrois plûtôt donner le nom de Livre entier. Elle est si longue, que je tremble que vous ne me reprochiez que je n'ai eu ni le temps, ni l'esprit de la rendre plus courte : mais souffrez, Monsieur, que je vous réponde avec un Ancien (*a*), que ce n'est pas ma Lettre qui est excessive, mais la matiere que je traite, qui n'a

(*a*) Plin. lib. 5. Epist.

point de bornes. Je n'ai dit que ce que j'ai crû abſolument neceſſaire pour vous ſatisfaire ſur vos doutes, & pour vous découvrir mon ſentiment ſur la Comedie. Ce n'eſt point mon ſentiment ni ma doctrine particuliere ; mais la doctrine & le ſentiment des Saints Peres, que j'ai lûs & relûs, & dont j'ai tiré ce qu'il pouvoit y avoir de favorable ou de contraire aux Spectacles. D'autres que vous me feront peut-être un crime d'avoir ſuivi l'opinion la plus favorable, & m'appelleront Caſuiſte relâché, parce qu'aujourd'hui c'eſt la mode d'enſeigner une Morale auſtere, & de ne la pas pratiquer : mais je vous jure, Monſieur, que je ne me ſuis point arrêté à la rigueur ou à la douceur de l'opinion, mais uniquement à la verité ; ſouhaitant de tout mon cœur ſuivre la regle que nous donne ſaint Benoiſt (*a*), „ de former nos

(*a*) *Actiones veſtras*, &c. apud Caramuel Theol. funda. N. 1542.

„ actions ſur les opinions les plus ſe-
„ veres, & notre doctrine, ſelon les
„ plus favorables. Je ſuis, Monſieur,
&c.

LE

LE MORT VIVANT, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.

OUi, la peſte m'étouffe, il lui fait les doux yeux.

FABRICE.

Railleur!

GUSMAN.

Je raille donc?

FABRICE.

Je le croi.

GUSMAN.

Plût aux Dieux!
Mais de la verité c'eſt la voix que j'emprunte,

Quand je dis que pour vous la Donzelle eſt défunte ;
Et que par un deſtin plus funeſte que doux,
Elle vit pour un autre, en trépaſſant pour vous.

FABRICE.

Quoi, Guſman, Lazarille aimeroit Stéphanie ?
Tu feins.

GUSMAN.

De mon diſcours toute feinte eſt bannie.
Dés hier, les écoutant, ſans qu'aucun m'apperçût,
L'un s'offrit pour époux, & l'autre le reçût :
Vous, Monſieur, qui pouſſez la harangue muette,
De l'objet qui vous charme, il faut faire diette ;
Et ſans de vôtre part qu'on entende du bruit,
Souffrir que de vos feux Lazarille ait le fruit.

FABRICE.

Point ; Lazarille m'aime, il me l'a fait paroître ;
Il n'a point de ſecret qui pour moi le doive être ;
Si quelque amour pour elle il avoit reſſenti,
Guſman, il eſt ſincere.....

GUSMAN.

Et mes yeux ont menti ?
Mais ſi je puis ſurprendre & Monſieur & Madame ;
Et que tous deux enſemble ils parlent de leur flâme ;
Si je puis vous montrer qu'ils s'entraiment tous deux ;
Qu'elle eſt de lui charmée, & lui d'elle amoureux ;
Que direz-vous alors ?

FABRICE.

Je loüerai ta conduite.

GUSMAN.

Allons nous-en diner, & revenons enſuite :
Dans une heure au plus tard dans ce même jardin ;
Nous verrons qui des deux doit paſſer pour badin ;
Mais de l'objet aimé le pere ici ſe montre.

FABRICE.

De ce fâcheux Vieillard évitons la rencontre.

SCENE II.

FERDINAND, STEPHANIE.

FERDINAND.

ES-tu là Stéphanie? Oſte-moi de ſouci :
Répons. Ah ! te voilà.

STEPHANIE *à une fenêtre.*

Sans doute.

FERDINAND.

Et me voici ;
Mais de là juſqu'ici l'eſpace eſt tant ſi grande,
Il faut que dans ce lieu ta perſonne deſcende ;
Pour d'une ame tranquile écouter mon diſcours.
Deſcends donc.

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Mais hâte-toi.

STEPHANIE.

Je cours.

FERDINAND.

En t'appellant, ſçais-tu quel ſuccés j'en eſpere ?

STEPHANIE.

Non, Monſieur.

FERDINAND.

Tu ſçais bien qu'on me nomme ton pere ?

STEPHANIE.

Oüi, Monſieur.

FERDINAND.

Sçache encor qu'il n'eſt rien de cela ;
Que ce n'eſt que de nom que je ſuis ton Papa ;

Et malgré ta vertu, dont toûjours l'éclat brille ;
Que je ne voudrois pas que tu fusses ma fille.
Ce n'est pas qu'en effet, durant prés de vingt ans ;
Je t'ai aimé comme un pere aimeroit ses enfans ;
Et voyant les beautez dont le Ciel te partage,
Mon cœur depuis un mois t'aime encor davantage.
Aussi quoique sur toi j'eusse assez de pouvoir
Pour te casser la tête en faisant ton devoir,
Bien loin de te causer une douleur amere,
Je t'ai toûjours traitée en enfant de ta mere.
Mais pour venir au point qui m'a fait t'appeller ;
Je crois que tu sçais bien que c'est pour te parler.
Et puis qu'en ce jardin c'est ma voix qui t'attire,
Qu'il faut que j'aie aussi quelque chose à te dire.
C'est donc pour te parler que je t'ai fait venir ;
Et pour te dire aussi qu'il est temps de t'unir
Avec quelque Gaillard dont la mine te plaise ;
Et qui soit en état de te mettre à ton aise.
Qu'en dis-tu ?

STEPHANIE.

J'obéïs.

FERDINAND.

Ta prompte humilité
Ne me charme pas moins que feroit ta beauté :
Mais au bonheur offert devenir si sensible,
De ton pressentiment c'est l'effet infaillible ;
Et je ne doute pas que tu vois aisément
Que qui n'est plus ton pere, est enfin ton Amant.

STEPHANIE.

Vous Monsieur, mon Amant ?

FERDINAND.

Oüi, moi-même à toi-même.
Que veux-tu de plus clair ? Je te dis que je t'aime ;
Et qu'il est necessaire à l'ardeur de mes feux
Que par un mariage on nous joigne tous deux.
Si dans mes jeunes ans je n'aimai que les armes,
Et si dans ce moment tu fourmilles de charmes,

Notre premier enfant, étant fille ou garçon,
Sera plus beau qu'un Ange, ou plus fort qu'un Samson.

STEPHANIE.

Quoi, Monsieur.....

FERDINAND.

A ton tour tu veus m'ouvrir ton Ame,
Et répondre au plaisir que te cause ma flâme;
Mais pour toi ma bonté qui te sert de secours,
Veut à ta modestie épargner ce discours.

STEPHANIE.

Ah daignez m'écouter: & souffrez que j'embra Te....

FERDINAND.

Quoi, te mettre à genoux pour mieux me rendre grace?
Crains-tu que je t'échappe? Ah! ne t'allarme pas;
Quoi qu'il puisse arriver, apprens que tu m'auras:
Mais rentre promptement; car je vois Lazarille,
Il s'avance.

STEPHANIE.

O malheur! que ne suis-je sa fille!

SCENE III.

LAZARILLE, FERDINAND.

LAZARILLE.

DE tous vos serviteurs étant le plus soumis,
Un libre accés chez vous me fut toûjours permis,
Monsieur; & vous m'avez à toutes mes visites
Fait des civilitez par delà mes merites.

FERDINAND.

Couvrez-vous.

LAZARILLE.

Mais enfin, aprés tant de bontez,
Mes yeux de Stéphanie ayant vû les beautez,
D'adorer ſes attraits je ne pûs me défendre:
Si bien que dans l'eſpoir de me voir votre gendre,
Je viens d'un zele ardent embraſſer vos genoux,
Pour que vous ſouffriez que je ſois ſon époux.

FERDINAND.

Fort bien.

LAZARILLE.

Je ne dis rien d'une ardeur infinie:
Süffit que chaque jour vous voyiez Stéphanie;
Peut-on ne pas l'aimer ſans manquer de raiſon?

FERDINAND.

Vous ne pouviez venir en meilleure ſaiſon.

LAZARILLE.

Donc à ma paſſion vous êtes favorable?
Donc je puis eſperer cet objet adorable?
De votre affection je ſuis trop éclairci;
Quoi! Vous me préparez.....

FERDINAND.

Un refus, Dieu-merci.

LAZARILLE.

Un refus!

FERDINAND.

Un refus.

LAZARILLE.

Ah! du moins que je ſçache
Si parmi mon ardeur vous trouvez quelque tache.

FERDINAND.

Oh! non: Mais par un ſort qui pour vous eſt fatal,
Vous avez le malheur de m'avoir pour rival.

LAZARILLE.

Vous, aimer votre fille? Ah! ſi par quelque ruſe....

FERDINAND.

Tout chacun m'en croit pere, & tout chacun s'abuſe,
Je vous crûs de tous temps un ami ſi diſcret,
Que je puis à vos yeux expoſer un ſecret :
Mais il faut toutesfois m'aſſeurer de le taire.

LAZARILLE.

De ce triſte ſecret quel que ſoit le miſtere,
Parlez, de vos amis je ſuis l'un des plus grands.

FERDINAND.

Il y peut bien avoir prés de cinq fois quatre ans ;
Qu'une Dame à cheval, qu'avoit un homme en croupe.
Paſſa par cette ville, allant à Gadeloupe ;
Et pour ne pas vous faire un trop long entretien,
Du logis que j'occupe en vint faire le ſien.
Aprés que de cheval elle fut deſcenduë,
Je vis qu'elle étoit pâle & toute morfonduë ;
De ſon maigre viſage on eût compté les os ;
Ses bras étoient petits, mais ſon ventre étoit gros :
Et s'il faut devant vous que ſans fard je m'explique ;
Durant une heure ou deux je la crûs hidropique ;
Mais peu de temps aprés mon eſprit fut certain,
Que ce n'étoit pas d'eau que ſon ventre étoit plein.
Quoi que dans mon logis elle n'eut rien à craindre,
J'entendis ſur le ſoir cette Dame ſe plaindre,
D'abord prêtant l'oreille à ſa voix, j'en oüis :
Voy de quels triſtes biens à preſent tu jouis !
Puis que tu t'es fiée à des promeſſes vaines,
Qu'un moment de plaiſirs te coûtera de peines !
Que le Ciel en courroux te prépare de maux !
Void-on quelques malheurs à tes malheurs égaux ?
Ton fruict qui void le jour rend-il ta douleur moindre ?
Là, j'oüis une voix à la ſienne ſe joindre,
Dont l'extrême foibleſſe, & le ton délicat.
Avoit bien du rapport aux cris d'un petit Chat.
Lors pour voir ce myſtere ayant ouvert la porte,
Je trouvai cette femme en langueur, demi-morte ;

Un enfant à ſes pieds qui venoit d'être fait,
Et qui quoique petit étoit beau tout à fait.
En un rude courroux j'eus deſſein de me mettre :
Mais la mere à l'enfant ne pût me le permettre ;
Et d'un gros Diamans le brillant gratieux,
Sçût me fermer la bouche & m'ébloüir les yeux :
Si bien que l'Accouchée ayant par ſon adreſſe
Appaiſé ma colere & ſurpris ma tendreſſe,
Sans rien apprehender des médiſans propos,
A ſon enfant tout nû je donnai des drapeaux,
Qui la même nuitée ayant eu la migraine,
Fit chercher au plus vite & Parain & Maraine :
Car dans ſa maladie on craignoit qu'il mourût ;
Et *Dona Stéphanie* eſt le nom qu'il reçût.

LAZARILLE.

O Ciel ! Aprés ce coup que faut-il que j'eſpere ?
Helas !

FERDINAND.

Vous voyez bien ſi j'en fus jamais pere.

LAZARILLE.

Je ne le vois que trop.

FERDINAND.

Pour vous donc abreger,
Stéphanie en huit jours ne fut plus en danger ;
Et ſa mere pour lors pleinement ſatisfaite,
La commit à ma charge, & ſonna la retraite :
Et m'ayant ſes joyaux dépoſez dans les mains,
Avant que de partir m'expliqua ſes deſſeins.
„ Monſieur, *dit-elle alors*, connoiſſant votre zele,
„ Je vous laiſſe ma fille, & vous laiſſe avec elle
„ Dequoi l'entretenir, & payer ſes depens
„ Tant que pourra durer la longueur de ſept ans.
„ Environ ce temps-là j'envoirai la reprendre ;
„ Sur tout je vous enjoins de jamais ne la rendre
„ Qu'à celui qui pour elle ayant quelque amitié,
„ A cet anneau rompu joindra l'autre moitié.
Cela dit, elle part, & ſa fille demeure,

Qui durant son enfance amandoit d'heure en heure ;
Et qui vécut si bien, qu'encor même elle vit ;
Qui des charmes qu'elle a tout le monde ravit.
Comme elle est à present dans un âge à produire,
Ma violente ardeur, je lui viens de déduire ;
Et trouvant dans ma flâme un plaisir assez doux,
Pour mieux m'en rendre grace elle étoit à genoux ;
Mais comme à mon esprit sa pudeur est connuë,
Je l'ai fait retirer voyant votre venuë ;
Et pour conclusion je vous fais assavoir,
Qu'elle borne sa gloire au bonheur de m'avoir.
Adieu.

SCENE IV.

LAZARILLE *seul.*

PEut-on souffrir une douleur plus dure ?
Voir de mes propres yeux son indigne posture ;
Et lors que par son ordre on peut tout esperer,
Embrasser les genoux, de qui doit l'adorer !
L'ingrate ! Elle paroit.

STEPHANIE, LAZARIE.

Fabrice & Gusman
STEPHANIE. *sont au même jardin.*

QUelque espoir qui vous flatte,
Empêchez que pour moi votre flâme n'éclatte ;

Et quoi que votre amour ait pour vous des appas ;
Faites que pour me plaire il ne paroiſſe pas.
Car enfin . . . . . .

LAZARILLE.

C'eſt aſſez, de la Loi qu'on m'impoſe,
Mon eſprit tout confus vient d'apprendre la cauſe,
Ferdinand . . . . . .

STEPHANIE.

Ferdinand vous a donc tout appris ?

LAZARILLE.

N'en doutez pas.

GUSMAN *à Fabrice.*

Hé bien, les avez-vous ſurpris?
S'aiment-ils ?

FABRICE.

Stephanie être avec Lazarille !
Ecoutons.

LAZARILLE.

Du vieillard, vous n'êtes plus la fille !

FABRICE.

O Dieux !

STEPHANIE.

C'eſt ce qui doit vous cauſer du tourment ;
Ceſſant d'être mon pere il devient mon Amant.

FABRICE.

Ferdinand l'aime auſſi, Guſman !

GUSMAN.

Belle demande !
Manque-t-on d'appetit près de ſi belle viande ?

LAZARILLE.

Ferdinand doit donc faire un obſtacle à mes vœux ?

STEPHANIE.

Pouvez-vous en douter, & connoître ſes feux.

FABRICE.

Elle ne l'aime pas.

GUSMAN.

Mon Dieu ! quoi qu'elle die,

Elle a l'eſprit madré, croyez-moi, ſou s'y fie.

LAZARILLE.

Lors qu'il a declaré l'amour qu'il a pour vous,
Pour y répondre mieux vous étiez à genoux;
Ainſi.....

STEPHANIE.

Cette poſture où j'ai ſçû me contraindre,
Montre ce que de lui vous avez lieu de craindre.

FABRICE.

Entens-tu?

GUSMAN.

Qui pis eſt, ſuivant ce que je vois,
Mon eſprit indupable eſt dupé par ſa voix.

LAZARILLE.

Cependant, animé d'une ardeur aſſez grande,
De vous à mon Rival j'ai tanté la demande;
Et ſuivant les conſeils que de vous j'ai reçûs,
Je me ſuis attiré la rigueur d'un refus.

FABRICE.

J'en ſuis ravie, Guſman.

GUSMAND.

Vous voyez, l'aime-t-elle à

FABRICE.

Je n'en puis que juger.

STEPHANIE.

O fortune cruelle!
Vous m'avez demandée?

LAZARILLE.

Et ſuivi vos avis.

STEPHANIE.

Trop tôt à mon malheur vous les avez ſuivis:
Quand je crus vous donner un conſeil neceſſaire,
Ferdinand de ma part étoit vû comme pere;
Mais n'étant pas ſa fille, & ſçachant ſon amour,
Je l'apprens qu'à regret que le vôtre eſt au jour.

FABRICE.

L'aime-t-elle? tu vois.

GUSMAN.

Comment Diable la croire ?
Ses discours sont pour moi des feüillets du grimoire.

STEPHANIE.

J'entens du bruit, fuyez ; & de peur que de vous
Le Rival qui vous nuit ne devienne jaloux,
Le plus que vous pourrez évitez ma presence.

LAZARILLE.

Adieu ; je laisse au Ciel à punir cette offence.

STEPHANIE.

Moi, je suis votre exemple, & j'invoque les Dieux,
Pour me voir délivrer d'un Amant odieux.

Lazarille sort.

SCENE V.

FABRICE, STEPHANIE, GUSMAN.

GUSMAN.

Tout va bien.

FABRICE.

Profitons ; il sort tout en colere.

GUSMAN.

Poussez donc.

FABRICE.

Lazarille aura pû vous déplaire,
Je l'ai vû qui d'ici sort assez brusquement ;
Mais vous pouvez en moi recouvrer un Amant,
Puis que depuis long-temps mon cœur pour vous soupire,
Sans que dans mes respects j'aie osé vous le dire.

STEPHANIE.

Quoi ! vous m'aimez, Fabrice ?

GUSMAN.

GUSMAN, *la tirant à l'écart.*

Oüi, foi d'homme d'honneur.
Il dit que c'eſt de vous que dépend ſon bonheur ;
Et vous pouvez penſer que ſa flâme eſt bien forte,
Puis que j'oſe vous faire un ſerment de la ſorte.

STEPHANIE.

Vous m'aimez !

FABRICE.

Le moyen de ne vous aimer pas,
Et de pouvoir ſans ceſſe admirer vos appas !

STEPHANIE.

S'il eſt vrai que pour moi votre ardeur ſoit ſincere ;
Pourquoi vous obſtiner ſi long-temps à la taire ?
Loin que par votre aveu vous pûſſiez m'allarmer,
Qui ſe fut vûë aimée auroit pû vous aimer.
Au reſte Lazarille eut toûjours tant d'adreſſe,
Qu'au lieu de me déplaire il obtint ma tendreſſe ;
C'eſt à lui ſeulement que l'Hymen doit m'unir ;
J'en ai fais la promeſſe, & je la veux tenir.
Adieu ; ce ſentiment eſt ſelon qu'il doit être.

SCENE VI.

FABRICE, GUSMAN.

FABRICE.

AH ! Guſman, mon Valet !

GUSMAN.

Ah, Fabrice, mon Maître !

FABRICE.

Que je ſuis malheureux !

GUSMAN.

Point, point ; rayez ce mot :
Vous ſeriez plus heureux, ſi vous étiez moins ſot.

FABRICE.

Maraut insuportable.....

GUSMAN.

Et vous, tête étourdie,
Dont le cœur est de flâme & la langue engourdie?
Ce qui vient d'arriver ne vous sied que trop bien,
Avoir chaud comme un Diable, & ne parler de rien;
Bruler dans sa chemise, à l'exemple d'Hercule,
Et puis après cela devenir ridicule,
Jusqu'au point de souscrire au plaisir d'un rival;
Si ce n'est être sot, c'est paroître Cheval.

FABRICE.

Au plaisir d'un Rival que jamais je souscrive!
Qu'il possede un objet que mon ame captive!
Et que sans écouter un amour violent.....

GUSMAN.

Et que prétendez-vous, ô Maître un peu trop lent?

FABRICE.

Puis que si mon Rival n'eût usurpé ma place,
Mon aimable Maîtresse approuvoit mon audace;
Apprens que je m'apprête à le priver du jour,
Pour la contraindre encor à souffrir mon amour.
Je ne lui déplais pas, je le viens de connoître;
Elle sçaura m'aimer, quand il cessera d'être:
Je puis donc, supposant que je vange un affront,
Le forcer à se battre, & t'avoir pour Second.

GUSMAN.

Moi, Second?

FABRICE.

Quoi! Gusman, tu veux être pagnotte?

GUSMAN.

Quoi! tueur de Rivaux, vous voulez qu'on me frotte?
Et moi qui de la Parque appréhende la faux.
J'ose vous soûtenir que cela sera faux

FABRICE.

Ah! Gusman, souviens-toi que j'aime Stephanie?
Qu'elle doit à mon sort par l'Hymen être unie;

Et que dans le malheur qui tallonne mes pas,
N'en pas être l'époux, c'eſt ſouffrir le trépas.

GUSMAN.

Trépaſſez.

FABRICE.

Mais mourer, après tant de ſouffrance,
C'eſt donner à ma peine une foible allégeance.

GUSMAN.

Ne trépaſſez donc pas.

FABRICE.

Donne-m'en le moyen;
Crois-tu qu'on puiſſe vivre, & ne prétendre rien?
Et que quand la Fortune eſt pour nous rigoureuſe,
Un trépas ſoit moins doux qu'une vie odieuſe?

GUSMAN.

Trépaſſez-donc.

FABRICE.

Guſman, c'eſt mal me ſecourir
Un Amant véritable a trop peur de mourir,
Penſes-tu qu'au moment qu'on adore une belle,
Il ſoit aiſé de faire une abſence éternelle?
Et qu'un cœur que l'amour aſſervit ſous ſes loix
Puiſſe expirer ſans peine après un noble choix?

GUSMAN.

Vivez-donc, ſi la mort eſt pour vous effroyable.

FABRICE.

La mort aux mal-heureux eſt toujours agréable.

GUSMAN.

Mourez-donc.

FABRICE.

Quelque ſort qui nous puiſſe arriver,
Il n'eſt rien de ſi doux que de vivre, & d'aimer.

GUSMAN.

A votre cher Valet apprenez votre envie;
Avoir peur de la mort, & puis craindre la vie,
C'eſt, ſans qu'il ſoit beſoin de toujours diſcourir,
Vouloir vivre ſans vivre, & mourir ſans mourir.

Mais à quoi rêvez-vous ?

FABRICE.

Au mal-heur qui m'afflige.
De momens en momens Lazarille m'oblige ;
Il m'aime, & toutesfois je ne puis l'épargner ;
Et je dois, ou le perdre, ou du moins l'éloigner.

GUSMAN.

Un si grand préambule étoit-il nécessaire ?
Vous sçavez, grace à Dieu, que je suis bon faussaire ;
Et que sans vanité je pourrois me vanter
Qu'au métier de matois nul ne peut m'imiter.
Si bien qu'à mon talent il n'est pas difficile
De forcer Lazarille à sortir de Séville.
Laissez votre fortune à ma discrétion.

FABRICE.

Il me souvient encor d'une autre invantion.
L'Ambassadeur d'Afrique est ici.

GUSMAN.

Qu'il s'y tienne.

FABRICE.

Sa personne à peu près est égale à la tienne.

GUSMAN.

Pour cela ?

FABRICE.

Vous avez chacun les mêmes traits.

GUSMAN.

Qu'en est-il ?

FABRICE.

Les plus fins confondroient vos portraits.

GUSMAN.

Que m'importe ?

FABRICE.

Pour peu que ton zele s'applique
A vouloir me servir aux dépens de l'Afrique,
Tu peut en secondant les desseins que je faits,
Contenter mon ardeur, & remplir mes souhaits.

GUSMAN.

Moi, que je vous oblige aux dépens de l'Afrique ?

FABRICE.

Tu le peux.

GUSMAN.

Juſtement ; c'eſt bien là ma pratique !
Que, Monſieur dans l'Afrique ai-je quelque pouvoir?

FABRICE.

Point du tout.

GUSMAN.

A-t'elle eu le bon-heur de me voir ?

FABRICE.

Nullement.

GUSMAN.

De l'Afrique ai-je de la dépendance ?

FABRICE.

Encor moins.

GUSMEN.

Fléchit-elle à ma moindre Ordonnance ?

FABRICE.

Elle ? non.

GUSMAN.

Comment donc avez-vous prétendu
Qu'un ſervice à ſes frais pût vous être rendu ?
Car enfin quoi que j'aye un rapport fort ſincere
Avec un qui peut-être eſt bâtard de mon pere,
D'ici juſqu'en Afrique un chemin racourci,
Ne peut être plus long que de là juſqu'ici;
Et puis qu'à vous convaincre il faut que l'on s'exerce,
Guſman avec l'Afrique ayant peu de commerce,
Pour raiſon concluante il conclud de bon cœur,
Que toujours de l'Afrique il ſera ſerviteur.

FABRICE.

Tu n'entens pas mon ſens ?

GUSMAN.

Comment Diable l'entendre ?

FABRICE.

Je veux dans mon logis te le faire comprendre ;

Puis donc que nous avons des sujets à choisir,
Entrons, & sur chacun consultons à loisir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, FABRICE.

LAZARILLE.

INcomparable ami, dont toujours la tendresse
Dans tout ce qui me touche aisement s'interesse,
Approche, & si jamais tu me crûs mal-heureux,
Si jamais mon destin te sembla rigoureux;
Juges par ce billet qui fait naitre ma plainte,
Si d'un tourment plus rude on peut sentir l'atteinte.

FABRICE *lit.*

MOn Neveu, je me plains de mon triste devoir,
Qui magré-moi m'oblige à vous faire sçavoir
Une fort mauvaise nouvelle:
Mon Frere, votre pere ayant fini son sort,
Pour de votre Maison devenir le suport,
Votre Mere affligée en ce lieu vous appelle.
DOM RAIMON DE GALAS.

LAZARILLE.

Hé bien! parfait ami,

Dont la noble chaleur n'agit point à demi ;
Tu vois.

FABRICE.

Ce coup fatal me surprend, & m'étonne.
Il est mort !

LAZARILLE.

Juges-en par l'avis qu'on me donne.

FABRICE.

De tout autre qu'un Oncle, à qui l'on doit respect,
Un billet si fâcheux pourroit m'être suspect :
Mais voi le caractere ; est-ce point imposture ?
Examine.

LAZARILLE.

Non, non ; c'est sa même écriture.

FABRICE.

Pourtant, ou je me trompe, ou tu dis hier au soir,
Que ton pere en ce lieu te pourroit bien-tôt voir ;
Et pour à son enfans ne pas être inutile,
Qu'il partoit de Tolede, & venoit à Séville.

LAZARILLE.

Il me l'avoit mandé, cet espoir m'étoit doux ;
Mais de tous mes plaisirs mon destin est jaloux.
Il s'oppose sans cesse au cours de ma fortune :
Et comme à tous momens sa rigueur m'importune ;
Et que de son caprice il me fait le joüet,
J'ai des biens en idée, & des maux en effet

FABRICE.

Ton sort est déplorable.

LAZARILLE.

Ajoûte encor, Fabrice,
Que tout m'est rigoureux, que rien ne m'est propice :
Et pour connoître mieux jusqu'où va mon tourment,
Au tendre nom de Fils, joins le titre d'Amant
J'adore une beauté, je dois être auprès d'elle,
Et la mort de mon Pere à Tolede m'appelle.

FABRICE.

Si j'avois veu l'Objet qui te tient sous ses loix,

Je l'irois de ta part visiter quelquefois.
Comme pour te servir j'ai le cœur tout de flâme ;
A répondre à tes feux j'exciterois son ame ;
Et ta vertu sans cesse étalée à ses yeux
Te rendroit favorable un sejour ennuyeux.

LAZARILLE.

Si tantôt j'eusse appris cette triste nouvelle,
J'aurois crû m'éloigner d'une fille infidelle ;
Mais ce coup à mon ame est d'autant plus cruel,
Qu'elle honore mes feux par un feu mutuel.

FABRICE.

Hélas !

LAZARILLE.

A mon ardeur daigne donc être utile,
Puis qu'il faut qu'à regret j'abandonne Seville ;
Et qu'au moins Stéphanie une fois chaque jour,
Apprenne par ta voix l'excez de mon amour.

FABRICE.

Stéphanie !

LAZARILLE.

Elle - même.

FABRICE.

O destin implacable !

LAZARILLE.

Tu te plains ?

FABRICE.

Je me plains du mal - heur qui t'accable
L'Ambassadeur d'Afrique est ton rival.

LAZARILLE.

O Dieux !
Il aime Stéphanie ?

FABRICE.

Il en est amoureux ;
Comme il est courageux, comme il est magnanime,
Que chacun le respecte, & que chacun l'estime ;
Que son crédit est rare, & que dans cet état
Il tient & sçait garder le rang d'un Potentat,

En vain à ce qu'il veut tu ferois réſiſtance.

LAZARILLE.

Il l'aime !

FABRICE.

De ſa flâme il m'a fait confidence :
Et ſi je ne m'abuſe il vient lui-même exprès
Pour parler de ſes feux.

SCENE II.

GUSMAN, FABRICE, LAZARILLE, SUITE.

GUSMAN, *en habit d'Ambaſſadeur.*

Suivez-moi, mes Valets,
Où d'abord faites gile. Hé bien l'avez-vous vûë,
Celle dont les attraits m'ont donné dans la vûë ?

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Et pourquoi, Maître fat ?

FABRICE.

Je n'ai pû ;
Seigneur.....

GUSMAN.

Que plût à Dieu que vous fuſſiez rompu !
Cependant de l'amour je ſens la tyrannie,
Traître.

LAZARILLE.

Quoi donc, Seigneur, vous aimez Stéphanie ?
Elle vous charme ?

GUSMAN.

Un peu, si vous le trouvez bon.
Mais je vous trouve encor un fort joli mignon,
Pour mettre votre nez jusques dans mon affaire.

LAZARILLE.

Je n'ai pas crû Seigneur, que ce fût vous déplaire.

GUSMAN.

Vous deviez l'avoir crû; car un Ambassadeur.
En parlant avec vous abaisse sa grandeur;
Tirez vos chausses, vite; ou bien-tôt par la tête....

LAZARILLE.

Je sçai que votre force égale une tempeste,
Et que le rang suprême où le Ciel vous a mis,
Donne de la terreur à tous vos ennemis:
Je ne le fus jamais, & n'ai garde de l'être,
Vous vous abaisseriez si vous étiez mon Maître:
Mais la posterité publiroit vos hauts faits,
Si de votre vertu j'éprouvois les effets;
Et si votre Excellence à ma perte animée.
Vouloit rendre le calme à mon ame alarmée;
Et soûtenant toûjours la grandeur de son sang,
Me céder un Objet qui n'est pas de son rang.

GUSMAN.

Vous êtes trop obscur, je ne puis vous entendre.

LAZARILLE.

Vous servir, est-ce un bien que je puisse prétendre?
Il n'est rien que pour vous je n'osasse embrasser.

GUSMAN,

Pour être votre Maître il me faut abaisser.
Plait-il?

LAZARILLE.

Je vous l'avouë.

GUSMAN.

Il est donc necessaire
Que chacun se maintienne en sa forme ordinaire;
Aussi bien tous vos soins me sont indifferens:
Fabrice!

FABRICE.

Monſeigneur.

GUSMAN.

Eſt-il bon près des Grands ?
Le dois-je retenir ?

FABRICE.

Il en eſt beaucoup digne.

GUSMAN.

N'eſtes-vous point ſujet au ſirop de la vigne ?

LAZARILLE.

Quoi que je ſois Seigneur, vous le connoiſſe bien ;
Votre eſprit pénétrant n'ignora jamais rien.

GUSMAN.

Il eſt vrai, mais enfin quelquefois on oublie.

LAZARILLE.

Eh ! de votre Grandeur l'ame eſt trop accomplie.
Et quoi que ſa vertu cherche à s'humilier,
Un eſprit ſi fameux ne peut rien oublier.
Vous la ſcience en un dégré ſuprême.....

GUSMAN.

Vous me connoiſſez mieux que je ne fais moi-même.
Et les vertus qu'en moi vous trouvez à tous pas,
Sont de hautes vertus que je ne voyois pas.
Fabrice.

FABRICE.

Monſeigneur,

GUSMAN.

Cette fille vient-elle ?

FABRICE.

Non, Seigneur,

GUSMAN.

Qu'elle eſt ſotte ! allons donc qu'on l'appelle.
Débiteur de Phébus, c'eſt vous dont je fais choix,
Pour haranguer l'Objet qui me met aux abois ;
Et pour faire un portrait qui charoüille ſon ame,
Où vous repreſentiez la grandeur de ma flâme ;
Mais parlant de mes feux il ſe faut animer,

Et par votre discours la contraindre à m'aimer;

LAZARILLE.

Moi, Seigneur? Ah! sçachez.....

GUSMAN.

Je sçai que je m'abaisse;
Mais l'esprit le plus ferme est sujet à foiblesse:
Forcer mon Excellence à me servir de vous,
Si c'est une folie, il en est de plus fous.
Sur tout, à Stéphanie étalez l'Ambassade;
Poussez lui des soûpirs, affectez la boutade,
Et faites-lui sçavoir par un terme attractif,
Que l'honneur de ma Couche est un bien sensitif.

LAZARILLE.

Je m'acquitterai mal.....

GUSMAN.

Point, point.

LAZARILLE.

Ciel! on l'amene!

GUSMAN.

Disposez-vous?

LAZARILLE.

Hélas!

GUSMAN.

Bon; bon

LAZARILLE.

Qu'elle est ma peine?

SCENE III.

FERDINAND, GUSMAN, LAZARILLE, STEPHANIE, FABRICE, SUITE.

FERDINAND.

MOnseigneur, les respects.....

GUSMAN.

Monsieur le langoureux,
Pai; ce n'est pas de vous que je suis amoureux.

FERDINAND.

Mais, Monseigneur l'espoir.....

GUSMAN.

Mais Monsieur, pas plus outre,
Je suis grand personnage, & malheur à qui m'outre.

FERDINAND.

Ce n'est pas vous outrer.....

GUSMAN.

Ah! vieux barbon têtu,
Qui fais en me parlant enrager ma vertu,
Porte plus loin l'odeur de ton nez qui refrogne:
Et vous, le beau parleur, faites votre besogne;
Dégoisez.

LAZARILLE.

Stéphanie, Hélas!

GUSMAN.

Ah! l'âutre fot,
Qui tout d'abord soûpire, & n'a dit qu'un seul mot.

LAZARILLE.

Ce digne Ambassadeur qui n'a rien que d'illustre,
Veut de sa passion augmenter votre lustre:
Il n'a pû résister à tant d'appas flatteurs,

Qui des cœurs les plus durs font vos adorateurs:
Il n'a pû réſiſter aux ſenſibles amorces
Qui maiſtriſent notre ame, & ſurmontent ſes forces:
Il n'a pû réſiſter au pouvoir de vos yeux:
Il vous adore, hélas!

GUSMAN.

Ce ſoûpir-là va mieux.
Mais c'eſt trop la flater; vantez-lui mon adreſſe;
Pour plaire à ma Grandeur ſurprenez ſa tendreſſe;
Loüez mon Excellence.

LAZARILLE.

Il vous doit être doux,
De voir qu'un ſi grand homme ait de l'amour pour vous.
Jugez par ſes vertus, par ſon rang, par ſa mine,
De la gloire éclatante où le Ciel vous deſtine;
Moi, dont ſon Excellence a daigné faire choix,
Pour vous repréſenter qu'il revere vos loix,
Je devrois reſſentir de la joye en mon ame,
D'avoir pû le premier vous parler de ſa flâme;
Et mon cœur devroit être & tranquile, & content,
A l'aſpect du bonheur qui déja vous attend;
Mais, hélas!

GUSMAN.

Mais, hélas! ſoûpirant incommode,
Des hélas éternels ne ſont plus à la mode.

LAZARILLE.

Peut-on parler d'amour ſans qu'on ſoûpire?

GUSMAN.

Non,
Mais il faut ſoûpirer de plus d'une façon.
Pous bien complimenter contemplez-moi, Novice.
Holà, quaſi ma femme, & preſqu'Ambaſſadrice,
Venez; car je vous aime, & je ſuis cependant
Ambaſſadeur d'Afrique, & bien Ambaſſadant;
Mais contre vos attraits n'ayant point de parade,
Pour vous faire l'amour je me des-Ambaſſade:

Car des Ambaſſadeurs étant fort au deſſous,
L'Ambaſſade eſt à cû quand on parle avec vous.
Ai ! De ce ſoûpir, Patron, que vous en ſemble ?

LAZARILLE.

Il eſt doux !

GUSMAN.

Il eſt vrai ; Répondez-donc.

STEPHANIE.

Je tremble.
Pour connoître aiſément votre rang glorieux,
Il ne faut qu'un moment regarder dans vos yeux,
On y remarque un air qui de votre Excellence
Découvre les vertus, & fait voir la naiſſance,
Auſſi, d'un rang ſi haut je ſçai trop le pouvoir,
Pour vouloir abuſer du bonheur de vous voir ;
Et j'en fais trop d'état pour oſer jamais croire
Que d'un honteux amour vous ſoüilliez votre gloire.
Songez, Seigneur, ſongez que mon rang eſt trop bas,
Il vous faut.....

GUSMAN.

Mon enfant, je ne l'ignore pas ;
Je ſçai ce qu'il me faut, mais quoi que je le ſçache,
Pour vous faire m'aimer je me fais une tache.
Mais, beauté printaniere, apprenez qu'il m'eſt doux
D'être noir comme un Diable, & d'être aimé de vous.

STEPHANIE.

Mais un Ambaſſadeur vouloir.....

GUSMAN.

Point de ſcrupules.
Souvent les Grands Seigneurs ſont les plus ridicules ;
Ainſi donc votre eſprit ne doit pas s'allarmer,
De voir mon Excellence avoir pû vous aimer.

STEPHANIE.

M'aimer ?

GUSMAN.

Oüi vous aimer ? votre beauté m'enyvre :
Vous me verriez mourir, ſi je ceſſois de vivre.

Car, par exemple un homme, oüi, je tiens pour certain
Qu'un homme qui se meurt est si prés de sa fin,
Qu'il s'en faut peu souvent que la mort ne l'attrape:
Et quand la mort nous tient rarement on échape.
Partant si vous étiez insensible pour moi,
Vous me verriez mourir, & sans sçavoir pourquoi:
Mais si pour m'obliger vous vouliez vous resoudre,
A m'aimer tant soit peu, nous pourrions en découdre,
Et dés ce même jour l'un & l'autre conjoints
A grossir notre race appliquer tous nos soins.

LAZARILLE *bas.*

Quel brutal!

FERDINAND.

Sur ce point.....

GUSMAN.

Hibou, dont le cœur gronde,
Taisez-vous.

FERDINAND.

Sur ce point il faut que je répon de.

GUSMAN.

Pai, vous dis-je.

FERDINAND,

Seigneur.....

GUSMAN.

C'est trop Seigneurier,
Je suis Ambassadeur, & me veux marier.

LAZARILLE.

Mais, Seigneur, comme pere il faut.....

GUSMAN.

Monsieur son Plége,
Loin de vous accorder un plus grand privilege,
Je suis votre ennemi si pour lui vous parlez;
Pour vous, la belle Alix, parlez si vous voulez.

STEPHANIE.

Un Hymen entre nous a si peu d'appatence
Que je n'ose, Seigneur, en former l'esperance;
Vous pouvez donc prétendre, en me faisant la Cour,

D'attirer des reſpects, & non pas de l'amour
Vous m'aimer ? vous, Seigneur ? moi qui ſuis. . . .

GUSMAN.

Eſprit cruche,
Nourriſſon d'un vieillard qui ſemble une guenuche,
Aprés que noblement j'ai dépeint mon ardeur,
N'a-t'elle encore pû pénétrer votre cœur ?
Je vous aime, vous dis-je ; & mon ame abatuë
Cede au cruel effort de l'amour qui me tuë.
Et je ſuis à préſent tel que des matelots
Que le deſtin expoſe à la merci des flots,
Et qui ſur le dos vert du compere Neptune
Penſent journellement établir leur fortune,
Quand par malheur pour eux un vent rude & fatal
Enfle...rompt...calme...briſe...enfin je ſuis fort mal.
Douterez-vous encor que je cherche à vous plaire,
Puis que je vous étale une preuve ſi claire ?
Et m'alleguerez-vous de vos ſottes raiſons,
Puis que je vous confonds par des comparaiſons.

STEPHANIE.

Il ſuffit, un grand cœur n'eſt jamais hypocrite ;
Mais, Seigneur, quand je ſonge à mon foible merite,
Je croi peu, quelques feux dont vous ſoyez épris,
Qu'un eſprit ſi ſublime ait pû s'eſtre mépris.
Donc ſi votre Excellence a pour moi quelque zele,
Souffrez qu'elle m'en donne une marque plus belle ;
Et cachant ce qu'en vous je dois voir de ſuſpect,
Faites naitre un amour qui ſuccede au reſpect.

Elle ſort.

FERDINAND.

Monſeigneur, excuſez ſi pour m'être fidelle. . . .

GUSMAN.

Tu peux ſuivre ſa piſte, & courir aprés elle.

FERDINAND.

Mais. . . . .

GUSMAN.

Mais

LAZARILLE.

Et quoi, Seigneur, faut-il?....

GUSMAN.

Est-ce à ton tour
A me rompre la tête, interpréte d'amour

FERDINAND.

Comme ami....

GUSMAN.

Comme ami.... Sçai-tu bien que j'abonde?...
Sors, te dis-je: Et pour toi, Belzébut te confonde!
Bon jour.

SCENE IV.

LAZARILE, FABRICE.

LAZARILLE.

QUoi donc, cet homme à qui rien n'est égal,
A si peu de vertus & paroît si brutal?
C'est là ce rare esprit, à qui l'on rend hommage;
Qui d'un grand potentat représente l'Image?
Et tu m'oses parler d'étouffer mon amour?
Et tu peux te resoudre à lui faire la Cour;
Toi, qui m'as dit cent fois que tu hais la bassesse,
Tu peux par complaisance aplaudir sa foiblesse?
Sa grandeur t'éblouit, & tu n'aperçois pas,
Qu'avec toute sa pompe il n'a rien que de bas:
Si d'abord j'ai souscrit aux souhaits de ce Rustre,
J'ai crû qu'un rang suprême occupoit un Illustre;
Mais je prens de l'audace en quittant mon erreur,
Puis que tout son mérite est d'avoir du bonheur.
Ce cœur farouche....

FABRICE.

Ami, sois un peu moins crédule,
C'est à force d'aimer qu'il paroit ridicule,
Et je vois aisément par un tel procedé,
La violente ardeur dont il est obsedé.
Si tu pouvois l'entendre au moment qu'il s'explique,
Et qu'il parle au profit de la chose publique,
Ton oreille charmée & tes sens interdits
Deviendroient les garands de ce que je te dis.

SCENE V.

GUSMAN, LAZARILLE, FABRICE.

GUSMAN, *en habit de Valet.*

Monsieur, je viens.....

FABRICE.

Tantôt tu me diras le reste.

LAZARILLE.

Quel qu'il soit, à son sort je veux être funeste,
De cet Ambassadeur je méprise le rang,
Je prétens lui plonger un poignard dans le flanc.

GUSMAN *bas.*

Ey!

LAZARILLE.

Qu'il soit genereux, qu'il ait l'esprit sublime,
Que chacun le respecte, & que chacun l'estime;
Pour souffrir que ce bras lui devienne fatal,
Il suffit qu'il m'outrage, & qu'il soit mon rival,
Il verra ce que c'est qu'attaquer Lazarille.

GUSMAN *bas.*

Diable, que j'ai bien fait de quitter la Roupille!

FABRICE.

Mais considere, Ami ....

LAZARILLE.

Tout est consideré,
Mon voyage à Tolede est déja differé :
Dans l'état où je suis je n'ai plus d'autre envie
Que d'assouvir ma rage aux dépens de sa vie,
Que s'il étoit ici dans ce même moment,
Je sçaurois l'immoler à mon ressentiment

GUSMAN.

Monsieur : ah !

FABRICE.

Ne crains rien.

GUSMAN.

S'il me jette un œillade,
Et qu'il remarque en moi quelques traits d'Ambassade.

FABRICE.

Cede, cede à celui qui combat ton ardeur ;
Souviens-toi que d'Afrique il est Ambassadeur.
Songe.....

LAZARILLE.

Pour m'appaiser vainement tu t'efforces,
Loin d'éteindre mon feu tu redoubles ses forces
Et si tu n'avois pas la bonté de m'aimer,
C'est toi qui contre lui me devrois animer.
Puis-je en un même jour, sans mourir de tristesse,
Sçavoir la mort d'un pere & perdre une Maitresse?
Non, non ; quelques effets qu'il en puisse avenir,
L'Ambassadeur me choque, & je veux l'en punir.
Toi, qui de ce Rival a veu naître la flâme,
Oste si tu le peux ce dessein de son ame ;
Sinon sa mort est seure, & je te le promets.
Adieu.

SCENE VI.

FEBRICE, GUSMAN.

GUSMAN.

VA-t'en au Diable, & n'en reviens jamais.
Peſte! quel avaleur de pois gris! dans ſa bouche
Je ne ferois non plus que feroit une mouche.

FABRICE.

D'un autre ſtratagême il nous faut eſſayer:
Car, ſuivant ma penſée, il vient de t'effrayer;
Et tu ne veux plus être Ambaſſadeur d'Afrique?

GUSMAN.

Ci-fait?

FABRICE.

A m'obliger, ton ſoin ſi fort s'aplique?

GUSMAN.

Et quoi donc!

FABRICE.

Dés ce ſoir, tu peux donc, cher Valet....

GUSMAN.

Vous ſouhaiter au Diable, avec l'autre Argoulet.
Que votre eſprit eſt prête aux deſſeins qu'il ſe forge!
Qu'au coûteau d'un meurtrier j'aille tendre la gorge,
Et que dans un amour qui me touche fort peu,
Quand le cœur vous en dit, je ſois mis ſur le jeu;
Neſcio vos, Seigneur; car Guſman n'eſt pas homme
Qui pour votre plaiſir ſoit content qu'on l'aſſomme.
Et puis qu'en votre amour vous n'êtes pas plus Grec,
Pour des Ambaſſadeurs torchez-en votre bec.

FABRICE.

L'intrigue être ſi belle, & ne pas la pourſuivre!

GUSMAN.

Vouloir obſtinément que je ceſſe de vivre !

FABRICE.

Mais, Guſman.....

GUSMAN.

Mais, Monſieur, je ne ſuis point d'avis
De me faire étriller deſſous de beaux habits.

FABRICE.

Quel plaiſir peux-tu prendre à commettre ces fautes ?

GUSMAN.

Un plus grand, que de voir qu'on me briſe les côtes ;
Car qui d'un coup mortel me feroit un preſent,
Me feroit, ce me ſemble, un plaiſir peu plaiſant.

FABRICE.

Au moins ſois moi propice au deſſein que j'invente,
De l'Hôte à mon Rival tu connois la ſervante ?

GUSMAN.

A peu près.

FABRICE.

Tu ſçais bien ſi par quelque Loüis
On peut charmer ſes yeux & les rendre ébloüis ;
Et ſi dans mon deſſein je me puis ſervir d'elle.

GUSMAN.

Préparer de l'argent, c'eſt une bagatelle ;
On la baiſe gratis.

FABRICE.

Répons mieux à mon ſens,
Et ſois plus favorable à l'ardeur que je ſens.
Ma plus preſſente envie eſt de voir Lazarille
Quitter l'Andalouſie, & marcher en Caſtille ;
Tandis que Stéphanie écoutant mes ſoupirs
Deviendra plus ſenſible à mes juſtes deſirs,
Pour donc précipiter ſon voyage à Tolede,
Voyons cette ſervante, & demandons ſon aide.
Mais avant que Guſman faſſe rien de nouveau,
Je veux le faire boire à regorge muſeau.

GUSMAN.

De quel vin ?

FABRICE.

Du meilleur.

GUSMAN.

Vous avez bien la mine
De me faire avaller de ce caſſe poitrine,
De ce vin baptiſé, que l'on donne aux Laquais
Qui fait du mal au ventre, & n'enyvre jamais.

FABRICE.

Point ; je veux que ce ſoir tu manges à ma table.
Moi ?

FABRICE.

Toi.

GUSMAN.

Pour vous ſervir j'affronterois le Diable.
Allons jetter les yeux ſur des mets délicats ;
Et careſſons enſemble & les pots & les plats.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HENRIQUEZ, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

MOnsieur vous voyez bien qu'étant l'heure qu'il est,
On se loge où 'on peut, & non où l'on se plaît:
Dans cette Hôtellerie aucun bouge ne chôme;
Et je ne pense pas que dans tout le Royaume
On rencontre un Hôtel qui soit plus frequenté.
Dans un logis si grand un lit seul est resté;
Des deux que vous voyez, le lit vert est le vôtre.
Un jeune homme habillé repose dessus l'autre.
Il est plein de tristesse, allez au petit pas;
Et faites s'il se peut qu'il ne s'éveille pas.

HENRIQUEZ.

Puis que dans le lit vert il faut que je repose.
De vos soins cette nuit je ne veux autre chose;
Emportez la chandelle, & me laissez ici.

LA SERVANTE.

Et vous deshabiller?

HENRIQUEZ.

N'ayez point ce souci.

LA SERVANTE.

Mais vous ne verrez goutte, & je crains . . . . .

HENRIQUEZ.

HENRIQUEZ.

Il n'importe ;
Laissez-moi seul, vous dis-je, & fermez cette porte.
Sur tout, n'oubliez pas d'aller chez Ferdinand.

LA SERVANTE.

Il suffit ; son logis est du nôtre attenant.
Je ne vous promets rien qu'aisément je ne tienne.

HENRIQUEZ.

Il faut d'un grand matin faire en sorte qu'il vienne ;
Et que de Stéphanie il soit accompagné.

LA SERVANTE.

C'est assez que ce soir vous m'ayiez enseigné
Ce qu'il faut faire.

HENRIQUEZ.

Allez.

LA SERVANTE.

J'obéis.

SCENE II.

HENRIQUEZ, *seul.*

LA Courriere,
Qui du flambeau des Cieux doit ouvrir la carriere,
Ne se presse pas trop de hâter son retour.
Il faut donc en ce lieu que j'attende le jour ;
Et que dessus ce lit je fasse un petit somme :
Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet homme,
A ne pas le troubler appliquons notre effort ;
Et cedons au pouvoir du frere de la mort.

SCENE III.

LAZARILLE, HENRIQUEZ, *endormis.*

GUSMAN *faisant l'Esprit.*

PEste ! tout tourne, où suis-je ? ô Cambrouse endiablée !
Qui pour quatre Loüis rend ma tête troublée ;
Que Lucifer t'emporte, avec ton chien de trou,
Qui n'est qu'un engin propre à me rompre le cou !
Je ne puis manier cette lanterne sourde.
Falloit-il faire Esprit une tête si lourde ?
Loin d'être courageux, je crains une vapeur ;
Et je tremble de peur, de donner de la peur.
Poutant quoique je fasse, il faut tout entreprendre,
Sinon pour en donner, en tout cas pour en prendre.
Voyons. „ Mon fils, ton Pere Henriquez de Galas
„ Mourut le même jour qu'arriva son trépas :
„ Or comme il ne vit plus, & qu'il est sous la tombe,
„ De peur que chez le Diable en peu d'heure il ne tombe,
„ Il faut sans balancer que tu partes demain,
„ Pour rendre mille écus dérobez de ma main :
„ Mais réponds à ma voix : c'est ton Pere . . . .

LAZARILLE.

Ah ! mon Pere ;
Dont le trépas funeste a causé ma misere ;
Demeurez.

GUSMAN, *bas.*

Quelque sot !

LAZARILLE.

Vous fuyez ;

GUSMAN *bas.*

Je fais bien ;
Auſſi bien avec toi je ne gagnerois rien.

LAZARILLE.

Pourquoi me fuis ?

GUSMAN, *bas.*

A tort ton eſprit s'embaraſſe ;
Je fais le même bien que je veux qu'on me faſſe ;
Ne m'approche non plus que je veux t'approcher.

LAZARILLE.

Peut-être ici quelqu'un eſt venu ſe cacher,
Cherchons.

GUSMAN, *bas.*

Où faudra-t'il qu'à préſent je me niche ?
Si tantôt chaque coup vaut écu, je ſuis riche ;
Je vais être aſſommé s'il me peut entrevoir.

LAZARILLE.

Rien ne s'offre à mes yeux que pour me décevoir :
Et dans l'abîme affreux où mon malheur me plonge ;
Je ne vois rien de vrai que l'image d'un ſonge,
Afin que ma douleur puiſſe un peu s'appaiſer,
Encor quelques momens tâchons à repoſer ;
Et gardons de cauſer du trouble aux autres chambres.
Il ſe rendort.

GUSMAN, *à part.*

Je ne prétendois pas remporter tous mes membres ;
Et pour m'empêcher d'être Henriquez de Galſas,
J'aurois volontiers mis les oreilles à bas.
Qu'un poltron a de peine à donner de la crainte !
Emploi de faire peur, je te prens par contrainte ;
Pourtant tu n'a pas lieu de te plaindre de moi,
Tu veux épouvanter, épouvantable emploi ;
Et pour mieux faire voir que ta force eſt extréme,
Qui te doit exercer s'épouvante lui-même.
A parler franchement, l'avantage eſt petit,
D'avoir peu de cervelle & de faire l'Eſprit :
Ou plûtôt juſqu'ici l'avanture eſt nouvelle,

De trouver un Esprit qui n'a point de cervelle.
Cœur poltron, sois cœur brave, & t'arme jusqu'au point
De donner de la peur, & de n'en prendre point,
En faveur de Fabrice, ô cœur, prens cette peine;
Sois moins cœur de Gusman, que cœur de Capitaine:
Ou bien à ce dormeur fais connoître à son dam
Un cœur de Capitaine en un corps de Gusman:
Me le promets-tu, cœur? Oüi, j'entens ta réponce;
Déja le nez m'en enfle, & le sourcil m'en fronce;
Et ta haute assurance asseure assurément
Un trembleur qui trembloit d'avoir du tremblement.
Pour la seconde fois faisons peur. „ Lazarille,
„ Quiconque fait un fils ne fait pas une fille.
„ Si bien que je conclus qu'alors que je te fis,
„ Ne faisant point de fille, il fallut faire un fils.
„ Pour donc à mon repos être utile & prospere,
„ Il faut restituer les larcins de ton pere;
„ Et partir de Séville à la pointe du jour,
„ Pour aller à Tolède établir ton séjour.
„ Ton pere.....

LAZARILLE.

Quoi, mon pere? ah! si mon sort vous touche,
Pour dire encore un mot, daignez ouvrir la bouche;
Adoucissez l'ennui dont je suis travaillé;
Parlez.

GUSMAN, *bas.*

Adieu le cœur, puis qu'il est éveillé.

LAZARILLE.

En quel trouble mon ame est-elle ensevelie?
O bizarre destin! sort fatal!

GUSMAN, *bas,*

C'est folie;
Pour animer mon cœur j'ai beau faire un effort,
Je ne suis point vaillant, si ce n'est quand il dort.

LAZARILLE.

Au moins permettez donc que mon œil se désille.

Et ceſſez s'il ſe peut, d'affliger Lazarille.

HENRIQUEZ.

Lazarille, bons Dieux! où je ſuis inſensé,
Où ce nom dans ce lieu vient d'être prononcé.

LAZARILLE.

Je ſouhaite une choſe impoſſible.
Qui n'eſt plus qu'un Eſprit ne peut être viſible:
Mais à mon triſte ſort ſoyez moins endurci,
Et dites pour le moins ſi vous êtes ici.

HENRIQUEZ.

Oüi, j'y ſuis, Lazarille.

GUSMAN, *bas.*

O ſurpriſe effroyable!
Les Enfers pour me perdre ont vomi quelque Diable!
Qui pour vanger ma fourbe employant ſes efforts,
Châtira mon eſprit aux dépens de mon corps.
Adieu, Guſman.

LAZARILLE.

Suffit: mais ſoulagez ma peine.
Dites ſi dans ce lieu c'eſt moi qui vous ameine.

HENRIQUEZ.

Nullement.

GUSMAN, *bas.*

En effet; Belzebut, je le croi,
Tu ne viens pas pour lui, tu ne viens que pour moi.

LAZARILLE.

Trouvant Guſman ſous ſa main.

Enfin donc ma douleur a votre ame ſoumiſe.
De pouvoir vous toucher la faveur m'eſt permiſe;
Je vous tiens.

GUSMAN.

Pauvre Eſprit! où te fourreras-tu?

LAZARILLE.

Vous voyez Lazarille à vos pieds abatu:
Je veux vous obéir, rien ne m'eſt difficile;
Je ſçai que vous voulez que je quitte Séville,
J'y conſens pour vous plaire, & j'immole en ce jour

L'amour à la nature, & moi-même à l'amour.

HENRIQUEZ.

Quel discours ambigu?

GUSMAN, *bas.*

Que le Diable te gratte!
Grace au bon Jupiter je suis hors de ta patte.
Attrappons quelque coin.

HENRIQUEZ, *tenant Gusman.*

Je te tiens mon cher fils.

GUSMAN, *bas.*

Le plus infortuné de la troupe d'Esprits,
Où t'es-tu là rangé?

HENRIQUEZ.

Quel ennui te possede?
Il est vrai que je veux te revoir à Tolede:
Mais loin qu'en tes projets je te veüille trahir,
Obéir à l'amour, c'est assez m'obéir.

GUSMAN, *bas.*

Enfilons la venelle.

LAZARILLE.

O fortune prospere
Obéir à l'amour, c'est vous plaire, mon pere?

HENRIQUEZ.

Sans doute.

GUSMAN, *bas.*

En quel endroit pourroit être mon trou?
Si j'ouvre ma lanterne ils me rompront le cou.
Il faut donc se résoudre, ô trop sourde lanterne,
A ne te pas ouvrir, de peur qu'on me discerne.

HENRIQUEZ.

Parle-moi.

LAZARILLE.

Pour répondre à l'amour paternel,
Je dois vous souhaiter un repos éternel;
Et qu'à mes vœux ardens le Ciel étant propice,
Vous sentiez sa clemence, & non pas sa justice.

HENRIQUEZ.

C'eſt mal prendre ſon temps pour ce triſte propos.

GUSMAN, *bas.*

Quelle grêle de coups va tomber ſur mon dos!
C'eſt bien fait; auſſi bien je ſuis trop temeraire:
Et j'eus trop peu d'eſprit, quand je le voulus faire.

LAZARILLE.

Touchant les mille écus autrefois mal acquis,
Que de reſtituer je ſuis par vous requis,
Puis que pour être heureux il faut être ſans tache;
Et qu'à vous contenter fortement je m'attache,
Votre ombre vagabonde aura droit déſormais
De goûter des douceurs qui ne ceſſent jamais.

HENRIQUEZ.

Il a perdu le ſens; quelle angoiſſe mortelle!
Depuis quel temps, mon fils, n'as-tu plus de cervelle?
Helas!

LAZARILLE.

Si mon eſprit vous paroît alteré,
C'eſt depuis votre mort qu'il eſt donc égaré?

HENRIQUEZ.

Ma mort?

GUSMAN, *bas.*

D'être roſſé je ſens approcher l'heure.

HENRIQUEZ.

Je ſçai que dans mon âge il eſt temps que je meure.
Nous naiſſons pour mourir; mais malgré cette loi,
Mon jour n'eſt pas venu, je vis.

LAZARILLE.

Pardonnez-moi;
Vous êtes mort, mon pere, & la choſe eſt certaine.

GUSMAN, *bas.*

Pour ſi peu qu'il eſt mort ce n'en eſt pas la peine.

HENRIQUEZ.

Si je ſuis mort, c'eſt donc ſans m'en appercevoir:
Mais de quelle perſonne as-tu pû le ſçavoir?

LAZARILLE.

Je tiens de Dom Raymond cette triste nouvelle.

HENRIQUEZ.

Il faut te détromper : holà ! de la chandelle.

GUSMAN, *bas.*

De la chandelle ? hélas ! la feinte va finir
J'ai si bien fait le mort, qu'il le faut devenir.

HENRIQUEZ.

De la clarté ; sus donc ! holà ! vîte, mon Maître !
Dès que tu me verras, tu sçauras me connoître.

LAZARILLE.

Cependant ma frayeur est sans comparaison.

GUSMAN, *bas.*

S'il faut faire l'Esprit, faisons-le par raison,
Et tâchons d'éviter les coups qu'on nous prépare.

SCENE IV.

L'HOSTE, LAZARILLE, HENRIQUEZ, GUSMAN.

L'HOSTE, *avec une chandelle.*

POurquoi faire, Messieurs, un si grand tintamare ?
D'où vient que du sommeil.....

GUSMAN, *haut.*

Mon fils.

L'HOSTE *se laisse tomber, & la chandelle s'éteint.*

Hélas, mon Dieu !
Quel horible fantôme est gîté dans ce lieu ?
A moi vîte, garçon, de la clarté !

HENRIQUEZ.

Je pâme !

LAZARILLE.

Une peur effroyable a coulé dans mon ame.

L'HOSTE.

Je vois d'autre chandelle.

SCENE V.

DES GARSONS, L'HOSTE, HENRIQUEZ, LAZARILLE, GUSMAN.

L'HOSTE, *montrant Gusman.*

AH! Messieurs, qu'est-ceci? Parlez.

HENRIQUEZ.

Je n'en sçais rien.

LAZARILLE.

Je n'en sçais rien aussi.
Tout me devient fatal; Ciel! quelle est ma misere!
Est-ce en vous que je vois l'ombre de feu mon pere.

HENRIQUEZ.

Tu vois ton pere en vie.

LAZARILLE.

Hé bien, j'en suis d'accord;
Vous, qui donc êtes-vous?

GUSMAN.

Je suis ton pere mort.
Oüi, je suis, ô garçon! qui de moi voulus naître,
Aussi bien trépassé qu'aucun autre puisse être.

LAZARILLE.

Tout me confond: mon trouble est plus fort que devant;
Enfin mon pere mort, ou mon pere vivant,
Si de vous, ou de vous je reçûs la naissance,

Donnez-m'en l'un ou l'autre une claire apparence.

HENRIQUEZ.

Dans les traits de ton pere enviſage les tiens,

GUSMAN.

La mort que j'ai ſoufferte a changé tous les miens ;
C'eſt un monſtre infernal revêtu de ma forme.

LAZARILLE.

Eſt il vrai que je veille, ou ſi c'eſt que je dorme ?

HERIQUEZ.

Tu te laiſſe ſurprendre, & ne m'écoute pas.

LAZARILLE.

Que direz-vous ? mon pere a ſouffert le trépas ;
J'en ſuis certain.

GUSMAN.

D'accord.

HENRIQUEZ.

En vain donc je te prêche.

GUSMAN, *bas.*

De rentrer dans mon trou l'un & l'autre m'empêche ;
J'en enrage.

LAZARILLE.

Il eſt temps de finir ma douleur,
L'un des deux eſt ſans doute, ou Sorcier, ou Voleur.

L'HOSTE.

C'eſt ma penſée ; & l'ombre en a bien l'encolûre.

GUSMAN.

Ah ! gros ventre de ſon, qui me fais une injure,
Malheur ſur la maiſon de qui choque les morts !

LAZARILLE.

Qui des deux ſoit mon pere, excuſez mes efforts.

GUSMAN.

A mon ſecours, mon Maître, on me veut mener pendre.

SCENE VI.

FABRICE, GUSMAN, LAZARILLE, HENRIQUEZ, L'HOSTE, SES GARCONS.

FABRICE.

NE crains rien ; je parois, & je viens te défendre.

LAZARILLE.

Fabrice ! ô juſte Ciel !

FABRICE.

C'eſt Fabrice en effet,
Qui fut de tes amis toûjours le plus parfait ;
Mais qui ceſſe de l'être en ſon malheur extrême,
Puis qu'il trouve un Rival dans un autre ſoi-même.
Celui qui cette nuit t'a cauſé de la peur
Dès hier étoit d'Afrique un faux Ambaſſadeur :
C'eſt Guſman, mon Valet, dont tu vois la figure ;
Qui de ton oncle même imita l'écriture ;
Et qui, pour t'éloigner d'un objet plein d'appas,
De ton pere vivant t'annonça le trépas.

LAZARILLE.

Déloyal confident d'une ardeur infinie,
Quoi ! ton cœur en ſecret brûle pour Stéphanie ?
Tu l'aimes !

HENRIQUEZ.

Stéphanie !

FABRICE.

Oüi, j'en ſuis amoureux ;
Cette beauté charmante eſt l'objet de mes vœux.

LAZARILLE.

Je l'aime auſſi Fabrice, & je ſçai qu'elle m'aime;
Et j'atteſte des Dieux la puiſſance ſupréme . . . . . .

HENRIQUEZ.

—Point de ſermens, mon fils; vous, Fabrice, eſperez.

LAZARILLE.

Quoi! Vous voulez ma perte, & vous l'en aſſûrez!
Un pere m'opprimer, conſentir à ma peine!
Mais, ô Dieux! j'apperçois Ferdinand qui l'ameine.
Qu'eſt-ceci?

FABRICE.

Juſte Ciel!

SCENE VII. ET DERNIERE.

FERDINAND, STEPHANIE, LAZARIE, HENRIQUEZ, GUSMAN, FABRICE.

HENRIQUEZ.

Approchez, bon Vieillard.

FERDINAND.

Vous ai-je pas, Monſieur, déja vû quelque part?

HENRIQUEZ.

Cela ſe peut.

FERDINAND.

J'ignore en quel lieu ce peut être.

HENRIQUEZ.

Cette moitié d'anneau vous le fera connoître.

FERDINAND.

Il eſt vrai. C'eſt donc vous? j'y dois ajoûter foi.

HENRIQUEZ *à Stéphanie.*

Ne cherchez déſormais votre Pere qu'en moi;
Je le ſuis Stéphanie.

FABRICE.

FABRICE.

O bonheur !

LAZARILLE.

O disgrace !

STEPHANIE.

Vous, mon Pere ?

FERDINAND.

Lui-même.

HENRIQUEZ.

Ah ! que je vous embrasse !
Ma fille. Lazarille, amortis ton ardeur ;
Au lieu d'une Maîtresse, embrasse aussi ta sœur.

FERDINAND.

Sa sœur ? ah ! je la tiens.....

STEPHANIE.

Quoi ! vous êtes son pere ?

LAZARILLE.

Il l'est ; De votre amant je deviens votre frere.
Quel besoin aviez vous de cacher si long-temps.....

HENRIQUEZ.

Ailleurs je t'en dirai les secrets importans.
Ce bon homme sçait tout. Cependant de Fabrice ;
Ma chere Stéphanie, acceptez le service.

FERDINAND.

Mais, Monsieur, j'esperois.....

HENRIQUEZ.

Il est juste ; esperez.....

FERDINAND.

Mon ardeur.....

HENRIQUEZ.

M'est connuë.....

FERDINAND.

Et de plus vous sçaurez.....

HENRIQUEZ.

Il suffit ; Vous verrez que je suis raisonnable.

FERDINAND.

Que plûtôt ne te vois-je emporter par le Diable.
Ah! je suis mort..

GUSMAN.

Fort bien ; notre espoir décevant
Te fait le Vivant Mort, & moi le MORT VIVANT.

FIN.

LE MORT VIVANT.

COMEDIE.

PERSONNAGES.

FERDINAND, cru pere de Stéphanie.

STEPHANIE, fille d'Henriquez.

LAZARILLE, frere & amant de Stéphanie, sans sçavoir qu'elle est sa sœur.

FABRICE, aussi amoureux de Stéphanie.

HENRIQUEZ DE CALAS, pere de Stéphanie.

GUSMAN, Valet de Fabrice.

UNE SERVANTE de l'Hoste à Lazarille.

L'HOSTE de Lazarille.

La Scene est à Seville.

LES CADENATS.

COMEDIE.

PERSONNAGES.

SPADARILLE, Gouverneur de Toulon, Mari d'Olimpie ; qui en eſt ſi jaloux, qu'il l'enferme à ſix cadenats.

CLEANDRE, Amant d'Olimpie, à qui Alcidor l'ôta pour la donner en mariage à Spadarille.

OLIMPIE, femme de Spadarille & fille d'Alcidor ; autrefois promiſe à Cleandre.

ALCIDOR, Pere d'Olimpie.

CASCARET, Valet de Cleandre.

La Scene eſt à Toulon.

LES CADENATS.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, ALCIDOR.

CLEANDRE.

QUOY que pour m'obliger votre cœur se propose
Vous plaignez un malheur dont vous êtes la cause.
J'adorois Olimpie ; & j'avois espéré
Qu'à ses autres amans je serois préferé.
Cependant Spadarille, un vilain . . . . ah ! j'enrage.

ALCIDOR.

Si vous aimez ma fille, ayez plus de courage ;
Je vous l'avois promise, & j'ai manqué de foi :
Mais vous n'êtes pas homme à vous regler sur moi.
Le regret que j'en ai rend ma faute punie ;
Je vous plains, je me plains, & je plains Olimpie :
De son lâche mari les infames desseins . . . . . .

CLEANDRE.

Je viens, ſi je le puis, l'arracher de ſes mains.
Vous en êtes témoins, & j'ai pour aſſiſtance
Le ſecourable effet de votre intelligence.
En vain pour empêcher qu'on ne vid ſes appas
Le Jaloux à ſa porte a mis ſix Cadenats;
Olimpie outragée en ſon cœur le déteſte:
Souffrez que je l'enleve, & je répons du reſte.

ALCIDOR.

Mais de voir Olimpie aurez-vous le mitoyen?

CLEANDRE.

J'ai ſçû faire une bréche en un mur mitoyen,
Qui répond de ma Chambre en un coin de la ſienne;
Il faut ſur ce ſujet que je vous entretienne,
Outre que dans ce port nous avons un vaiſſeau,
Olimpie en mes mains a remis cet anneau,
Pour ſervir de ſignal au projet que je tente:
Il ne nous manque plus qu'une ſeule Patente,
Son Epoux la délivre, & je dois preſſentir.....
Mais voyez; de ce lieu le Jaloux va ſortir,
Il ſort; de ce perfide évitons la préſence.

Alcidor & Cléandre ſe retirent.

SCENE II.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARLILE *en ſortant.*

Sortez.

OLIMPIE.

J'obéis.

SPADARILLE.

Bon; j'aime l'obéiſſance.

Je vous l'avois bien dit, pour calmer votre effroi,
Que vous seriez toûjours à votre aise avec moi;
Et qu'assez de trésors vous auriez en partage,
Si de me posséder vous aviez l'avantage.
Mentois-je? & le repos vous est-il asseuré,
Ayant eû le bonheur de m'avoir rencontré?
De semblables profits auriez-vous à prétendre,
Si l'on vous eut laissée au pouvoir de Cléandre;
Et si, par un destin contraire à vos plaisirs,
J'eusse en faveur d'une autre écouté mes desirs?

OLIMPIE.

Quand je songe au malheur où je suis condamnée,
J'ai regret d'être à vous par les nœuds d'Hymenée;
Et j'éprouve du sort les plus sensibles coups,
Puis qu'il m'a fait tomber dans les mains d'un jaloux,
Qu'est-ce que de ma part votre cœur appréhende?
Mon honneur m'est trop cher pour vouloir....

SPADARILLE.

Ah friande!
Que si je m'empêchois de vous être cruel,
L'honneur dont vous parlez deviendroit cafuel!
Et que sçachant les tours dont les femmes sont dignes,
On nous prendroit bien-tôt dans le Ciel pour des Signes;
Puisque de vos plaisirs un bon Ffere garni
Produiroit Capricorne, & feroit Gémini!
Sçachez que de tout temps j'appréhende le blâme;
Qu'au gré de mon desir je gouverne ma femme;
Que sans en murmurer il faut suivre ma loi;
Et que quand je vous pris ce ne fût que pour moi.
Que si votre mari dans ce lieu vous enferme,
C'est qu'il croit votre honneur n'être pas assez ferme;
Et que ne pas souffrir qu'on vous puisse approcher,
C'est ôter à vos sens les moyens de pecherr.

OLIMPIE.

Vous, Monsieur, apprenez qu'un discours incommode
D'un crime qu'on ignore enseigne la méthode;

Et que pour confirmer vos injuſtes ſoupçons,
D'un prétexte inutile on ſe fait des leçons:
Pour épargner du trouble à votre ame allarmée,
Peut-être avec raiſon m'avez-vous enfermée;
Car de la liberté ſi j'uſois pleinement,
Qui doute de ma foi douteroit juſtement.
Voyez-vous qu'en effet d'autre faſſent paroître.....

SPADARILLE.

Les autres ſont des ſots, & je ne veux pas l'être.
Nous ſçavons mieux que vous ce que ces autres ſont,
Et ne prétendons pas devenir ce qu'ils ſont.
Faut-il point, pour vous plaire, à l'exemple d'un autre,
Souffrir en mon abſence un Galand qui ſoit vôtre;
Et qu'après qu'en honneur, cinquante ans j'ai vécu,
Je ſois d'intelligence à me faire cocu?
Faut-il point, dis-je encor, que moi même je brigue?
Que je pouſſe à la roue, & conduiſe l'intrigue?
Et ſur vos paſſions conformant mes deſirs,
Que l'Epoux ait la peine, & l'Amant les plaiſirs?
Quand on vient pour vous voir, faut-il point que je
ſorte?
Sur vous, & vos Muguets que je ferme la porte?
Et que ſous mon aveu vous ayiez le moyen
D'acheter du Brocard d'autre argent que du mien?
Voilà ce qu'aujourd'huy tous ces autres obſervent?
Ils ſe font des Amis dont leurs femmes ſe ſervent,
Et ne murmurent pas quand pour faire l'amour,
Elles courent la nuit, & repoſent le jour.
Ah! qu'il vaudroit bien mieux que du nombre aſſez
ample
De ces Martyriſez je devinſſe l'exemple!
Que ſi l'on enfermoit chaque femme qui court
Avec ſi cadenats, elle auroit le nez court!
Qu'on verroit de maris marcher tête levée,
Si ma régle par eux étoit bien obſervée!
Et que de quantité le deſtin ſeroit doux,
Si leur plus grand malheur étoit d'être jaloux!

OLIMPIE.

Et de tous les malheurs en est-il un plus rude,
Monsieur ?

SPADARILLE.

Il me le semble, ô Madame la prude ?
Et qui de la sagesse a le moindre rayon,
Préfére un sort d'Argus au destin d'Actéon.

OLIMPIE.

Quiconque peut avoir un rayon de sagesse,
Dans les maux d'une femme à jamais s'interesse ;
Et loin qu'à l'outrager il puisse être contraint,
Il s'en veut faire aimer, & n'en pas être craint.
Qui d'avoir des soupçons ne pouvoit se deffendre ;
Devoit m'abandonner à l'amour de Cléandre ;
Et par l'éclat d'un bien dont je ne puis jouïr,
N'abuser pas mon pere, & ne pas l'éblouïr.

SPADARILLE.

Il vous plaisoit beaucoup ce Cléandre ?

OLIMPIE.

Sans doute.

SPADARILLE.

Il avoit votre estime ?

OLIMPIE.

Encor même il l'a toute.

SPADARILLE.

Vous voudriez, je crois, être à lui ?

OLIMPIE.

Plût aux Dieux !
Mon sort....

SPADARILLE.

On dit bien vrai que l'amour n'a point d'yeux !
Vous avez donc regret de vous voir ma conquête,
Madame la Mignonne ?

OLIMPIE.

En effet.

SPADARILLE.

Bonne bête !

De vos mauvais desseins c'est assez m'avertir,
Vous voudriez courir, & vous bien divertir.
Je vois ce qui vous choque & lever qui vous pique;
Il vous faut un mari de nouvelle fabrique,
Qui redoute une femme, & de crainte du choc
Laisse chanter la Poule, & plus haut que le Coq.
Il vous faut un mari qui crût faire un grand crime,
S'il ne donnoit de quoi pour joüer à la Prime;
Et qui ne laisse pas de paroître gaillard,
Si l'on quitte la Prime & qu'on joüe au Billard.
Il vous faut un mari qui confonde sa rente;
Qui soit brave quatre ans, & gredin plus de trente;
Et sur qui l'on saisisse, au profit des Marchands,
Et maisons de la ville, & revenus des champs.
Oüi, je vous charmerois, ô Coureuse recluse,
Si vos débordemens ne trouvoient une écluse:
Et du moins dans mes biens vous verriez des appas;
Sans les doubles ressor s de mes six cadenats,
Mais quoi que contre moi votre cœur se propose,
Sçachez qu'avant la nuit j'en veux croître la dose:
Et d'eussiez-vous cent fois vous en mettre en courroux,
A vos six cadenats joindre autant de verroux,
Rentrez; car aussi bien je vois un Gentillâtre;
De vos yeux bien fendus il seroit idolâtre.
Rentrez donc.

OLIMPIE.

Mais.....

SPADARILLE.

Rentrez, sans vous embaraſſer;
Diable! que j'ai bien fait de la cadenaſſer!

CLEANDRE.

SCENE II.

CLEANDRE, SPADARILLE, CASCARET.

CLEANDRE.

MOnſieur, vous ſçavez bien qu'on me nomme Cléandre ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Vous ne ſçavez pas ce que j'oſe prétendre ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Mais il vous ſouvient que je fus Amoureux ?

SPADARILLE.

Oüi

CLEANDRE.

Que je ne fus pas un Amant fort heureux ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Que votre mérite emporta la balance ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Qu'enfin mon ardeur n'eut point de recompenſe ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Ainſi donc, Monſieur, ne trouvez pas mauvais

Si je viens....

SPADARILLE.

Vous, Monsieur, trouvez bon si je vais....
Un si grand préambule est suspect à mon ame,
Parlez bref.

CLEANDRE.

Mais Monsieur....

SPADARILLE.

Mais Monsieur, mais Madame;
J'ai des soins à donner autre part que vers vous:
Avec mes cadenats j'ai besoin de verroux;
Près de mon Serrurier il est temps de me rendre;
Pour pouvoir me parler il ne faut que m'attendre,
Si je trouve mon fait, je reviens sur mes pas;
Si je ne trouve rien, je ne reviendrai pas.
Bon jour.

SCENE III.

CLEADRE, CASCARET.

CLEANDRE.

De ce qu'il fait j'aurois tort de me plaindre,
Avec moins de foiblesse il seroit plus à craindre,
Si de quelque lumiere il étoit éclairé,
En vain à le tromper je serois préparé.
Je veux à Spadarille arracher Olimpie;
Mais je sçai que son ame est sans cesse assoupie;
Et quand secrettement j'ose agir contre lui,
De sa brutalité je me fais un appui.

CLEANDRE.

Mais comme Spadarille est sujet à l'ombrage,
Quoi que des cadenats il observe l'usage,

Si pour votre malheur il avient que ce fou
De ſa femme Olimpie apperçoive le trou ?
Si d'un ſenſible affront ſe ſentant l'ame outrée,
De ce trou favorable il occupe l'entrée,
Et que de ſon pouvoir ſe ſervant à propos,
De coups drûs comme grêle il nous briſe les os?
Plait-il ?

CLEANDRE.

Non ; Spadarille a la tête trop ſeche,
Je n'appréhende pas qu'il découvre ma bréche.
Si pour voir Olimpie, en un coin fort obſcur,
On a fait de ma chambre une entrée à ſon mur,
Tu ſçais qu'un lict ſuperbe, à ma flâme propice,
Pour me favoriſer cache mon artifice.
D'ailleurs notre vaiſſeau ſur la fin de ce jour,
Doit partir pour Marſeille & quitter ce ſéjour :
Cet anneau d'Olimpie eſt la marque ſecrette,
Qui doit, malgré l'Argus, aſſurer ſa retraite ;
Et que pour accomplir d'équitables deſſeins,
Par l'avis de ſon pere elle a mis dans mes mains.
Ainſi de mon Rival le deffaut effroyable. . . . .

CASCARET

Je ſçai que Spadarille eſt puant comme un Diable ;
Et que de ſon haleine il infecte tous ceux
Qui de parler à lui ſont aſſez malheureux :
Mais il eſt Gouverneur, & c'eſt dont je friſſonne ;
Car ſon train. . . . .

CLEANDRE.

A ſa ſuite il n'a nulle perſonne.
De peur que de ſa femme on pût voir les attraits,
Ce jaloux hypocondre a chaſſé ſes valets :
Son ame ſcrupuleuſe, & toûjours deffiante
Ne peut près d'Olimpie endurer de ſervante ;
Dans la crainte qu'il a que l'on n'eût ſuppoſé
Sous l'abit d'une fille un garçon déguiſé.
Si bien. . . . mais il écoute, évitons ſes reproches. . .

SCENE IV.

SPADARILLE, CLEANDRE, CASCARET.

SPADARILLE *avec trois verroux en chaque main.*

VOici pour des Polis empêcher les approches,
Qu'ils s'y viennent frotter, ces Mignons, ces Poudrez.

CLEANDRE.

Quoi l'on oſe ? . . . . .

SPADARILLE.

Oüi l'on oſe ; & ce ſont des Madrez ;
Qui voudroient ſur ma terre uſurper droit de chaſſe,
Vous qui d'un Chien couchant affectez la grimace,
N'êtes vous point auſſi quelque Amant aux yeux doux,
Qui pour plaire à l'épouſe entretienne l'époux ?
Et lors. . . . .

CLEANDRE

Ne craignez rien de la part d'Olimpie ;
Tous mes vœux ſont bornez à cherir ſa copie.

SPADARILLE.

Sa copie ?

CLEANDRE.

Oüi, Monſieur.

SPADARILLE.

Bon ! il ſemble à ce fait
Qu'on copie une femme auſſi-bien qu'un contrat.
Et vous vous en allez ?

CLEANDRE.

Avec une Patente

Je suis prêt.....

SPADARILLE.

Je vous puis rendre l'ame contente.
Mais dans ce petit doigt vous avez un anneau
Qui vous sied assez bien, & me semble fort beau;
Que je voye.

CLEANDRE *bas.*

O malheur! C'est.....

SPADARILLE.

Vous êtes étrange!
Pour le voir un moment croyez vous qu'on le mange?

CLEANDRE.

Non, Monsieur, mais.....

SPADARILLE.

Quoi, mais? A-t'il peur de mes yeux?
appercevant que c'est l'Anneau d'Olimpie.
Où Diable avez-vous pris ce bijou précieux?

CASCARET *bas à Cléandre.*

Répondez hardiment, & mentez comme un Diable.

CLEANDRE.

Je l'ai pris.....

SPADARILLE.

Parlez vite, ô l'Amant trop aimable;
Où donc l'avez-vous pris?

CLEANDRE.

Où prend-on les bijoux?

SPADARILLE.

Et j'ai tort, mon Cadet, de paroître Jaloux!
N'est-ce pas?

CLEANDRE.

Je ne sçai s'il se peut qu'Olimpie.....

SPADARILLE.

Et moi je sçai fort bien qu'Olimpie est impie;
Et sans les cadenats à sa porte attachez.
Qu'elle feroit souvent d'agréables péchez.
Quelque doux traitement qu'à ce sexe on prépare;
Une femme fidelle en ce temps est bien rare:

Et qui peut s'en ſervir doit s'attendre à ce coup
D'acquerir peu d'honneur, & d'en perdre beaucoup!
N'eſperez, cependant, paſſe-port ni patente,
Ou ſoyez réſolu de remplir mon attente;
Et d'un Original que je dois ſoupçonner
Donnez-moi la Copie à collationner.
Sinon.....

CLEANDRE.

Quoi! vous voulez.....

SPADARILLE.

Oüi, je le veux, vous dis-je.

CASCARET *bas à Cléandre.*

Par ce commandement ce Jaloux vous oblige.....
Avant qu'il ait ouvert cinq ou ſix cadenats,
L'anneau,.....

CLEANDRE.

C'eſt ma penſée, & j'y vais de ce pas,
Puis qu'il vous plaît, Monſieur, d'admirer ma Maî- [treſſe,
J'obéis.

SCENE V.

SPADARILLE *ſeul, ouvrant la porte de la chambre d'Olimpie.*

JE vous tiens, ô la double Traîtreſſe,
Qui dans l'âpre deſſein d'acquerir du renom,
Avez l'air d'une Sainte & l'eſprit d'un Démon.
J'apperçois tous les tours que votre eſprit enfante.
Vous donnez librement des faveurs par la fente.
Mais malgré vos deſſeins contre moi conjurez,
Les ſaîz de votre porte en ſeront reſſerrez.
Voyons un peu ſa mine.

SCENE VI.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE.

Approchez, la Matoise,
Dont la vertu s'altere, & l'honneur s'apprivoise.
Approchez.

OLIMPIE.

De ma part, désirez-vous.....

SPADARILLE.

Moi ? Rien ;
Je viens voir seulement si vous vous portez bien.

OLIMPIE.

Quoi ! se peut-il, Monsieur, que mon malheur vous touche ?

SPADARILLE.

Vous n'en sçavez donc rien, ô la sainte Mitouche !

OLIMPIE.

Non ; daignez m'expliquer vos bizarres desseins.

SPADARILLE.

Je viens de voir Cléandre ; il vous baise les mains.

OLIMPIE.

Quoi ! Cléandre est ici ?

SPADARILLE.

Point du tout, je me moque ;
Je l'ai pris pour un autre, & c'est une équivoque.

OLIMPIE.

Pourquoi donc voulez-vous.....

SPADARILLE.

Belzebut incarné,

Demon acariâtre, à me nuire obstiné,
C'est à tort à present que ton ame biaise;
Je sçai pour me trahir que tu fais la niaise;
Et que de ton honneur prévoyant l'abandon.....

OLIMPIE.

Cet outrage.....

SPADARILLE.

A vos yeux je demande pardon!
Quel que soit le forfait dont mon cœur vous soupçonne,
C'est vous faire une injure, équitable friponne;
Et parmi votre sexe outrageux à chacun,
Faire un mari cocu c'est le vice commun.

OLIMPIE.

Enfin, expliquez-vous; qu'avez-vous à m'apprendre?

SPADARILLE.

Rien, sinon que j'ai vû l'un des doigts de Cléandre.

OLIMPIE *faisant la surprise.*

Un des doigts de Cléandre?

SPADARILLE.

Un des doigts.

OLIMPIE.

Un des doigts!
Si vous m'en assurez, aisément je le crois.
Mais qu'en concluez-vous?

SPADARILLE.

Et qu'en peut-on conclure?
Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure,
La belle; & dans mon âge il vous sied assez mal
De vouloir me charger d'un brevet d'animal.

OLIMPIE.

Ce langage confus.....

SPADARILLE.

Vous rend l'ame éperduë;
Et je suis confondu de vous voir confonduë.

OLIMPIE.

Je ne puis rien comprendre à tout votre discours.

SPADARILLE *lui montrant les verroux.*

Voici pour mettre obstacle à tous vos petits tours.
Les anneaux deformais n'iront plus en campagne ;
Et vous êtes sevrée, amoureuse Compagne.

OLIMPIE.

Finissez ces discours, ils sont extravagans.

SPADARILLE.

Je suis donc fou ?

OLIMPIE.

Du moins on le croit.

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Quoi ? Monsieur .....

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Mais au moins ....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Si .....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Encor, quel dessein vous oblige ? ...

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je ; & tantôt votre esprit éclairci ....
appercevant le même anneau qu'avoit Cléandre.
Mais vertu-bleu que vois-je ? & que Diable est-ce ci ?
Que cet anneau ressemble à celui de Cléandre !

OLIMPIE.

Ils sont bas.

SPADARILLE.

Sur ma foi, je n'y puis rien comprendre ;

Et ces anneaux tous deux ont un rapport si grand,
Que plus on les regarde, & plus on s'y méprend.
Vous pouvez cependant rechausser la mitaine;
Puis après de rentrer il faut prendre la peine;
Aussi-bien un vieillard adresse ici ses pas.

OLIMPIE.

Amour.....

SPADARILLE.

Entrez, entrez, & ne raisonnez pas.

SCENE VII.

ALCIDOR, SPADARILLE.

ALCIDOR.

MOnsieur le Gouverneur, dont je suis le beau-pere,
Je viens.....

SPADARILLE *enfermant sa femme.*

Beau-pere, ou non, laissez-nous un peu faire.
Quand notre huis une fois sera clos à plaisir,
De vous voir pleinement nous aurons le loisir.
Taisez-vous donc.

ALCIDOR.

Monsieur, mais.....

SPADARILLE.

Mais, Monsieur, vous-même,
Dont le morne visage est passablement blême.

ALCIDOR.

Je prétendois de vous qu'en faveur de mes soins..

SPADARILLE.

Un peu trop prétendant, prétendez un peu moins;

Et souffrez, s'il vous plaît, qu'à mon tour je prétende....

ALCIDOR.

Mais, Monsieur.....

SPADARILLE, *ayant achevé de fermer ses cadenats.*

Hé bien donc, ô Diseur de legende,
Dont je suis obligé d'enfermer le present;
Si le cœur vous en dit, raisonnez à present.

ALCIDOR.

L'heur, dont votre alliance a comblé ma famille,
Fait que je viens ici m'informer de ma fille.
Dites-moi donc comment elle se porte.

SPADARILLE.

Bien.

ALCIDOR.

Et de ses mœurs, Monsieur, ne m'apprendrez-vous rien;
Dites-moi, si par fois son humeur vous contente;
Si par fois cette humeur est pour vous complaisante,
Tirez-moi de souci; comment vit-elle?

SPADARILLE.

Mal.

ALCIDOR.

Mal, bons Dieux! ce malheur e pour moi sans égal.
Où peut-elle avoir pris de mauvaise teinture,
Elle, que de ses dons a comblé la nature?
Pour me faire un outrage elle a donc le sang.....

SPADARILLE.

Chaud.

ALCIDOR.

C'est l'amour chaud sans doute, & plus chaud qu'il ne faut:
Mais n'est-ce point à tort qu'envers vous je la blâme?
Ne lui faites vous rien qui chagrine son ame?
Lors que vous la voyez, quel est son accueil?

SPADARILLE.

Froid.

ALCIDOR

D'en uſer de la ſorte elle a bien peu de droit.

SPADARILLE.

D'accord ; mais de vous deux moi l'époux & le gendre,
Qui pour faire l'Amant pris le droit de Cléandre ;
Sçachez que j'aurois lieu de paroître marri,
Si par droit réciproque il faiſoit le mari.

ALCIDOR.

Cléandre, oſeroit-il ſuborner....

SPADARILLE.

D'Olimpie ;
Il aime, à ce qu'il dit, ſeulement la copie ;
Cependant d'un anneau je le trouve pourveu ;
Autre part qu'en ſes doigts je le crois avoir veu ;
Auſſi-tôt par ma bouche Olimpie appellée,
A mes aigres propos contrefait la troublée ;
Veut voir par mes diſcours ſon eſprit éclairci ;
Fait ſemblant d'ignorer que Cléandre eſt ici ;
Me ſoûtient à mon nez que ſouvent j'extravague ;
Puis ſoûdain ſe dégante, & me montre ſa bague ;
Et je croi là-deſſus, conſultant mon cerveau,
Que qui l'a copia, copia ſon anneau.
De Cléandre pourtant je crains peu la fineſſe ;
Il doit en ce lieu même amener ſa Maitreſſe ;
Je l'attends, nous verrons ; mais tenez, je les voi.

ALCIDOR.

Il amene Olimpie.

SPADARILLE.

En effet, je le croi.
La ſeroit-ce ?

ALCIDOR.

Ce l'eſt ; quelle erreur vous domine ?

SPADARILLE.

Ma foi, ſi ce ne l'eſt, elle en a bien la mine.

SCENE

SCENE VIII.

SPADARILLE, CLEANDRE, OLIMPIE, *sous le nom d'Aſpaſie.* ALCIDOR, CASCARET.

SPADARILLE *appelle ſa femme à travers de la porte.*

O Limpie !

OLIMPIE *bas à Cléandre.*

Ah Cléandre !

CLEANDRE.

Ah daignez tenir bon, Madame.

CASCARET.

Ou je me trompe, ou j'aurai du bâton.

SPADARILLE *continuë.*

Olimpie ! ah j'enrage.

ALCIDOR,

Il s'échauffe la bile.

CASCARET.

Vous me parliez tantôt de m'envoyer en Ville Monſieur.

CLEANDRE.

Poltron fieffé.

SPADARILLE *continuë.*

Tout ceci me confond. Olimpie ! écoutez comme elle me répond ! De ce tracas, Beau-pere, en un mot que vous ſemble?

ALCIDOR.

J'ai peur que ce ne ſoit Olimpie.

SPADARILLE.

Et j'en tremble :

Mais on pourroit sortir aussi-tôt de l'Enfer,
Sa cheminée est close, & de grilles de fer;
J'ai de meme matiere étoffé la fenêtre,
Beau-pere!

ALCIDOR.

S'il est vrai, ce ne peut donc pas l'être.

SPADARILLE.

Assez adroitement je la vais pressentir.
Je vous crois Olimpie, & ne crois pas mentir.
Si vous ne l'êtes pas, pour le moins sa jumelle,
Daignez quelque moment discourir avec elle;
Entrez jusqu'en sa chambre, & trouvez à propos....

OLIMPIE.

Monsieur.....

SPADARILLE.

Vous lui direz seulement quatre mots;
Je vous en prie.

OLIMPIE.

Il faut.....

SPADARILLE.

Il ne faut autre chose.

CLEANDRE.

Des plaintes d'Olimpie elle ignore la cause;
Ainsi.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, Monsieur, parlez à votre écot.

ALCIDOR.

Ce n'est pas.....

SPADARILLE.

Vous aussi, taisez-vous, idiot.

OLIMPIE.

Pour moi, Monsieur, le Ciel me deviendroit propice,
S'il m'offroit un moyen de vous rendre service,
Mais enfin sur le point de partir.....

SPADARILLE.

Par ma foi,
Vous entrerez, Madame, ou vous direz pourquoi.

OLIMPIE.

Je puis.....

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je; ou bien point de Patente.

OLIMPIE.

Vous pouvoir obliger c'eſt me rendre contente :
Mais envers Olimpie agréez mon reſpect.
Un viſage inconnu lui peut être ſuſpect ;
Durant donc un adieu qu'à l'inſtant je vais faire,
Sçachez ſi ma viſite aura droit de lui plaire ;
Et tandis que Cléandre attendra mon retour.....

SPARADILLE.

C'eſt fort bien dit; allez.

OLIMPIE *à Cléandre s'en allant.*

Je prépare un détour,
Et quoi que de ma part ce perfide prétende.....

SPADARILLE.

Que lui dit-vous là?

OLIMPIE.

Je lui dis qu'il m'attende.

SPADARILLE.

Bon cela.

CLEANDRE.

J'obéis, & n'y contredis pas.
Caſcaret, d'Aſpaſie accompagne les pas.

SCENE IX.

SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

OR ça, notre Beau-pere, & vous Sire Cléandre,
Qui jadis malgré lui vouliez être ſon gendre,
Je vais vous faire voir Olimpie à l'inſtant.

ALCIDOR *qui craint qu'Olimpie ne ſoit pas encore rentrée.*

Si j'en ſuis crû, Monſieur, ne vous hâtez pas tant.

SPADARILLE.

Et pourquoi ?

ALCIDOR.

Tout l'amour que Cléandre eut pour elle
Pourra ſe rallumer à l'aſpect. . . . .

SPADARILLE.

Bagatelle.

CLEANDRE.

En effet la beauté que je vous ai fait voir
De tout autre viſage affoiblit le pouvoir :
Et s'il faut que mon ame à vos yeux ſe découvre,
Rien ne m'eſt échapé que mon cœur ne recouvre,
Puiſqu'à l'objet que j'aime avec tant de raiſon
Pour paroître Olimpie il ne faut que le nom.
C'eſt pour ce ſeul objet qu'en ſecret je ſoûpire,
Pour ſa ſeule beauté je languis.

SPADARILLE.

C'eſt tout dire ?
Et pour l'amour de vous je m'en vais de ce pas
Reveiller les reſſorts de mes ſix cadenats.
Attendez.

SCENE X.

ALCIDOR, CLEANDRE, *& Spadarille au bout du Théatre qui ouvre ſes cadenats.*

ALCIDOR.

PArlons bas. Enfin brave Cléandre
Ma fille en peu de temps en vos bras ſe va rendre;
Si d'avec ce brutal ſon hymen ſe détruit,
De vos ſoins genereux vous aurez tout le fruit.
Mais ſur tout que l'honneur.

CLEANDRE.

Je vois peu d'apparence
A pouvoir l'affranchir d'un injuſte puiſſance;
Mais enfin quelque effet qui ſuccede à mes vœux,
L'intereſt d'Olimpie eſt plus fort que mes feux.
Nul eſpoir ne me flatte, & mon cœur avec joye
La derobe aux tourmens dont le ſien eſt la proye;
Et c'eſt le moindre effort qu'en ſemblable danger
La vertu malheureuſe ait le droit d'exiger.
Ainſi.....

SCENE XI.

SPADARILLE, OLIMPIE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

MEs cadenats ſont ouverts. Hô ! la Belle
Venez-ça. Pourquoi donc ſe frotter la pru nelle?
Qu'avez-vous ?

OLIMPIE *faiſant exprès l'endormie.*

Du ſommeil les pavots gracieux
Aſſoupiſſent mon ame, & me fillent les yeux ;
Depuis une heure ou deux leur douceur pour con-
fondre.....

SPADARILLE.

Elle avoit bien raiſon de ne pas me répondre.
Vraiment ! çà la dormeuſe, au ſommeil un peu dur,
Qui n'avez pû m'entendre à travers de ce mur,
Ouvrez les yeux.

OLIMPIE *faiſant l'étonnée.*

Mon pere ! ô deſtin, quelle grace!

ALCIDOR.

Ma fille !

SPADARILLE *lui montrant Cléandre.*

Et celui-ci, Bel enfant, qui ſera-ce ?

OLIMPIE.

O Dieux !

CLEANDRE *à Spadarille.*

Souffrez qu'ici je me regle ſur vous.
Et que de cet Objet je devienne jaloux.
Je crois voir Aſpaſie, & mon ame confuſe
Voudroit.....

SPADARILLE.

Le tout eſt bon ; peſte ſoit de la Buze!

CLEANDRE.

C'eſt un peu vainement que vous êtes ſurpris,
C'eſt elle.

SPADARILLE.

Il veut ſans doute égayer nos eſprits;
Pauvre Butor!

OLIMPIE.

Et quoi, de la part de Cléandre,
Eſt-ce là tout l'accueil que j'ai droit de prétendre?

CLEANDRE

Aſpaſie eſt-ce vous dont les yeux éclatans.....

SPADARILLE.

Quand les gens ſont ſi ſots, ils le ſont pour long-temps.
Je le trouve bouffon avec ſa jalouſie.

CLEANDRE.

Daignez donc me répondre, eſt-ce vous Aſpaſie?
Diſſipez le chagrin qui me rend aſſoupi;
Et pour le moins..

SPADARILLE.

Beau-pere, & *pecora campi*,
Quoi! vous n'en riez point?

CLEANDRE *à Spadarille.*

Eclairciſſez mon ame;
Monſieur, ne l'eſt-ce pas?

SPADARILLE *en riant.*

Non ma foi, c'eſt ma femme.

CLEANDRE *à Olimpie.*

Veillez donc m'excuſer, ſi pour m'être mépris.....

OLIMPIE.

A votre indifference ajoûter le mépris,
Cléandre; & feindre ici de ne me pas connoître?

CLEANDRE.

J'ai toûjours tout l'amour que vos yeux firent naître?
Mais ſi mon cœur ſoûpire, apprenez qu'il m'eſt doux
De le voir ſoûpirer pour une autre que vous:
De ce cœur enflâme, la langueur eſt extrême,

Mais cette autre que vous eût une autre vous-même,
Et mon amour éteint seroit tout consumé,
Si vos mêmes appas ne l'avoient rallumé.

SPADARILLE *à Alcidor.*

Quel niais compliment ce badin lui va faire!

ALCIDOR.

Il est fou.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Quelque Objet a donc l'heur de vous plaire?

CLEANDRE.

Oüi, Madame; & de plus cet Objet plein d'appas
En merite en vertu ne vous céderoit pas.
Quelque chose de plus est dans celle que j'aime,
Et....

SPADARILLE.

Ne disons point plus; mais disons tout de même.

OLIMPIE.

Et quoi, pour vous venger du refus qu'on vous fit,
Vous osez?...,.

CLEANDRE.

J'ai raison d'oser dire...,..

OLIMPIE *dans une feinte colere.*

Il suffit.
Je connois vos desseins, & vous êtes un lâche,
Dont l'indigne mépris, & me choque, & me fache:
Ne croyez pas pourtant que l'outrage soit grand;
Votre amour, votre choix, tout m'est indifferend:
Et ne presumez pas.....

CLEANDRE.

Quoi! Madame.....

OLIMPIE.

Quoi! Traître,
Vous avez pû m'aimer, & m'osez méconnoître?
Et p étendez me faire un outrage odieux,
Qu'éraller par mépris votre choix à mes yeux?
Je dédaigne à mon tour vos indignes approches,
Allez.

SPADARILLE.

Il eſt penaut comme un fondeur de cloches.
C'eſt qu'il aime.....

OLIMPIE.

Et qu'importe ?

SPADARILLE.

Il importe fort peu.
Mais je veux vous montrer à l'objet de ſon feu :
Bientôt dans cet endroit nous aurons ſa preſence.

OLIMPIE.

Moi, Monſieur, me reſoudre à cette complaiſance ?
Que je puiſſe.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, forcez-vous de la voir ;
Et tâchez.....

OLIMPIE.

Sur mes ſens j'ai trop peu de pouvoir.
A m'expliquer ainſi ſon dédain m'autoriſe ;
J'ai peu de complaiſance envers qui me mépriſe ;
Et quoi que mon époux, c'eſt avoir le cœur bas
Qu'exiger de mon ame un reſpect qu'il n'a pas.

SPADARILLE.

Mais enfin Aſpaſie.....

OLIMPIE.

Aſpaſie, ou Cléandre,
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre ;
Et préfere aux dédains de ce couple outrageux
L'infléxible rigueur d'un époux ſoupçonneux.
Renfermez-moi.

ALCIDOR.

Ma fille, eſt-il juſte ?....

OLIMPIE.

Mon pere,
Je ne fais rien ici qui ne ſoit neceſſaire.
De Cléandre en un mot je connois le deſir ;
Dans ce lieu de me voir il a peu de plaiſir :
De ſes vœux mes ſouhaits précipitent le terme,

C'eſt aſſez l'obliger que vouloir qu'on m'enferme.
Mais ce qui plus me charme, & que j'aime le mieux,
C'eſt priver mes regards d'un objet odieux.
Je vous le dis encor, Aſpaſie ou Cléandre, *à Spadarille.*
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre.
Souſcrivez ſans murmure aux plus doux de mes vœux.
Adieu.

SPADARILLE.

Pauvre Galand te voilà bien chanceux!

SCENE XII.

SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

VOus voyez.

CLEANDRE.

Oüi, Monſieur, je voi ce qui ſe paſſe.
Si je m'en repentois j'aurois l'ame trop baſſe.
J'apperçois qu'Olimpie a pour moi de l'horreur:
Mais l'amour d'Aſpaſie adoucit cette aigreur.
J'ai ſujet de goûter une joïe aſſez pleine,
Si l'une a de l'amour quand l'autre a de la haine;
Ou plûtôt j'aurois tort de me plaindre à mon tour,
Quand des preuves de haine ont des marques d'amour.
Mais je vois Aſpaſie.

SCENE XIII.

OLIMPIE, *sous le nom d'Aſpaſie*, SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR, CASCARET.

OLIMPIE *sous le nom d'Aſpaſie.*

A Preſent pour vous plaire :
Sur ce que j'ai promis je vous viens ſatisfaire.
Je puis voir Olimpie, & je ſuis ſur le point
De lui rendre .....

SPADARILLE.

A preſent, vous ne la verrez point.
Vous voilà, ce me ſemble, aſſez bien attrapée.

OLIMPIE, *ſous le nom d'Aſpaſie.*

Vous rendez en effet mon attente trompée,
Me manquer de parole, & depuis un inſtant .....

SPADARILLE.

Olimpie en un mot, ne vous aime pas tant,
Si vous ne m'en croïez, demandez à Cléandre.

OLIMPIE, *ſous le nom d'Aſpaſie.*

Quel ſujet auroit-t'elle ? ....
Il pourra vous l'apprendre.

CLEANDRE.

Lors ....

SPADARILLE.

De vous écouter je n'ai pas le loiſir,
Partez, ou demeurez, vous n'avez qu'à choiſir.

OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

Et quoi ....

SPADARILLE.

Tant de discours me font mal à la tête,
Voulez-vous partir ?

CLEANDRE.

Mais.....

SPADARILLE.

Mais la Parente est prête ;
Et qui plus est pour vous je la donne gratis,
Tenez.

CLEANDRE.

Puis qu'il vous plaît, nous voila donc partis ;
Mais si pour m'acquitter de l'excès de vos graces
Je puis....

SPADARILLE.

N'affectons point d'importunes grimaces,
Si vous voulez partir, partez.

CLEANDRE.

Adieu Messieurs.

SPADARILLE.

Notre beau-pere & moi sommes vos serviteurs,
Adieu.

CLEANDRE *bas à Olimpie.*

L'occasion ne peut être plus belle,
Allons.

CASCARET.

Le pauvre Diable ! il n'a plus de semelle.
Je le donne en dix coups à qui fourbera mieux.

ALCIDOR *bas.*

Hâtez-vous.

OLIMPIE *à Cleandre.*

Mais mon pere, il fait signe des yeux ;
S'il n'est hors de ses mains, mon souci n'est pas moindre.

CLEANDRE.

N'en soyez point en peine, il sçaura nous rejoindre ;
Nous avons rendez-vous, & j'en suis avoüé,
Allons. *Ils s'en vont.*

SCENE

SCENE XIV.

SPADARILLE, ALCIDOR.

SPADARILLE *fort joyeux.*

De tout ceci le bon Dieu soit loüé !
J'ai hors du pied, beau-pere, une vilaine épine ;
De me tromper Cleandre avoit toute la mine,
Il faisoit tout exprès le petit complaisant ;
Dieu sçait si votre fille est joyeuse à present.
à haute voix à la porte d'Olimpie.
Allons l'en avertir. Répondez-moi ma mie.
à Alcidor.
Ce Cleandre est parti..... S'est-elle rendormie ?
Je ne la vis jamais si souvent sommeiller.
Mais entrons l'un & l'autre, & l'allons réveiller.
Loin d'en être marrie elle aura de la joye ;
Entrons.

ALCIDOR *bas.*

De me vanger je découvre une voye ;
Je le tiens.

SPADARILLE.

Sus ? beau-pere, entrez donc.

ALCIDOR.

Ah ! Monsieur,
Je sçai trop....

SPADARILLE.

Je sçai trop qu'on me doit de l'honneur ;
Mais entrez.

ALCIDOR.

Moi, commettre une faute si grande !

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je....

ALCIDOR.

Mais,...

SPADARILLE.

Mais je vous le commande.

ALCIDOR.

De grace....

SPADARILLE.

Obéissez, Courtisan mal éclos.

ALCIDOR.

Monsieur....

SPADARILLE.

S'il en fait rien, qu'on me brise les os.

ALCIDOR.

Ce que je suis, Monsieur, me permet de vous rendre....

SPADARILLE.

Vous êtes mon beau-pere, & je suis votre gendre;
Avec vos pieds de veau, passez donc.

ALCIDOR.

Si jamais....

SPADARILLE.

Sans tant dire de si, ni de car, ni de mais,
Courtois souple-jaret, qui semblez par bravade
Pour me faire enrager vouloir faire gambade,
Entrez.

ALCIDOR.

Mais quand je songe aux respects que je doi....

SPADARILLE.

Respectueux beau-pere, entrez donc après moi:
Puis qu'en vos sentimens vous demeurez si ferme.

ALCIDOR.

Un cadenat sans clef aisément se refferme.
Il est pris.

SPADARILLE *dedans la chambre.*

Suivez donc.

ALCIDOR.

Je n'ai pas le loisir.

SPADARILLE.

Vous m'enfermez !

ALCIDOR.

D'accord.

SPADARILLE.

Pourquoi ?

ALCIDOR.

Pour mon plaisir.

SPADARILLE.

Ah traigaut malfaisant si je sors je te jure . . . .

ALCIDOR.

Tu ne sortiras pas, c'est moi qui t'en assure ;
Mais sans tenir ici d'inutiles propos,
Tu peus par ta fenêtre écouter quatre mots.

SPADADILLE *à sa fenêtre.*

Execrable barbon que ne puis-je descendre ?
Tu verrois . . . .

ALCIDOR.

Olimpie est aux mains de Cleandre.
Mais de quelques desirs dont il soit combattu,
Il est trop genereux pour foüiller sa vertu.

SPADARILLE.

Gueux par moi revêtu, que Dieu puisse confondre,
En ses mains !

ALCIDOR.

En ses mains ; & je puis t'en répondre,
Mais l'horrible deffaut que chacun connoît bien,
Pour rompre un mariage est un trop sûr moyen.
La cruelle fureur dont tu l'as poursuivie
De l'ôter de tes mains m'a fait naître l'envie :
Et si j'ai des regrets, le plus rude de tous,
Est de voir qu'un barbare ait le titre d'époux.
En entrant le premier tu m'as mis hors de peine.
Adieu.

SPADARILLE.

Tu t'en vas donc Marchand de chair humaine ;
Au voleur, au voleur....

SCENE XV. ET DERNIERE.

SPADARILLE *à la fenêtre.*

Le traître eſt échapé,
Il court comme un beau Diable, & je ſuis attrapé.
Jamais fuſté Renard dans ſa propre taniere,
Se vit-il enfermé de ſemblable maniere ?
Et peut-on fineſſe égaler ce Griſon,
Qui m'enleve ſa fille & me met en priſon ?
Si la meilleure femme en malice eſt feconde,
Peuples qui m'écoutez, laiſſez périr le monde ;
Et diſant à ce ſexe un éternel adieu,
Songez que qui s'en paſſe eſt bien aimé de Dieu.

FIN.

LE MEDECIN VOLANT.

COMEDIE.

ACTEURS.

CLEON, Amant de Lucreſſe.
LISE, Servante de Lucreſſe.
LUCRESSE, Maîtreſſe de Cleon.
CRISPIN, Valet de Cleon, Medecin Volant.
FERNAND, Pere de Lucreſſe.
PHILIPIN, Valet de Fernand.
CANTEAS, habile Medecin.

La Scene eſt devant la Maiſon de Fernand.

LE MEDECIN VOLANT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISE, CLEON.

LISE.

N'Insultez point, de grace, au malheur de Lucreſſe,
Je ſçai qu'elle a pour vous une forte tendreſſe :
Mais enfin de ſon pere elle craint le pouvoir,
Et ne peut ſe réſoudre au plaiſir de vous voir.
Une fille bien née a toujours de la crainte.....

CLEON.

Que veux-tu ? la douleur dont mon ame eſt atteinte,
Rend ma plainte équitable, & me fait murmurer
Contre un objet charmant que je dois adorer.

Mais, Liſe, à ſa fenêtre une promte eſcalade
Peut m'ouvrir une voye . . . .

LISE.

Elle fait la malade ;
Monſieur ; & le vieux Reiſtre eſt parti du matin
Pour chercher par la Ville un expert Medecin.
Sans rien eſcalader, pour voir une Maitreſſe,
Un Amant dans ſa manche a toujours quelque adreſſe ;
Mettez tout en uſage, & puiſſance, & ſçavoir ;
Sans choquer ſon honneur, eſſayez de la voir.
Il n'eſt point de moyens que l'amour n'autoriſe,
Sur-tout . . . . mais du vieillard je crains une ſurpriſe ;
Adieu, penſez à vous, & vous reſſouvenez
Qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux cœurs paſſionnez.

SCENE II.

CLEON *ſeul.*

AUx cœurs paſſionnez il n'eſt rien d'impoſſible ;
Je l'avoüe ; & je trouve un moyen infaillible
De donner à mon ame un moment de repos ;
Il faut . . . . mais, ô Criſpin, que tu viens à propos !

SCENE III.

CRISPIN, CLEON.

CRISPIN.

JE vous cherche par tout pour vous rendre réponſe Monſieur.

CLEON.

Si tu ſçavois ce que Liſe m'annonce, Cher Criſpin....

CRISPIN.

Il m'a dit que tantôt ſur le ſoir....

CLEON.

Quand on a de l'amour, & qu'on a de l'eſpoir....

CRISPIN.

Je vous dis & redis qu'il m'a dit de vous dire....

CLEON.

Pour des charmes ſi doux lors qu'une ame ſoupire.

CRISPIN.

Vous plaît-il que je parle, ô babillard maudit? Ou ne dirai-je mot?

CLEON.

Tu m'en as aſſez dit? Le temps m'eſt précieux, & ma flâme me preſſe. Raiſonnons entre nous; je me meurs pour Lucreſſe.

CRISPIN.

Mourez-vous?

CLEON.

Son viſage a des attraits puiſſans, Elle aſſervit mon ame, elle charme mes ſens;

En un mot je l'adore, & son pere me l'ôte,
Tu le vois.

CRISPIN.

Il est vrai; mais ce n'est pas ma faute.

CLEON.

D'accord, de mon malheur je ne puis t'accuser;
Mais tu connois son pere, il le faut abuser.
Qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

Moi, Monsieur ? abusez, que m'importe ?

CLEON.

Il la tient enfermée, & je veux qu'elle sorte :
Mon cœur pour cet effort ne s'adresse qu'à toi.
Car enfin . . . .

CRISPIN.

A present il m'importe, ma foi.
A moi, Monsieur ?

CLEON.

A toi; rends mon ame charmée.

CRISPIN.

Ne me dites-vous pas qu'il la tient enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Je n'y puis que faire. En quel lieu du logis ?

CLEON.

C'est dessus le derriere.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Tant pis.

CLEON.

Je t'ai dit ma penſée ; inſtruis-moi de la tienne.

CRISPIN.

Elle eſt enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CLEON.

Que la belle s'y tienne ;
Voila ce que je penſe.

CLEON.

Ah ! c'eſt trop s'amuſer.
Ecoute, ſans ſcrupule il te faut déguiſer.

CRISPIN.

Me déguiſer, Monſieur ; & pourquoi ?

CLEON.

C'eſt pour cauſe ;
Je veux bien en ce lieu t'informer de la choſe.
Pour faire pleinement réüſſir mon deſſein,
Il faut être aujourd'hui Medecin.

CRISPIN.

Medecin ?
Bons Dieux !

CLEON.

Sans perdre ici d'inutiles paroles,
Ce ſervice rendu te vaudra dix piſtoles,
Si le gain t'encourage, aviſe, les voila.
Examine.

CRISPIN.

Mon Dieu ! ce n'eſt pas pour cela.
Medecin !

CLEON.

Medecin ; je n'ai point d'autre ruſe.

CRISPIN.

Mais il faut de l'eſprit, & je ſuis une buſe ;
Et de plus . . . .

TAYLOR INST. OXFORD

CLEON.

C'eſt à tort que tu prens de l'effroi ;
Le pere de Lucreſſe a moins d'eſprit que toi.
Ce vieillard chaſſieux connoît peu ton viſage ;
Et tu ſçais .... Il avance, il me voit, j'en enrage ;
Je le vais aborder ; va m'attendre chez moi,
J'aurai ſoin de m'y rendre auſſi vîte que toi.

CRISPIN.

Mais à moins de m'inſtruire, apprenez ....

CLEON.

Va, te dis-je ;
Je te ſui. *Il ſort.*

SCENE IV.

CLEON, FERNAND, PHILIPIN.

CLEON.

LA douleur de Lucreſſe m'afflige ;
Monſieur ; quoique mes ſoins lui ſoient indifférens ;
Je viens vous informer de la part que j'y prens :
Heureux, quoique toujours ſa beauté me captive ;
Si pour d'autres que moi j'apperçois qu'elle vive ;
Et toujours trop heureux, ſi les vœux que je fais
D'un ſecours neceſſaire avance les effets.
Adieu.

SCENE V.

FERNAND, PHILIPIN.

FERNAND.

MA pauvre fille, elle va rendre l'ame, Philipin.

PHILIPIN.

C'eſt à vous que j'en donne le blâme.
A la pourvoir d'un homme on a trop retardé;
Un pucelage nuit quand il eſt trop gardé;
C'eſt cela qui l'étouffe, & ces ſortes de choſes....

FERNAND.

Point, point; ſa maladie a de plus juſtes cauſes;
Mais retourne au plus vîte, & va voir Philipin,
Si l'on attend bien-tôt ce ſçavant Medecin:
J'appréhende ſi fort que Lucreſſe ne meure....

PHILIPIN.

S'il étoit de retour, il viendroit tout à l'heure;
On l'a dit.

FERNAND.

Il eſt vrai; mais apprens mon ſouci.
D'autres peuvent l'attendre, & l'emmener auſſi;
Et pour lors tout mon cœur accablé de triſteſſe,
Si Lucreſſe enduroit....

PHILIPIN.

Peſte ſoit de Lucreſſe.
Elle a le choix de vivre, ou du moins de mourir;
Quel plaiſir elle prend à me faire courir!

FERNAND.

Sur tout ne reviens point que tu ne me l'ameines;
Je t'en prie.

SCENE VI.

FERNAND *seul.*

EN mon âge, ô bons Dieux, que de peines
Et que dans mes vieux ans....

SCENE VII

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en soûtane.*

PItagore, Platon,
Mâche-à-vuide, Pancrace, Heſiode, Caton....
FERNAND *bas.*
Quel ſeroit ce Docteur? écoutons.
CRISPIN.
Caligule,
Polieucte, Virgile, Anaxandre, Lucule....
FERNAND *bas.*
O Dieux!
CRISPIN.
Robert Vinot, Scipion l'Afriquain,
Jodelet, Maſcarille, Ariſtote, Lucain,
Medecins de Ceſar, aſſaſſins d'Alexandre,
Vous voyez un phenix qu'a produit votre cendre.

FERNAND *bas.*

Seroit-ce un Medecin ? il en parle.

CRISPIN.

Approchez ;
Venez voir grands Docteurs les myſteres cachez
De l'Enciclopedie & de la Medecine.

FERNAND.

C'en eſt un.

CRISPIN.

Venez voir ce que c'eſt que racine
De la mer Arabique, & le flux & reflux.

FERNAND *à Criſpin.*

Monſieur . . . .

CRISPIN.

Que voulez-vous ? *Ego ſum Medicus.*
Medecin paſſé Maître, apprenti d'Hipocrate,
Je compoſe le baume & le grand mitridate ;
Je ſçai par le moyen du plus noble des Arts,
Que qui meurt en Fevrier n'eſt plus malade en Mars.
Que de quatre ſaiſons une année eſt pourvûë,
Et que le mal des yeux eſt contraire à la vûë.

FERNAND.

Je ne ſçaurois douter d'un ſi rare ſçavoir.
Si j'oſois vous prier . . . .

CRISPIN.

De quoi ? parlez.

FERNAND.

De voir
Une fille que j'ai, que chacun deſeſpere.

CRISPIN.

Vous avez une fille ! Et vous êtes ſon pere,
A ce compte ?

FERNAND.

Oüi, Monſieur ; & j'ai peur de ſa mort.

CRISPIN.

Elle eſt donc fort malade ?

FERNAND.

Oüi, Monsieur.

CRISPIN.

Elle a tort.

Je lui veux conseiller qu'elle cesse de l'être.
Qui domine sur nous s'en veut rendre le maître.
Or le mal dominant par d'occultes ressorts,
Il corrompt la matiere, il ravage le corps. . . .
L'individu qui souffre, au moment qu'il s'épure,
D'un peu d'apotheose entretient la nature . . . .
La vapeur de la terre opposée à ce mal
Dans l'humaine vessie établit un canal.
Le cancer froidureux rend l'humeur taciturne;
Le vaillant Zodiaque envisage Saturne:
Et s'il faut qu'avec eux j'en demeure d'accord,
Rien n'abrege la vie à l'égard de la mort.
Ce sont de ces Auteurs les leçons que j'emprunte.
Votre fille, à propos, seroit-elle défunte?

FERNAND.

Non, Monsieur.

CRISPIN.

Mange-t-elle?

FERNAND.

Un petit, graces aux Dieux.

CRISPIN.

Elle n'est donc pas morte?

FERNAND.

Elle? Nenni.

CRISPIN.

Tant mieux.

Je m'en réjoüis fort.

FERNAND.

Et de quoi? Cette vie
Avant la fin du jour lui peut être ravie.

CRISPIN.

Tant pis; l'a-t-on fait voir à quelque Medecin?

FERNAND.

Nullement.

CRISPIN.

Elle a donc quelque mauvais dessein,
Puis qu'elle veut mourir sans aucune ordonnance;
De ces sortes de maux notre Ecole s'offense:
Quand un homme se trouve en état de perir,
Toujours un Medecin doit l'aider à mourir;
Et c'est faire éclater des malices énormes,
Que vouloir refuser de mourir dans les formes.
Instruisez votre fille, & lui dites du moins
Pour mourir comme il faut, qu'elle attende mes soins.
Son ame à déloger est trop impatiente,
Monsieur.

FERNAND.

Permettez-moi d'appeller sa suivante.

CRISPIN *bas.*

Appellez. Je le tiens, ô le franc animal!

FERNAND.

Hola, Lise.

SCENE VIII.

LISE, FERNAND, CRISPIN.

LISE.

AH, Monsieur, votre fille est fort mal!

FERNAND.

Que fait-elle? je tremble.

LISE.

Elle se plaint du ventre;
Elle sort de fort de fondit, puis après elle y rentre;

Se promene, se sied, veut dormir, veut veiller.
Malgré moi de ce pas je la viens d'habiller . . . .

FERNAND.

D'habiller !

LISE.

D'habiller ; sa boutade m'étonne.
Je croi . . . . *appercevant Crispin.*
Mais ce gredin vous demande l'aumône,
Monsieur.

FERNAND.

Ah juste Ciel, quel blasphéme tu fais !
C'est l'exemple parfait des Medecins parfaits,
Que j'ai bien du sujet de loüer sa rencontre !

LISE.

Médecin ?

CRISPIN.

Médecin, ma soûtane le montre.
Mais sans perdre ma peine à prouver qui je suis,
Par ma seule doctrine aisément je le puis.
De la fille égrotante apportez de l'urine,
Apportez.

FERNAND *à Lise.*

Allez vite en querir. *Lise sort.*

CRISPIN.

J'examine
Ce que cette malade à peu près peut avoir ;
Mais je vois de l'urine, & je vais le sçavoir.

SCENE IX.

CRISPIN, FERNAND, LISE.

CRISPIN.

Approchez.

FERNAND.

De frayeur j'ai mon ame allarmée.

LISE *avec de l'urine.*

En voila.

CRISPIN.

Voyez-vous comme elle eſt enflâmé
Mauvais ſigne.

FERNAND.

O bons Dieux, il en boit.

CRISPIN, *après avoir tout bû.*

Je croi bien.
Mais qui boit pour ſi peu, ne comprend jamais rien ;
Allez en querir d'autre.

FERNAND *à Liſe.*

Allez vite. *Liſe ſort encore.*

CRISPIN.

Mon Prince,
Aſſez d'autres Docteurs d'une étoffe plus mince
Se ſeroient contentez du rapport de leurs yeux ;
Mais à croire ſa langue on en juge bien mieux :
Bois-Robert nous enſeigne en ſa belle Plaideuſe
Que le goût eſt ſolide, & la vûë eſt trompeuſe ;
Et qu'un grand Médecin quand il fait ce qu'il doit,
Il ſent mieux une choſe à la langue qu'au doigt.

FERNAND.

A ces fortes raisons je n'ai point de replique.

SCENE X.

LISE, CRISPIN, FERNAND.

LISE *avec encore un peu d'urine.*

A Pisser comme il faut ma Maîtresse s'applique, Monsieur ; & cependant je n'en ai qu'un filet. Voyez.

CRISPIN.

Pauvre pisseuse !
Après avoir encore bû., il dit.
Allez au robinet
En tirer.

LISE.

Mais Monsieur .....

CRISPIN.

Mais que cette pisseuse
Fasse une ample pissée, & qui soit copieuse,
Copieuse.

LISE.

Ma foi, ma maîtresse ne peut,
On n'a pas le pouvoir de pisser quand on veut.
C'est donner à Lucresse une peine trop grande
Que vouloir ....

FERNAND *à Lise.*

Dites-lui que Monsieur le commande,
Courez vite.

LISE.

Monsieur, votre fille n'a pû ;

Mais enfin pour vous plaire à l'instant elle a bû,
Si Monsieur veut attendre à lui rendre service,
Au plus tard dans une heure il faudra qu'elle pisse.

CRISPIN.

Elle a raison.

LISE.

De plus, pour chasser son souci,
Elle s'est résoluë à venir jusqu'ici.
Elle vient.

SCENE XI.

LUCRESSE, FERNAND, CRISPIN, LISE.

LUCRESSE.

AH mon pere!

FERNAND.

Ah ma fille!

LISE.

Courage.

LUCRESSE.

Je me meurs.

CRISPIN.

Je lui trouve un passable visage;
Serviteur; si pour vous nos remedes sont vains,
Vous aurez le plaisir de mourir par mes mains,
Consolez-vous.

LUCRESSE.

Helas!

CRISPIN.

Votre bras, que je tâte:
Si pour vous il est vrai que la mort ait si hâte,
Donnez, dis-je.

Au lieu de prendre le bras de Lucresse, il prend celui de son pere, & dit :

Tu Dieu ! comme il bat, votre pouls !
J'aurois bien de la peine à répondre de vous,
Et votre maladie est sans doute mortelle ;
Prenez-y garde.

FERNAND.

O Dieux ! quelle triste nouvelle !
Je suis donc bien malade, ô Monsieur ?

CRISPIN.

Vous, pourquoi ?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à personne qu'à moi.

CRISPIN.

Et cela vous étonne ? une tendresse extrême
Rend la fille le pere, & le pere elle-même :
Entre eux deux la nature est propice à tel point,
Que le sort les sépare, & le sang les rejoint ;
Etant vrai que l'enfant est l'ouvrage du pere,
Sa douleur sur lui-même aisément révere ;
Et le sang l'un de l'autre est si fort dépendant,
Que l'enfant met le pere en un trouble évident.

FERNAND.

Il est vrai.

CRISPIN.

Cependant quoique mon sçavoir brille,
Je veux bien me résoudre à tâter votre fille ;
Votre bras.

LUCRESSE.

Le voila.

CRISPIN.

Je m'en étois douté,
Il ne vous manque rien que beaucoup de santé,
Sans cela ....

LUCRESSE.

J'ai la mort sur le bord de la lévre,
Monsieur.

CRISPIN.

Que je tâte, avez-vous de la fiévre ?

LUCRESSE.

Je ne ſçai.

CRISPIN.

Non ?

LUCRESSE.

Non.

CRISPIN.

Fy!

FERNAND.

De quoi ?

CRISPIN.

Mauvais régal ;
Par fois, ſans qu'on le ſçache, on ſe porte fort mal.
Voyez-vous ?

FERNAND.

De ſes maux que je ſçache la cauſe.

CRISPIN.

C'eſt la fiévre, ce l'eſt, ſi ce n'eſt autre choſe.
Mais ſoit fiévre, ou migraine, ou cangrene, ou mal chaud,
Allez, pour la guérir, je ſçai bien ce qu'il faut.

FERNAND *à L'ſc.*

Une plume, de l'encre.

CRISPIN.

Et pourquoi ?

FERNAND.

L'Ordonnance,
Monſieur....

CRISPIN.

Vous vous moquez, je les fais par avance.
Je me tiens toujours prêt contre tous accidens ;
En voila pour les yeux, pour le flux, pour les dents ;
Mais ignorant ſon mal, il lui faut, ce me ſemble,
Une ordonnance propre à tous les maux enſemble ;
Il faudra que le ſien ſe rencontre parmi.

Il donne une ordonnance.

FERNAND.

Charitable Monsieur, c'est agir en ami;
Cela; quel honnête homme?

CRISPIN.

En quel lieu couche-t-elle?

FERNAND.

Elle a sur le derriere une chambre assez belle.

LISE.

Oui vrayement, une chambre assez belle en effet!
Si sombre!

CRISPIN.

Croyez-moi, le devant est son fait.
Qu'on l'y mene; aussi-bien la journée est mal saine.

SCENE XII.

PHILIPIN, FERNAND, CANTEAS, CRISPIN.

FERNAND *voyant venir Philipin.*

PHilipin, aide à Lise.

PHILIPIN.

A la fin je l'ameine,
Le voici.

Après que Philipin a dit cela, il aide à remener Lucrese.

CRISPIN.

Qui donc? qu'est-ce?

FERNAND.

Un sçavant Medecin.

CRISPIN *bas.*

Medecin, male-peste!

CANTEAS.

CANTEAS.

Excuſez, ce matin
L'Intendant d'un Seigneur m'a contraint de me rendre
Monſieur....

FERNAND.

Mon bon Monſieur, je n'ai pû tant attendre,
Au retour de chez vous pour cauſer mon repos
Ce fameux Médecin s'eſt offert à propos,
Je l'ai pris.

CANTEAS.

Monſieur;
Oüi, mais qu'il a de mérite!
Si vous ſçaviez.....

CANTEAS.

Je louë, & je plains ma viſite.
Je me tiens malheureux d'avoir pû me ravir
Au plaiſir que j'aurois de pouvoir vous ſervir;
Et de voir la fortune à mes vœux trop cruelle
M'arracher au bonheur de vous prouver mon zele;
Mais à voir qui pour vous a daigné s'occuper,
Je me tiens trop heureux qu'il ait pû m'échaper.
Le plaiſir que je goûte eſt mêlé dans le vôtre;
Si je pers d'un côté, je recouvre de l'autre;
Puis qu'enfin de Monſieur le ſublime entretien
D'être un jour tout à vous m'offrira le moyen.

Appercevant qu'il eſt au milieu, il dit à Criſpin.

Mais, Monſieur pardonnez, ce n'eſt point par audace;
Je n'ai garde avec vous d'occuper cette place;
C'eſt à vous qu'elle eſt dûë.

CRISPIN.

Ah!

CANTEAS.

Monſieur....

CRISPIN.

Palſambleu;
Ah!

CANTEAS.

Sans cérémonie on vous doit le milieu,
Et s'pin par deux fois étant au milieu, comme Canteas veut parler, il s'écoule par derriere lui, & reprend sa premiere place.
Et de grace. Hipocrate.... Hé, Monsieur; je vous jure
Qu'au lieu de m'obliger, c'est me faire une injure;
Je vous prie. Hipocrate.... A quoi bon tout cela?
Conservez votre place, hé Monsieur, la voila,
Empêchez à vos yeux que ma honte n'éclate.
Je reprens ma parole, & je dis qu'Hipocrate,
Qui de la Medecine est l'illustre ornement,
De cet Art salutaire a parlé doctement.
Medecine est, dit-il, est une longue science,
Tout-à-fait dangereuse en son experience;
Car touchant notre vie elle passe si-tôt,
Qu'on n'a pas le loisir d'en juger comme il faut.
Vita brevis, ars vero longa, occasio autem praceps, Experimentum, periculosum, iudicium difficile.
Je me plais à l'étude, & j'ai l'ame assiduë
A vouloir de cet Art pénetrer l'étenduë:
Mais dedans cet abîme un esprit se confond;
Plus on l'approfondit, plus il semble profond
Cette utile science en enferme tant d'autres,
Qu'il faudroit que mes yeux égalassent les vôtres,
Ou que de leurs rayons vous pussiez m'éclairer.
Pour m'offrir un moyen de ne pas m'égarer.

CRISPIN.

Ho, ho, ho!

CANTEAS.

De plaisir on a l'ame ravie
Alors que d'un malade on prolonge la vie;
Et d'un grand Médecin rien n'égale le sort,
Quand sa seule presence intimide la mort,
Quand il est l'ennemi que la Parque redoute,
Quand sa haute science en détourne la route,

Et qu'enfin le trépas qui nous fait tous trembler,
Pour ne pas le combattre, aime mieux reculer.
Mortem medicamentis removet Medicus expers.
Je ne puis approuver l'importune methode....
Mais peut-être, Monsieur, je vous suis incommode;
Car enfin comme vous les esprits élevez
Aux emplois importans sont toûjours réservez:

CRISPIN.

Ho, ho, ho.

CANTEAS.

Je sors donc; mais j'ose me promettre
Qu'étant moins occupé vous pourrez me permettre
De chercher un prétexte à me faire joüir
Du plaisir qu'on reçoit quand on peut vous oüir.

SCENE XIII.

FERNAND, CRISPIN.

FERNAND.

HE' bien, ce Médecin, vous voyez comme il cause,
Qu'en dites-vous?

CRISPIN.

Il sçait quelque petite chose.

FERNAND.

Daignez-moi, je vous prie, informer de cela;
Touchant la Médecine est-il expert?

CRISPIN.

Là là.
Passable.

FERNAND.

Il n'a donc pas la science parfaite ?
Pour qui passeroit-il près de vous ?

CRISPIN.

Pour Mazette.

FERNAND.

Mais durant qu'il parloit, vous ne disiez mot ?

CRISPIN.

Moi !
Dites-vous ?

FERNAND.

Oüi vraiement, je dis vous.

CRISPIN.

Je le croi.
Pour pouvoir de cet homme éprouver la science,
J'ai voulu me résoudre à garder le silence :
Mais enfin si le drôle eut voulu s'arrêter,
Allez, vous m'auriez vû diablement caqueter.
A dessein d'empêcher qu'un malade ne meure,
J'allois dégabouler du latin tout à l'heure ;
Voir quel temps il fera dans un vieil almanach ;
Réciter tout par cœur les Quatrains de Pibrac ;
Et pour mieux vous montrer qu'il est vrai que, en
celle,
Je sçai qu'un lavement fait aller à la selle ;
J'ai cent fois en ma vie acheté du sené ;
Et je dis que le Diable est un Diable damné :
Je soûtiens que le corps est le frere de l'ame ;
Que Seneque & Pauline étoient l'homme & la femme ;
Que Narcisse en personne autrefois se noya,
Et semper quoniam tuos alleluya.

FERNAND.

Je ne puis rien comprendre à ces phrases d'élite.

CRISPIN.

Je m'en apperçois bien ; mais adieu je vous quitte,
Je verrai votre fille ou ce soir ou demain.

FERNAND *lui veut donner de l'argent.*

Monſieur ....

GRISPIN.

Ah !

FERNAND.

Recevez ces loüis de ma main.

CRISPIN.

Je n'ai garde.

FERNAND.

Prenez ; je vous dois récompenſe, Monſieur.

CRISPIN.

Je ne ſuis pas un Marchand de ſciences.

FERNAND.

Hé de grace.

CRISPIN.

Non, non ; je vous ſuis ſerviteur.

Il s'en va.

SCENE XIV.

FERNAND *ſeul.*

QUe cet homme eſt habile, & qu'il eſt grand Docteur !
Ne point prendre d'argent pour des choſes ſi bonnes !
Il ne reſſemble pas ces tueurs de perſonnes,
Ces méchans Médecins, qui par un triſte ſort
En curant notre bource, enrichiſſent la mort.
Voyons ce qu'au logis ſa ſcience a fait naître,
Et ſçâchons ....

SCENE XV.

FERNAND, CRISPIN.

CRISPIN *en habit de valet.*

AU plus vîte attrapons notre maître;
Réjoüissance ..... ô Dieux! C'eſt Fernand que je croi!
C'eſt lui-même!

FERNAND.

Eſt-ce pas mon Docteur que je voi?
C'eſt lui-même, c'eſt lui: votre mine eſt pleureuſe,
Qu'êtes-vous?

CRISPIN *pleurant.*

Moi, Monſieur? un pauvre homme qui gueuſe.

FERNAND.

Quoi! tu gueuſes?

CRISPIN.

Monſieur, mes malheurs ſont ſi grands....

FERNAND.

Mais dedans cette Ville as-tu point de parens?

CRISPIN.

Ah! Monſieur des parens on n'a gueres de grace.
Je ſuis frere à mon frere, & c'eſt lui qui me chaſſe.

FERNAND.

Il faut donc que ſans doute il en ait du ſujet;
Qu'as-tu fait?

CRISPIN.

Répandu la moitié d'un Julet.

FERNAND.

Il eſt donc Medecin?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Il me semble
Que ce frere en colere à peu près te ressemble.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Penses-tu qu'on le puisse appaiser

CRISPIN.

Non, Monsieur.

FERNAND.

Si tu veus je lui vais proposer. . . .

CRISPIN.

Il ne souffrira pas que jamais je le voye,
Monsieur.

FERNAND.

Si je m'en mêle, il aura de la joye;
Je le viens de quitter, il est fort mon ami.

CRISPIN.

S'il est vrai, je ne sens ma douleur qu'à demi:
Car, Monsieur, je vois bien que vous êtes brave homme;
Vous aurez de la peine à souffrir qu'il m'assomme.

FERNAND.

Attens-moi, de ce pas je m'en vais le chercher.

CRISPIN.

Moi; Monsieur? Point du tout, je m'en vais me cacher.

FERNAND.

Mais il faut te montrer.

CRISPIN.

Ah! Monsieur, je ne l'ose;
Sans sçavoir si vos soins auront fait quelque chose,
Je m'en vais, s'il vous plaît, vous attendre à l'écart,

SCENE XVI.

FERNAND *seul.*

CE garçon malheureux est venu sur le tard ;
Deux minutes plûtôt je l'accordois sur l'heure :
Foin de moi ; je ne sçais où son frere demeure :
Mais toujours je l'attens sur le soir . . . .

SCENE XVII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en soutane.*

AH maraut !
Je vous jure . . . .

FERNAND.

Ah ! Monsieur, vous venez comme il faut ;
Vous pouvez en ce lieu m'accorder une grace.

CRISPIN.

Moi, Monsieur ; il n'est rien que pour vous je ne fasse ;
Commandez.

Votre frere, il a tant de douleur,
Que j'ai droit d'esperer . . . .

CRISPIN.

C'est un coquin, Monsieur,

FERNAND.

Il a tort, il l'avoue ; il se nomme coupable ;
Mais, Monsieur, une faute est assez pardonnable :
Desormais il en jure, il veut être meilleur ;
Vous aimer, vous servir....

CRISPIN.

C'est un fripon, Monsieur.

FERNAND.

Ne vous puis-je résoudre à la misericorde ?

CRISPIN.

C'est un pendart, Monsieur, qui mérite la corde.

FERNAND.

C'est manquer de parole aux plus rares Amis.
S'il vous en ressouvient vous m'avez tout promis,
Monsieur ; ce n'étoit donc qu'une pur grimace ?

CRISPIN.

Il est vrai, ma parole en effet m'embarasse.
C'en est fait, je pardonne à ce traître, il vous plaît.

FERNAND.

Il ne tiendra qu'à vous de le voir comme il est.

CRISPIN.

Moi, Monsieur ? moi le voir en présence du monde !
Quand je vois ce coquin mon couroux se débonde,
Je ne puis.

FERNAND.

Hé, Monsieur ; il ne faut qu'un instant....

CRISPIN.

Je ne le puis, vous dis-je, un malade m'attend :
Mais touchant ce maraut je consens qu'il revienne,
Serviteur.

SCENE XVIII.

FERNAND *seul.*

QUelque effet qui jamais en avienne
A ce pauvre garçon qui friſſonne d'effroi,
Je veux faire accorder le pardon devant moi :
Que ſon frere eſt honnête ! il s'en vient de l'abſoudre,
Et j'oſe.....

SCNEE XIX.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en pleurant, & en habit de valet.*

HE' bien, Monſieur, a-t'il pû s'y réſoudre ?
Dois-je devant ſes yeux ne paroître jamais ?
Dois-je....

FERNAND.

Ne pleure point, j'ai ſçû faire ta paix.

CRISPIN.

Vous croirai-je, Monſieur, n'eſt-ce point moquerie ?

FERNAND.

Quoi ! tu peus.....

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, je connois ſa furie ;
Il a bien de la peine à pouvoir pardonner.

FERNAND.

Auſſi ne veux-je pas te laiſſer, retourner ;
Je veux qu'il te pardonne en ma propre préſence.

CRISPIN.

Du pardon de ma faute avez-vous l'aſſurance,
Monſieur ?

FERNAND.

Oüi

CRISPIN.

C'eſt aſſez que mon frere ait parlé :
De vos ſoins obligeans je ſerois querellé,
Monſieur ; votre bonté pourroit mal me remettre.

FERNAND.

Mais il peut oublier ce qu'il vient de promettre,
Puis après.....

CRISPIN.

Point, Monſieur, je le vois fort exact ;
Quand on a ſa parole, elle vaut un contract ;
Déſormais de ſa part je ne crains nul outrage,
Monſieur.

FERNAND.

J'ay réſolu d'achever.

CRISPIN *bas.*

J'en enrage.

FERNAND.

Entre ſur ce derriere.

CRISPIN.

Hé, Monſieur, où le voir
A cette heure ?

FERNAND.

En tout cas, il viend a ſur le ſoir,
Entre, dis-je.

Il entre, & Fernand ferme la porte à clef.

SCENE XX.

FERNAND *seul.*

EN ceci ma charité se montre;
Mais de notre Docteur recherchons la rencontre,
Il faut battre le fer cependant qu'il est chaud.

SCENE XXI.

CRISPIN *à la fenêtre.*

ME voilà, grace à Dieu, raisonnablement haut!
Trop obligeant Grison, ta douceur m'assassine.
Maudit Moi, maudit Maître, & maudite Doctrine,
Et maudite Lucresse, & maudits dix loüis,
Par qui mes yeux tentez se sont vûs ébloüis;
Maudit..... quoi?..... je commence à connoître ma faute:
Tête-bleu! d'ici là le moyen que je saute?
Il le faut toutefois; Taupe à tout.
Il saute de la fenêtre en bas.

SCENE

SCENE XXII.

PHILIPIN *qui sort.*

A Présent
Je viens dire..... ma foi ce sauteur est plaisant :
Mais il sort de chez nous, il n'a rien que je sçache,
Il faut pour l'épier qu'un moment je me cache.
Mais j'entens que l'on parle, attrapons quelque coin.

SCENE XXIII.

CRISPIN, FERNAND, & PHILIPIN.
au bout du Théatre.

CRISPIN *en soûpirant dit à Fernand.*

POur un gueux comme lui vous prenez trop de soin :
Il meriteroit bien qu'on punît son audace,
Le Vaurien !

FERNAND.

C'est là haut qu'il attend votre grace ?
Moi je vous la demande ; à la charge d'autant ;
Si jamais.....

CRISPIN.

En quel lieu dites-vous qu'il m'attend ?
Le coquin !

FERNAND.

Voyez-vous cette grande fenêtre ?

CRISPIN.

Il m'entend, le bourreau; mais il n'ose paroître;
De m'avoir offencé l'insolent est confus:
Je n'ai pa le pouvoir de vous faire un refus.
Ouvrez, j'entre.

FERNAND.

Avec vous, faut-il pas que je monte?

CRISPIN.

Pour le bien châtier faisons-lui cette honte;
Montez; oüi montez.... Non; épargnons ce Maraut;
Ecoutez seulement je lui parlerai haut,
C'est assez.

CRISPIN *entre seul.*

FERNAND.

Je le veux; Refermons cette porte,
Et voyons....

SCENE XXIV.

PHILIPIN, FERNAND, & CRISPIN *dans la maison.*

PHILIPIN *à Fernand.*

QUoi! Monsieur, vous craignez qu'il ne sorte?
Malepeste! le Drille; il sçait bien d'autres tours,
Le Manœuvre!

FERNAND.

Pourquoi me tiens-tu ce discours?
Ou respecte cet homme, ou redoute ma canne.

PHILIPIN.

Quand on est Baladin, porte-t'on la soûtane,
A propos? Dites-donc: Vous riez.

FERNAND.

Si je ri ?

Sot.

PHILIPIN.

Votre enfoutané faute mieux qu'un cabri.
Je le ſçai ; mais chez vous que peut-il aller faire ?
Répondez, s'il vous plaît ?

FERNAND.

Pardonner à ſon frere ;
Il étoit en courroux pour certains accidens. . . .

PHILIPIN.

A ce comte ? ſon frere eſt auſſi là dedans ?
N'eſt-ce pas ?

CRISPIN *à la fenêtre.*

Ah fripon friponnant....

FERNAND *à Philipin.*

Tien, écoute.

CRISPIN *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coûte,
J'aurois eu le plaiſir de jamais ne vous voir,
Si Monſieur deſſus moi n'avoit pas tout pouvoir.
Mais je l'honore plus que perſonne du monde.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois bien.

PHILIPIN.

Pour le moins que ſon frere réponde,
Il le doit.

FERNAND *à Criſpin.*

Votre frere à ſon tour ne dit mot ;
Qu'il parle.

CRISPIN.

Entendez-vous, beau pleureux, maître ſot ?
Si ma juſte colere eſt ſi tôt adouci....

Déguiſant ſa voix, & pleurant.

Monſieur, je vous rends grace, & je vous remercie,
Je n'ai pas à deſſein répandu..... Taiſez vous.
Si jamais... Pai, vous dis-je, & craignez mille coups.

Je puis... Taisez-vous donc. *Mais mon cher frere...*
Encore ?

PHILIPIN,

Comment diable fait-il, le futé ? je l'ignore.

FERNAND.

Ils sont deux.

PHILIPIN.

Il le semble ; il n'en est pourtant rien.
Mais de bien le sçavoir je découvre un moyen ;
Dites que devant vous il embrasse son frere.

CRISPIN.

N'étoit Monsieur Fernand que je veux satisfaire
Pécore.....

FERNAND.

Il auroit tort de vous plus offencer ;
Mais, Monsieur, pour me plaire il le faut embrasser,
Et toûjours.....

CRISPIN.

L'embrasser !

PHILIPIN.

Que cela l'embarasse !
Voyez.

FERNAND.

De votre part je prétens cette grace.

CRISPIN.

Il seroit trop honteux si ce bien peu commun...

PHILIPIN.

Je vous jure ma foi, qu'ils ne sont ma foi qu'un ;
Le madré ! gardez-vous des finesses qu'il brasse.

FERNAND *à haute voix.*

Seras-tu trop honteux si ton frere t'embrasse,
L'enfermé ?

CRISPIN.

C'est à lui .... Pay, Monsieur le badaut ;
Pay fripon, pay belistre ; & venez ici haut :
Crespin met son chapeau sur son coude, & puis l'embrasse si adroitement, qu'il semble que ce soit une autre personne.

C'eſt moins par amitié que ce n'eſt par contrainte ;
Venez, dis-je.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois, ce n'eſt pas une feinte.

PHILIPIN.

Je n'y vois ma foi goutte, & ne ſçai ce que c'eſt.

CRISPIN *à Fernand.*

A preſent....

FERNAND.

A preſent deſcendez, s'il vous plaît ;
Je vous ouvre.

PHILIPIN.

Epions ; car ou bien je ſuis yvre,
Ou bien : CRISPIN *deſcendu.*

J'ai fait défenſe au coquin de me ſuivre ;
J'en aurois de la honte, il viendra par après ;
Adieu.

Il ſort, & met bas la ſoutane, puis comme Fernand eſt entré, croyant faire ſortir un autre frere, Criſpin prend l'occaſion, & monte fort dil'gemment par la fenêtre, & enſuite ſort avec Fernand comme ſi en effet il étoit frere du Médecin.

FERNAND.

Je ſuis ravi d'avoir fait cette paix :
Mais faiſons ſortir l'autre.

PHILIPIN *ramaſſant la ſoutane de Criſpin.*

Ah je tiens votre guêne,
Doctiſſime.

CRISPIN *en habit de valet.*

Eſt-il loin ?

FERNAND.

Aſſez loin.

CRISPIN.

Que de peine,
Monſieur !

FERNAND *à Philipin.*

Hé bien ?

PHILIPIN.

Hé bien, sont-ils deux ?

FERNAND.

Ah vrayement . . . .

PHILIPIN *montrant Crispin & sa soutane.*

Voila l'un, voila l'autre.

CRISPIN.

Ah ! grands Dieux !

FERNAND.

Quoi ? comment

Que dis-tu ?

PHILIPIN.

Qu'à merveille il grimpe une fenêtre.

FERNAND.

Ah perfide. . . . .

CRISPIN.

Ah ! Monsieur sçachez tout de mon maître, Le voici.

SCENE XXV. ET DERNIERE.

FERNAND, CLEON, LUCRESSE, CRISPIN PHILIPIN, LISE.

FERNAND.

C'Est Cléon ! c'est ma fille ! ah rusé ; Ce Cléon l'a séduite ; & tu m'as amusé, Médecin de malheur.

CLEON.

Quoi ! Monsieur . . . .

FERNAND.

Je te jure

Que tu l'épouseras, ou je te défigure.

LUCRESSE.

Daignez....

FERNAND.

Point de quartier, il sera ton époux,
Ou du moins....

CLEON.

Cet hymen a des charmes si doux
Monsieur....

CRISPIN.

Sans affecter compliment ni surprise,
Vous le fait de Lucresse, & moi le fait de Lise;
Confondant tout ensemble & nos biens & les leurs,
Faisons des Médecins, ou Volans, ou Voleurs.

FIN.

PERSONNAGES.

ISIDORE, homme ſçavant, pere d'Hipolite.

EUTROPE, pere d'Iſméne.

HIPOLITE, Pariſienne, amoureuſe du premier Nicandre.

JACINTE, Suivante d'Hipolite.

ISMENE, Lionnoiſe, vêtu en homme, amante du ſecond Nicandre.

Le premier NICANDRE, amant d'Hipolite.

Le ſecond NICANDRE, amant d'Iſméne.

Freres Gemeaux, qui ſe reſſemblent ſi fort, qu'on les prend à tous momens l'un pour l'autre; & qui ſe rencontrent fortuitement à Paris, ſans que l'un ni l'autre le ſçache, où ils s'habillent par hazard tous deux d'une même façon.

CRISPIN, Valet du ſecond Nicandre.

RAGOTIN, Valet du premier Nicandre durant le premier Acte, puis Valet d'Iſméne.

UN COMMISSAIRE.

UN SERGENT du Châtelet.

DES ARCHERS muets.

La Scene eſt en Priſon.

LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

ME trompois-je, Iacinte, eſt-ce là ſa demeure ?

IACINTE.

C'eſt là même.

HIPOLITE.

Et tu dis qu'il viendra tout à l'heure ?

IACINTE.

Il me ſuit.

HIPOLITE.

Ah, Iacinte !

IACINTE.

Et quoi donc.....

HIPOLITE.

Je me plains.

Ce que je souhaitois, à present je le crains :
D'une fille en aimant le malheur est extrême
Alors qu'elle est réduite à le dire elle-même ;
Et que l'objet charmant qui l'a comblé d'ennui
A donné de l'amour, sans en prendre pour lui.
Je m'étois resoluë à parler de ma flâme ;
Mais Iacinte au moment.....

IACINTE.

Au moment ; quoi Madame ?
A qui cherche à vous plaire expliquez votre mais ;
Mais ?

HIPOLITE.

Mais je ne croi pas que j'en parle jamais.

IACINTE.

Courage ; quand la chose est si bien préparée,
Faire la scrupuleuse, & la sainte sucrée ?
Et que lui direz-vous, car il vient sur mes pas ?

HIPOLITE.

En ne lui disant rien, que ne lui dirai-je pas !
Quand on void ce qui plaît quoi qu'une ame projette,
Les yeux ont une voix, si la langue est muette ;
Et pour bien découvrir son aimable tourment,
Affecter le silence est parler clairement.

IACINTE.

Et de cette façon vous croyez faire entendre.....
Je vous le disois bien j'apperçois ce Nicandre,
Il avance.

SCENE

SCENE II.

Le premier NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

MAdame, il doit m'être bien doux
De jouïr du bonheur qui m'approche de vous ;
Mais achevez, de grace, & pour comble de joïe
De vous mieux obéir découvrez une voïe.
Parlez.

RAGOTIN.

Comme elle parle, écoutez, Diablezot !

IACINTE.

Ma Maîtreſſe, Monſieur, parle ſans dire mot.

Le premier NICANDRE.

Dites-moi, ſans frayeur ce que c'eſt qui vous touche,
Je ſuis homme.....

IACINTE.

Et là-là, parlez lui de la bouche ;
Madame.

Le premier NICANDRE.

Vous croïez que me dire un ſecret
C'eſt peut-être.....

HIPOLITE.

Nicandre, éloignez ce Valet.

Le premier NICANDRE, *à Ragotin.*

Dans une heure au plus tard tu viendras me reprendre.

RAGOTIN.

Mais.....

Le premier NICANDRE.

Sors.

RAGOTIN.

Mais.....

Le premier NICANDRE.

Sors, te dis-je, & te va faire pendre.

RAGOTIN.

Et votre honneur, Monsieur, il est fort en danger;
Quand on n'en a plus guére, il le faut ménager.

Le premier NICANDRE.

Qu'elle est belle! vois-tu? j'en ai l'ame surprise.

RAGOTIN.

Déja de son honneur tout le reste agonise.
Qu'il est âpre!

Le premier NICANDRE.

Sors donc.

RAGOTIN.

Mais.

Le premier NICANDRE.

Encor une fois?

RAGOTIN *s'en allant.*

Adieu l'honneur.

SCENE III.

HIPOLITE, *le premier* NICANDRE. IACINTE.

HIPOLITE.

Nicandre, & mes yeux, & ma voix...
Je me sens interdite, & le charme qui brille.....
Quand on est inquiette, & qu'on est une fille.....

Le merite sublime a pour moi tant d'appas.....
J'ose..... le trouble..... Et quoi ne m'entendez-vous pas ?

Le premier NICANDRE.

Moi, Madame !

HIPOLITE.

Iacinte, il ne veut pas m'entendre.

IACINTE.

Parlez sans façonner, & vous faites comprendre
Aussi ; car le moyen jusqu'ici qu'il ait pû ?
Si vous dites deux mots, c'est à bâton rompu.
Laissez-moi lui parler, je suis bien plus hardie.
Permettez, ô Monsieur, qu'à present je vous die...
Ma Maîtresse Hipolite a depuis peu de jours.....
Quand on est à son âge, & qu'on rêve toûjours.....
Je ne puis deviner, mais enfin je suis sûre....
A tous ses mouvemens j'apperçois qu'elle est mûre...
Je ne sçai quoi pour elle a des charmes si doux.....
Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, m'entendez-vous ?

Le premier NICANDRE.

Me joüer c'est vous plaire, & je m'offre moi-même...

IACINTE.

A quoi tant de façons ? ma Maîtresse vous aime.

Le premier NICANDRE.

Ciel !

HIPOLITE.

O Dieux !

IACINTE.

Dame ! ô Dieux ! je ne puis niaiser.

Le premier NICANDRE.

Madame.....

HIPOLITE.

Il n'est plus temps de vous rien déguiser.
Je vous aime ; ce mot est sans doute blâmable ;
Il m'échape à regret, mais il est veritable,
Je vous aime.

Le premier NICANDRE.

Eſt-il vrai, m'aimez-vous ?

HIPOLITE.

Je l'ai dit.

Le premier NICANDRE.

De vos rares bontez je me ſens interdit,
Mais, Madame.....

IACINTE.

Ce mais pourra bien la confondre.

HIPOLITE.

Mais enfin.....

Le premier NICANDRE.

Mais enfin, je ne puis y répondre.

IACINTE.

Juſtement !

HIPOLITE.

M'expoſer à ce honteux mépris ;
O Ciel !

Le premier NICANDRE

De vos appas je connois tout le prix ;
A me favoriſer votre cœur ſe diſpoſe,
Mais un ſerment horrible à mon bonheur s'oppoſe ;
Pour ne pas en douter écoutez ſeulement.

IACINTE.

Ecoutons.

Le premier NICANDRE.

D'où je ſors on vivoit noblement.

IACINTE.

Après.

Le premier NICANDRE.

Ma mere eſt morte, auſſi-bien que mon pere.

IACINTE.

Pour cela ?

Le premier NICANDRE.

De parens je n'ai plus qu'un ſeul frere.

IACINTE.

Hé bien ?

Le premier NICANDRE.

Ce frere & moi sommes freres jumeaux.

IACINTE.

Qu'en est-il ?

Le premier NICANDRE.

Tous ses traits à mes traits sont égaux.

IACINTE.

Est-ce tout ?

Le premier NICANDRE.

Pour nos mœurs il en est tout de même.

IACINTE.

A la fin ?

Le premier NICANDRE.

Ce qu'il aime est aussi ce que j'aime.

IACINTE.

Et qu'importe ?

Le premier NICANDRE.

Entre nous tout paroit si commun
Que pour voir tous les deux il ne faut en voir qu'un.

IACINTE.

Quoi ? . . . .

HIPOLITE *à Iacinte.*

Ne l'interromps plus qu'au plus vîte il acheve.
D'avoir dit mon secret je déteste.

IACINTE.

Et je crève.
Il se pâme de joye à present qu'il sçait tout.
Voyez-vous du depuis comme il tient son bon bout à
Le manœuvre ?

HIPOLITE.

Iacinte, est-ce-là ta conduite ?

Le premier NICANDRE.

De mon âpre malheur pour apprendre la suite ;
De ce frere si cher dont j'ignore le sort,
De qui j'ai le visage, & la voix, & le port ;
De ce frere, en un mot qui si fort me ressemble :
Qu'on nous prend l'un pour l'autre à nous voir être ensemble.

D'un frere....

IACINTE.

Et foin du frere, & du frere éternel;
Concluez.

Le premier NICANDRE.

De mon frere un ſerment ſolemnel
Madame....

HIPOLITE.

De ce frére un ſerment vous engage....

Le premier NICANDRE.

Depuis plus de ſix ans je voyage, il voyage;
Mais en nous ſéparant nous jurâmes tous deux
De jamais à l'Hymen ne contraindre nos vœux,
Que de l'un ou de l'autre une bouche fidelle
De la mort ou la vie eut appris la nouvelle.
Voyez donc à mon ſort quelle peine ſe joint,
Je le cherche, il me cherche, & ne nous trouvons point;
Je ne puis deviner quel endroit le recelle:
Et pour comble de maux je vous trouve ſi belle,
Qu'il faloit que mon cœur, qu'Hipolite aſſervit,
Ou jamais ne jurât, ou jamais ne vous vid.
Adieu Madame.

SCENE IV.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE bien, que dis-tu?

IACINTE.

Moi? j'enrage;

HIPOLITE

Le ſerment qu'il a fait de jamais.....

IACINTE.

Badinage !

Il ſe raille, Madame.

HIPOLITE.

Eſt-il vrai ?

IACINTE.

Tout de bon.

HIPOLITE.

Mais il m'aime, tu vois.

IACINTE

Lui ? tarrare pompon.

Je m'en ſuis apperçûë, il biaiſe, il bricole ;

Quand il parle de frere, il vous fiche la cole ;

Je vous le garentis franc donneur de canards.

HIPOLITE.

Tu crois donc que quelqu'autre ait ſurpris ſes regards ?

IACINTE.

Si je le crois ? vraiment ; ce matois, ce Nicandre.....

SCENE V.

ISMENE *vêtuë en homme*, HIPOLITE, IACINTE.

ISMENE *vêtuë en homme.*

Nicandre ! le ſeroit-ce ? eſſayons de l'apprendre. Ce Nicandre, Madame, à mon cœur eſt bien cher,

Je le cherche.

HIPOLITE.

Hé Monſieur, vous pouvez le chercher

Peu m'importe.

ISMENE.

Peut-être, il vous plaît, il vous touche ?
Avoüez.

IACINTE.

Dépêchez, que Monsieur se recouche ?
S'il déplaît, c'est tant pis, & s'il plaît c'est tant mieux.

ISMENE.

Ce n'est pas sans raison que je suis curieux ;
Il vous aime ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE, *bas.*

Il l'adore, le traître.
Vous, l'aimez-vous Madame, à votre tour ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE *à Iacinte.*

L'aime-t-elle ?

IACINTE.

Selon.

ISMENE.

Sera-t-il son époux ?

IACINTE.

C'est selon.

ISMENE.

Justes Dieux !

HIPOLITE.

Vous en êtes jalouse ?

ISMENE

De celui que je dis si vous êtes l'épouse
Je puis être allarmée, & paroître jalouse ;
L'infidele !

HIPOLITE.

Jalouse !

IACINTE.

Ah ! Madame, voyez

Ce que c'eſt que nos yeux qui s'étoient fourvoyez ;
Elle eſt fille, elle-même elle s'eſt éclaircie,
Ah le joli garçon pas la ſuperficie !
Qu'il eſt drôle !

HIPOLITE.

Elle eſt fille !

ISMENE.

Il eſt vrai, je la ſuis,
Et ce que veus aimé eſt ce que je pourſuis.
L'infidelle Nicandre.....

HIPOLITE.

Achevez, l'infidelle.....

ISMENE.

Dans Lyon à ſes yeux je parus aſſez belle ;
Je lui plûs, il me plût ; & dans un même jour
Je donnai tout enſemble & reçûs de l'amour.
Il me void, me demande, & m'obtient de mon pere.
On nous veut épouſer, & le traître differe ;
Et pour toutes raiſons parle confuſément
Et de frere ſemblable, & d'horrible ſerment :
Me ſoûtient qu'il m'adore ; ardamment me conjure
De ne pas endurer qu'il devienne parjure ;
Et d'une ame charmée, & qui l'aime toûjours
Pour rejoindre ce frere il exige huit jours.
Il me quitte le traître, & j'en ſens mille peines ;
Cependant du depuis j'ai compté huit ſemaines.
Et tel eſt de mon ſort le cruel traitement
Que je trouve Nicandre, & je pers mon amant.

IACINTE *à Hipolite.*

D'où naiſſoit le refus qui ſi fort vous afflige ?
Voyez-vous ?

HIPOLITE.

Apprens.....

IACINTE.

Pai-

HIPOLITE.

Mon courroux . . . ,

IACINTE.

Pai, vous dis-je,
Et ne lui dites rien qui nourrisse ses feux.

ISMENE.

Il vous peut à son aise adresser tous ses vœux ;
Demander son logis seroit perdre ma peine.
Redoutez seulement la presence d'Ismene ;
De Rivale à Rivale on ne s'accorde rien.
Mais je puis le trouver par un autre moyen.
Je vous laisse.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE.

IACINTE.

Il vous aime ?

HIPOLITE.

Il me hait, l'infidelle.

IACINTE.

Vous devez au Seigneur une belle chandelle,
Madame ; il a pour vous une grande amitié ;
Je ne me deffens pas d'en payer la moitié.
Car enfin la nature est aisée à surprendre ;
Et si pour votre époux vous aviez eu Nicandre
Avecque son Valet, qui n'a point mauvais air,
Mon honneur eut pû faire un méchant pas de Clerc.
Haïssez desormais, aussi-bien cette fille . . . . .

HIPOLITE.

Elle est belle, bien faite, & paroit de famille,
Elle cherche Nicandre, & j'en ai du souci ;
Mais l'amour est aveugle, & je la suis aussi.

Que Nicandre l'adore ; ou Nicandre l'abuſe,
Qui n'a point de merite a du moins de la ruſe,
Et peut-être . . . . .

IACINTE.

Madame, il revient dans ce lieu

SCENE VII

Le ſecond NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

HIPOLITE *en raillant.*

A La fin votre frere eſt trouvé,

Le ſecond NICANDRE.

Plût à Dieu !

HIPOLITE.

Je l'ai vû.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi Madame ! . . . .

HIPOLITE.

Il vous eſt tout ſemblable.

CRISPIN.

Madame, êtes-vous Ange ou bien êtes-vous Diable ?
Quoi ! ſans vous dire mot, vous ſçavez nos ſecrets ?

Le ſecond NICANDRE.

Il eſt vrai que tous deux nous avons mêmes traits,
J'ai la voix, le viſage, & la taille de meme,
J'ai l'humeur : . . . .

IACINTE.

Comme il fait l'innocent quatriéme !
De vous pouſſer à bout le perfide a fait vœu.

Le ſecond NICANDRE.

Vous le connoiſſez donc, ce frere ?

HIPOLITE.

Quelque peu.

Le second NICANDRE.

Il vous void ?

HIPOLITE.

Quelquefois.

CRISPIN.

Ah, la bonne bigotte !
Diroit-on qu'elle y touche ?

IACINTE.

Un Valet nous balotte !
Et je penſe..... Madame admirez ce bâtier !
Ce n'eſt pas ſon valet que ce galefretier :
Avec cette fineſſe il prétend qu'on s'embourbe.

Le second NICANDRE.

Ainſi.....

HIPOLITE.

Levez le maſque, on connoît votre fourbe,
Et vous vous y prenez de mauvaiſe façon.

CRISPIN.

Parbleu ! pas tant bigotte, elle change de ton.

Le second NICANDRE.

Et quoi.....

HIPOLITE.

Qui vous aimoit a pour vous de la haine.

Le second NICANDRE.

On me hait ! mais Madame.....

HIPOLITE.

On connoît votre Iſméne.

Le second NICANDRE.

Mon Iſméne !

CRISPIN.

Bon, bon ; mordez vous-en les doigts ;
Il demande huit jours, & demeure deux mois.

Le second NICANDRE.

Mon Iſméne, bons Dieux ! ô parole cruelle !

CRISPIN.

CRISPIN *appelle son Maître au coin du Theatre.* St, st; une autrefois battez moins la semelle, Monsieur.

Le second NICANDRE.

Tes sots discours....

CRISPIN.

Je parle à cœur ouvert.

IACINTE.

Il enrage tout vif de se voir découvert,
Il ne se doutoit pas qu'on eût pû tout apprendre.

Le second NICANDRE.

Et comment croyez-vous qu'on me nomme ?

HIPOLITE.

Nicandre,
Fourbe, artificieux, diseur de faussetez.

CRISPIN.

Puis qu'il ne répond rien, d'accord dès qu'alitez.

Le second NICANDRE.

Il est vrai qu'à l'amour je n'ai pû satisfaire,
Mais par votre moyen si je trouve mon frere
Pour rendre un juste hommage à de rares appas
Isméne....

HIPOLITE.

Dites donc que vous ne l'aimez pas ?
Imposteur.

Le second NICANDRE.

Je l'adore, ou le Ciel me foudroye !
La servir est ma gloire, & l'aimer est ma joye :
Pour quelque autre beauté qui respire le jour
J'ai des civilités, & non pas de l'amour.
Son interêt vous touche, & je vous en rens grace ;
Embrassez....

HIPOLITE.

Vous sçaurez l'interêt que j'embrasse,
Et je vous ferai voir dès ce jour, si je puis,
Comme Isméne me touche, & ce que je lui suis.
Vous verrez qu'à l'outrage une fille est sensible ;

Qu'à ses vœux mépriſez il n'eſt rien d'impoſſible ;
Et quoique depuis peu vous ſoyez à Paris ,
Ainſi que votre nom je ſçai votre logis ,
Penſez-y bien.

Elle ſort.

SCENE VIII.

Le ſecond NICANDRE, JACINTE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE *arrête Jacinte , & lui dit.*

De grace , ayez plus de tendreſſe.
Dites-moi qui des deux eſt Suivante ou Maîtreſſe ,
Je vous trouve bien faite , eſt-ce vous qu'elle ſert ?

IACINTE.

Oüi.

Le ſecond NICANDRE.

Madame ....

IACINTE.

Courage.

CRISPIN.

Elles ſont de concert ;
Les gaillardes.

Le ſecond NICANDRE.

Madame , écoutez en revanche ....

IAÇINTE.

Voyez-vous cette main au fin bout de ma manche ?
Elle pourroit tomber deſſus votre muſeau ,
Allez-vous-en chercher votre frere jumeau :
Ou deſſus cette joüe un puiſſant cataplâme ....
Adieu.

SCENE IX.

Le ſecond NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Connoiſſez-vous cette bonne Madame ?

Le ſecond NICANDRE.

Nullement.

CRISPIN.

Nullement ?

Le ſecond NICANDRE.

Je ne la vis jamais.

CRISPIN.

Songez bien . . .

Le ſecond NICANDRE.

Plus j'y ſonge, & moins je la remets.
Je ne la vis jamais en aucune maniére.

CRISPIN.

A la premiére vûë elle eſt bien familiére.
Dnoj ſəflets tout d'abord !

Le ſecond NICANDRE.

Tu m'en vois tout ſurpris.
D'hier au ſoir ſeulement j'arrivai dans Paris.

CRISPIN.

De la nuit noire en Diable il étoit plus d'une heure.

Le ſecond NICANDRE.

Et déja toutes deux ont appris ma demeure
Criſpin.

CRISPIN.

Les Pouſſecûs ſont de vilaines gens.
Garre après votre queuë un troupeau de Sergens.
Et ſi votre perſonne eſt par eux attrapée,

Vous aurez une femme, ou la tête coupée.
Ce n'eſt pas qu'entre nous je ne ſçache fort bien
Qu'avec une Maîtreſſe on ne fait ſouvent rien ;
Mais à votre priſon pour donner une cauſe
Vous ſerez accuſé d'avoir fait quelque choſe,
Et vous en ſortirez, ſi le Ciel vous y met,
Pour aller à la Noce, ou du moins au gibet.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi ! tu penſes qu'Iſmène ait ſi peu de conſtance...

CRISPIN.

Je ne ſçai, par ma foi, ce qu'il faut que je penſe ;
Il faut bien vous aimer pour attendre toujours :
Et je trouve deux mois bien plus longs que huit jours.
En laiſſant à Lyon cette belle Lionne,
Tu me crèves le cœur, diſiez-vous, *ma Fouponne ;*
Mais enfin mon départ ne doit pas t'irriter,
Je te quitte un moment pour ne plus te quitter ;
Laiſſe agir mon amour, je te tire de peine,
Ou je me donne au Diable, & *dans une ſemaine*
Mon Fanfan, de mon frere ou la vie, ou la mort
Me remets le pouvoir de conclure mon ſort,
De quelqu'un que je crois j'en aurai la nouvelle.
Depuis à vous attendre elle fait ſentinelle.
Tandis qu'en galopant & par vaux & par monts
Nous paſſons vous & moi pour de francs vagabonds,
Voyez ſi la Donzelle a ſujet de bien rire.

Le ſecond NICANDRE.

Ah Criſpin, de ce frere on n'a pû me rien dire ;
Je m'en meurs. Cependant va dedans mon logis,
On me veut faire piéce, & j'ai peur d'être pris :
Dis qu'il n'eſt pas beſoin qu'aujourd'hui l'on m'attende.

CRISPIN.

Si je ſuis pris pour vous, & qu'après on me pende
Auſſi ?

Le second NICANDRE.

Te pendre ! à tort on l'auroit prétendu.

CRISPIN.

Et qu'importe comment on puisse être pendu ?
Soit à tort, soit à droit, n'est-ce pas toujours l'être ?

Le second NICANDRE.

Tu te moques, te dis-je, obéis à ton Maître.
Je t'attends en ce lieu.

CRISPIN.

Mais Monsieur....

Le second NICANDRE.

Hâte-toi.

CRISPIN *revient sur ses pas.*

Daignez donc pour le moins me répondre de moi ;
Car enfin....

Le second NICANDRE.

Va te dis-je, & retiens cette place. *Crispin sort.*
Attendant qu'il revienne, allons voir Clidimace,
Comme dans cette ville il a bien du credit,
Cet ami....

SCENE X.

RAGOTIN, *le second* NICANDRE.

RAGOTIN.

JE reviens comme vous m'avez dit.
Est-ce fait ?

Le second NICANDRE.

Que veux-tu ?

RAGOTIN.

Je reviens.

Le second NICANDRE.

Que je meure....

RAGOTIN.

Dites en conscience, ai-je mis plus d'une heure ?

Le second NICANDRE.

Que veux-tu mon ami ? dis-le moi.

RAGOTIN.

Je reviens.

Le second NICANDRE.

Accordons un peu mieux tes discours & les miens ;
A tout ce que tu dis je ne puis rien comprendre.

RAGOTIN.

Il ne vous souvient pas que je viens vous reprendre ?
Le secret de la Dame à la fin est-il sçû ?
Dites-moi.

Le second NICANDRE.

Mon enfant, je ne t'ai jamais vû ;
Quel es-tu ?

RAGOTIN.

Qui je suis ? qu'ai-je accoûtumé d'être ?
Ragotin.

Le second NICANDRE.

Ragotin, je ne puis te connoître,
Passe ton chemin, passe.

RAGOTIN.

Il le fait tout exprès !
Moi, je vous connois.

Le second NICANDRE.

Toi, me connoître ?

RAGOTIN.

A peu près.

Le second NICANDRE.

Tu t'abuses, mon cher, ton erreur est extrême :
Passe.

RAGOTIN.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes vous-même,
N'est-ce pas ?

Le second NICANDRE.

Je commence à beaucoup m'ennuyer.

RAGOTIN.

En gambades, je penſe, il prétend me payer.
Je vous ſers.

Le ſecond NICANDRE.

Tu me ſers !

RAGOTIN.

Hé nenni ?

Le ſecond NICANDRE.

Je m'irrite ;
Maraut....

RAGOTIN.

Payez-moi donc ; & ſortons quite à quite.

Le ſecond NICANDRE.

Je te dois quelque choſe inſolent ! je vois bien....

RAGOTIN.

Si vous me devez ! non, vous ne me devez rien.
Et qui peut me devoir quinze mois de mes gages ?

Le ſecond NICANDRE.

Laiſſe-là ta ſottiſe ; en un mot tu m'outrages.
Je me fais violence, & je dois de ce pas....

RAGOTIN.

Vous devez, il eſt vrai ; mais vous ne payez pas.

Le ſecond NICANDRE.

Sçais-tu bien, goguenard, qu'à bons coups de nazardes,
Si tu railles encore, & que tu guoguenardes,
Que de tes mots boufons tu me faſſes l'objet....

RAGOTIN.

Je boufonne ! vraiment j'en ai bien du ſujet !
Mis dehors, pas le ſoû ; ne ſçavoir chez qui vivre....
Quoi ! vous vous en allez ?

Le ſecond NICANDRE.

Et tu penſes me ſuivre ?

RAGOTIN.

Je le penſe, & repenſe.

Le ſecond NICANDRE.

Et tu ne penſes pas ;

Que si tu l'entreprens, je te casse les bras ?
Suis-moi donc, si tu veus ; viens, tu n'as rien à craindre.
Il sort.

SCENE XI.

RAGOTIN *seul.*

IL ne faut que cela pour m'achever de peindre.
Peu courtois Courtisan, en chassant ton valet
Que la peste t'étouffe, & te saute au colet !
Qu'au fin fonds des Enfers le grand diable te plonge!
Mais j'enrage de faim, à propos, quand j'y songe.
Pour branler la machoire, & nous faire laquais
Allons chercher fortune aux degrez du Palais.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

Le premier NICANDRE *seul.*

LA charmante Hipolite a pour moi de l'eſtime ;
Et je n'oſe répondre au beau feu qui l'anime !
A mon cruel ſerment tous mes ſens occupez ....

SCENE II.

ISME'NE, *Le premier* NICANDRE.

ISME'ME *en habit d'homme.*

OUi je vois l'infidelle, ou mes yeux ſont trompez.
C'eſt lui-même, le traître ! A quoi réve Nicandre ?

Le premier NICANDRE.

Et par quelle raiſon ſouhaiter de l'apprendre ?

ISME'NE.

Vous m'aimiez autrefois, & j'ai dû préſumer ....

Le premier NICANDRE.

Si je vous ai connu, j'ai bien pû vous aimer,
Où vous ai-je pû voir ? tirez-moi d'une peine.

ISME'NE.

A Lyon.

Le premier NICANDRE.

A Lyon ? votre nom c'eſt . . . . .

ISME'NE.

Iſméne.

Le premier NICANDRE.

J'ai beau pour vous connoître employer mes efforts...

ISME'NE.

Je ne vous parois pas ce que j'étois alors ;
Vous ſçavez ue l'on change.

Le premier NICANDRE.

il eſt indubitable.
Mais c'eſt beaucoup changer qu'être meconnoiſſable ;
A Lyon j'ai pû faire un paſſable ſéjour ,
Mais . . . . .

ISME'NE.

Mais , quoiqu'il en ſoit , vous rêviez à l'amour ?

Le premier NICANDRE.

J'y rêvois , je l'avoue ; une Dame ſi belle . . . . .

ISME'NE.

Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Si je l'aime ?

ISME'NE.

Et vous êtes fidelle ?

Le premier NICANDRE.

Vouloir toute ma vie adorer ſes appas . . . . .

ISME'NE.

Ingrat , c'eſt le paroître , & c'eſt ne l'être pas.
Ouvre les yeux.

Le premier NICANDRE.

Monſieur . . . . .

ISME'NE.

Dis mon nom , ſi tu l'oſes.
De ton frere , perfide , as-tu ſçû quelques choſes ?

Le premier NICANDRE.

Un langage si haut me rend tout interdit . . . . .

ISME'NE.

Ta Maîtresse, infidelle, est dessous cet habit.
Vois Isméne, vois traître; & que l'œil te dessile.

Le premier NICANDRE.

Quoi! dessous cet habit j'aperçois une fille!
Ah Madame . . . . .

ISME'NE.

Volage, à quoi m'obliges-tu?
Ta honteuse inconstance a trahi ma vertu:
Sont-ce là ces huit jours? est-ce là cette flamme? ...

Le premier NICANDRE.

Expliquez cette énigme; & de grace, Madame .....

ISME'NE.

Cette énigme? volage, ah cruel, plût aux Dieux!
Mais ton crime visible a-t-il rien de douteux,
Infidelle?

Le premier NICANDRE.

Mon crime!

ISME'NE.

Ame double, & traîtresse;
Est-ce donc ta vertu que trahir ta Maîtresse?

Le premier NICANDRE.

Moi, trahir ma Maîtresse?

ISME'NE.

Oüi, toi lâche.

Le premier NICANDRE.

Moi?

ISME'NE.

Toi.

Le premier NICANDRE.

Je ne vous connois pas, & j'ignore pourquoi, ...

ISME'NE.

Tu ne me connois pas? toi perfide? toi traître?
Hé bien; je veus t'apprendre à pouvoir me con-
noître;

Et te faire toi-même à toi-même avoüer
Que tu m'as oubliée, & n'ai pû t'oublier.
Prens-y garde..

SCENE III.

Le premier NICANDRE *seul.*

J'Ignore à quoi tend sa querelle.
A l'entendre, autrefois je soupirai pour elle:
Moi, bons Dieux! moi pour elle avoir pû soûpirer!
Je ne la vis jamais, & ne puis pénétrer.....
Mais à quoi je m'amuse? à quoi songe mon ame?
Si j'ai quelques momens je les dois à ma flâme;
Hipolite..... Jacinte en ce lieu se fait voir;
Jacinte....

SCENE IV.

JACINTE, le premier NICANDRE.

IACINTE.

IL dit mon nom! qui vous l'a fait sçavoir?
Vous me démaîtressez, maître fourbe.

Le premier NICANDRE.

Où s'adresse....

IACINTE.

Dites-moi qui des deux est Suivante ou Maîtresse?

Je

Je vous trouve bien faite, est-ce vous qu'elle sert ?

Le premier NICANDRE.

Parlez plus clairement, avez-vous découvert .....

IACINTE.

Rien du tout.

Le premier NICANDRE.

D'où vient donc que je comprens à peine .....

IACINTE.

On connoît ....

Le premier NICANDRE.

Quoi ? parlez, qui connoît-on ?

IACINTE.

Ismene.

Le premier NICANDRE.

Je vous entens Iacinte ; Hipolite sçait bien .....

IACINTE.

Que gens faits comme vous ne vaudront jamais rien.
Adieu, passe-volant.

Le premier NICANDRE *l'arrêtant.*

Demeurez & pour cause ;
Au malheureux Nicandre apprenez une chose.
J'allois voir Hipolite ....

IACINTE.

Hipolite ! vous ?

Le premier NICANDRE.

Moi.

IACINTE.

C'est bien fait.

Le premier NICANDRE.

Croyez-vous .....

IACINTE.

Oüi, sans doute, je croi.
Je croi, si vous osez dans sa chambre paroître
Que vous n'en sortirez que par une fenêtre.
Hipolite piquée .....

Le premier NICANDRE.

Elle ?

IACINTE.

Non ; qui donc ? moi ?

Le premier NICANDRE.

Et qui l'a pû piquer ?

IACINTE.

Vôtre .... je ne sçai quoi ;
Vos discours outrageans, votre langue qui joüe ...

Le premier NICANDRE.

Ma langue est imprudente, & je la desavouë ;
Non je ne pretens pas qu'elle parle jamais,
S'il ne faut d'Hipolite applaudir les attraits,
Me hait-elle, Iacinte ? avoüez.

IACINTE.

L'idiote
Pour vous aimer encore est peut-être assez sotte,
Mais si j'en étois cruë ....

Le premier NICANDRE.

Elle ne me hait pas !
Pour me bien obliger retournez sur vos pas.
Dites-lui tout l'excès de ma flâme amoureuse ;
Dites ....

IACINTE.

Allez ailleurs chercher une menteuse ;
Monsieur.

Le premier NICANDRE.

Mettez ma flame au degré le plus haut ;
Et ce sera .....

IACINTE.

Mentir justement comme il faut.

Le premier NICANDRE.

Puisque vous refusez d'aller dire que j'aime
Offrez-moi le moyen de le dire moi-même.
Que je voye Hipolite, & lui puisse parler,
Qu'un moment ....

IACINTE.

J'ai bien peur de me laisser aller.
Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Je l'adore, & l'adore elle seule.

Ou.....

IACINTE.

Qui dit Courtisan, dit toûjours fort en gueule :
De vous croître moi-même en secret je rougis ;
Cependant sans façon je retourne au logis :
J'allois faire un message, & pour vous je diffère ;
A propos, Hipolite accompagne son pere ;
Mais il peut la quitter, il ne faut qu'un instant....

Le premier NICANDRE.

A la prochaine rue un intime m'attend ;
Je m'en vais le trouver, où vous dois-je reprendre ?

IACINTE.

Dans une petite heure ayez soin de vous rendre....
Où dirai-je ? ici même, en ce coin à l'écart.

Le premier NICANDRE.

C'est assez, & de plus.....

IACINTE.

Et de plus, Dieu vous garde.

SCENE V.

Le premier NICANDRE *seul.*

TEmeraire serment sors de cette memoire ;
Ne fais pas un obstacle à l'excès de magloire.
Depuis plus de six ans je me suis défendu.....

SCENE VI.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN.

MOnſieur, vous ne ſerez ni roüé ni pendu;
Je n'ai vû ni recors, ni bourreau, ni charette.
Tout va bien.

Le premier NICANDRE.

De quel air ce belitre me traite!
A qui parle?....

CRISPIN.

Pour moi, quoique ſimple valet,
Dans la peur que j'avois d'être pris au colet,
J'ai joüé de fineſſe, & l'ai mis dans ma poche.
Voyez-vous? Pour l'Hôteſſe elle tourne la broche;
Elle dit qu'en tout cas votre lit ſera preſt;
Que peut-être....

Le premier NICANDRE.

A cela je n'ai point d'interêt.
Où vas-tu? d'où viens-tu? dis le moi tout à l'heure:
Et je croi.....

CRISPIN.

Je ne vais, ni ne viens; je demeure.
Comme il fait le gauſſeur! d'où je viens, me dit-il?
Il a crû tout d'abord que j'étois Algoüazil;
Et qu'en vrai pas de loup je venois le ſurprendre.

Le premier NICANDRE.

Sçais-tu bien, mon ami, qu'on me nomme Nicandre,
Et que l'on me deplaît quand on fait le badin?

CRISPIN.

Sçavez-vous bien, Monsieur, qu'on m'appelle Crispin.

Le premier NICANDRE.

Moi, je sçaurois ton nom?

CRISPIN.

Comme je sçai le vôtre;
Et nous nous connoissons aussi-bien l'un que l'autre.

Le premier NICANDRE.

Camarade!....

CRISPIN.

Paix!

Le premier NICANDRE.

Dis-moi, traitre, és-tu fou?

CRISPIN.

Mon cher Maitre avoüez que vous êtes bien fou.

Le premier NICANDRE.

Moi ton Maitre?

CRISPIN.

Et qui donc?

Le premier NICANDRE.

Il a pû se méprendre.
Je t'ai dit, mon ami, qu'on m'appelle Nicandre:
Qu'un sot conte me choque, & qu'enfin.....

CRISPIN.

Et qu'enfin....
Je vous ai répondu qu'on me nomme Crispin.

Le premier NICANDRE.

Et ce nom me suffira pour m'apprendre....

CRISPIN.

Tout comme il me suffit de celui de Nicandre.

Le premier NICANDRE.

Mais de bien te connoître offre moi le moyen;
Que veux-tu? quel és-tu?

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne suis rien;
Je suis ce que je suis, qui que je sois je m'aime,

Et je ne voudrois pas être moi-même,
Je me garentis tel.

Le premier NICANDRE.

Mais pourquoi ?...

CRISPIN.

Mais pourquoi ....?
Puiſque vous êtes vous, je puis bien être moi.

Le premier NICANDRE.

Mon valet....

CRISPIN.

Je le ſuis.

Le premier NICANDRE.

Ta folie eſt extrême.

CRISPIN.

A tout autre que vous, je dirois, fou toi-même!
Et je penſe....

Le premier NICANDRE, *en s'en allant.*

Maraut tu veux être battu;
Et ſi je n'avois hâte, inſolent.... où vas-tu?

CRISPIN.

Où vous-même allez-vous? j'accompagne mon Maître.

Le premier NICANDRE.

Je dois, ſi je le ſuis, te le faire paroître:
Il t'en faut une preuve impudent; la voilà!
Il lui donne un ſoufflet.

SCNEE VII.

CRISPIN *ſeul.*

IL a parbleu raiſon, il le prouve par là.
Le ſecret eſt joli pour ſe bien faire croire!
Oh ſa chienne de patte enfoncer ma machoire

Et souffrir sans souffler, qu'il me donne un soufflet,
C'est bien être le Maître, & Crispin le valet.
Quelle peste de preuve il me force de prendre !
Ce bon frere frappant est sans doute Nicandre :
Ce sont là de ses coups je les sens à leur poids ;
J'en reçois reglement prés de cent tous les mois ;
Et de tous ses soufflets ce n'est pas là le moindre.
Mais où Diable à present le pourrai-je rejoindre ?
Sa valize restée au logis d'où je viens,
Où parmi ses habits sont aussi tous les miens.
En tout cas . . . . Le voici la gueule enfarinée,
Le bon traître !

SCENE VIII.

Le second NICANDRE, CRISPIN.

Le second NICANDRE.

QU'heureuse est pour moi la journée !
Ah Crispin ! un ami genereux, bien faisant ;
Et non pas un ami comme ceux d'à present,
Dont la langue est dorée, & dont l'ame est de boüe ;
Mais un ami sincere obligeant . . . . .

CRISPIN.

Ah la jouë !

Le second NICANDRE.

. . . . De me voir Clidimace a les sens tous ravis ;
Dans sa propre maison il me donne un logis,
A tous mes interêts tout entier il se vouë,
Et je veux ce qu'il veut, pour lui plaire.

CRISPIN.

Ah la jouë !

Le second NICANDRE.

Quel sujet te fait plaindre, & pourquoi le cacher ?

C'eſt peut-être une dent qu'il te faut arracher ;
Une dent peut ſuffire à gâter une bouche,
Songez-y. Mais répond ſur le fait qui me touche ;
As-tu vû mon hôteſſe, aura-t-elle tout prêt . . . . .

CRISPIN.

A cela, mon ami, je n'ai point d'interêt ;
Où vas-tu ? d'ou viens-tu ? dis le moi tout à l'heure ?

Le ſecond NICANDRE.

Que me dit ce coquin ? je t'aſſomme, où je meure !
Parle ; dois-je tout craindre, ou ne redouter rien ?

CRISPIN.

Mais de bien te connoître, offre moi le moyen ;
Que veux-tu ? quel és-tu ?

Le ſecond NICANDRE.

Qui je ſuis, double traître ?
Je puis facilement te le faire connoître :
Et ſans avoir beſoin d'être ſi retenu . . . . .

CRISPIN.

Ah ! Démentibuleur, je l'ai trop reconnu.
De ne pas l'ignorer à preſent je me pique ;
Et ma jouë en peut être un témoin authentique.
Faire pleine recepte à deux doigts de mon nez
D'un ſoufflet plantureux, & des mieux aſſenez ;
D'un ſoufflet qu'une main bien plus noire que blanche
Depuis plus de ſix mois mitonoit dans ſa manche,
D'un ſoufflet qui par terre quaſi a repandu . . . .
Si vous ne le payez, je veux être pendu.

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce pure gageure : ou bien ſi tu détertes . . . .

CRISPIN.

C'eſt gageure.

Le ſecond NICANDRE.

Gageure :

CRISPIN *montrant ſa jouë.*

On m'en donne des erres.

il chante de rage.

Voyez-vous ? Mon cadet . . . . Là, là, là, là, là, là,

SCENE IX.

IACINTE, HIPOLITE, *le second* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE *sortant avec Hipolite.*

IL vous attend Madame, & c'eſt lui que voilà ; Avancez.

à Nicandre.

A vous voir je l'ai fait condeſcendre.
Prés d'une heure Hipolite a voulu s'en défendre ;
Mais j'ai tant de vos feux appuyé le parti ;
J'ai tant dit que mes ſoins vous avoient preſſenti ;
Tant de fois repeté que toûjours pour Iſméne
Loin d'avoir de l'amour vous auriez de la haine . . . .

Le ſecond NICANDRE.

De la haine pour elle ? ah ! je brûle d'amour.
Non, non . . . .

HIPOLITE *à Nicandre.*

De vos mépris vous voilà de retour,
Je l'ai ſçû de Iacinte, Iſmène eſt pourtant belle.

Le ſecond NICANDRE.

Elle eſt toute charmante, & je n'adore qu'elle,
Son aimable viſage a des charmes ſi doux . . . .

IACINTE.

Il ſe moque, Madame, il n'adore que vous.
Il me l'a dit.

Le ſecond NICANDRE.

Moi ?

IACINTE.

Vous.

Le second NICANDRE.

En parlant de ma flâme
Loin de vous avoir dit que j'adore Madame. . . . .

IACINTE.

Quoi, vous n'avez pas dit à moi-même en ce lieu. . .

Le second NICANDRE.

Rien du tout.

IACINTE.

Rien! Madame il offense bien Dieu
Le mechant homme!

Le second NICANDRE.

Quoi. . . .

ISMENE.

Quoi, vous-même hypocrite
Quand vous êtes venu pour lui rendre visite. . . . .

Le second NICANDRE.

Moi visite! Crispin pourra dire au besoin. . . .

CRISPIN.

Je vous sers de valet, & non pas de témoin.

Le second NICANDRE.

Mais tu sçais. . . .

CRISPIN.

Je ne sçai si je sçai quelque chose;
Mais je me tais.

HIPOLITE *à Iacinte.*

Tu vois où ton zele m'expose!
A ton rapport sans doute il n'a pas consenti.

IACINTE.

J'ai dit vrai, je vous jure; & Nicandre a menti.
Je n'ai pas grace à Dieu, la memoire debile;
Il faloit que pour lors son valet fut en ville:
Lui seul en cette place il faisoit l'idiot.

Le second NICANDRE.

Quand vous m'avez parlé j'étois seul: Répons.

CRISPIN.

Mot.

Le second NICANDRE.

Où donc, lors que Iacinte a commencé sa guerre,
Estois-tu ?

CRISPIN.

Dans le monde.

Le second NICANDRE.

En quel lieu ?

CRISPIN.

Sur la terre.

Le second NICANDRE.

L'endroit, c'est....

CRISPIN.

Dans la France ; à Paris, que je croi.

Le second NICANDRE.

En presence....

CRISPIN.

En presence ? en presence de moi.

Le second NICANDRE.

Mais perfide Crispin, le dessein où tu butes....

CRISPIN *montrant sa jouë.*

Il ressouvient toûjours à Crispin de ses flutes.

Le second NICANDRE.

Ils s'entendent, Madame, un indice trop grand....

IACINTE.

Si je lui déchargeois un bon moule de gand ?
Madame, laissez-moi lui bailler sur la crête.

CRISPIN *à Iacinte.*

Ne prens point de conseil que celui de ta tête ;
J'en suis de moitié ; rosse.

HIPOLITE.

Enfin, il m'est honteux
D'avoir pû vous apprendre où j'adresse mes vœux :
Ne vous souvenez pas qu'Hipolite vous aime ;
Oubliez....

Le second NICANDRE.

Vous m'aimez !

HIPOLITE.

Je l'ai dit à vous même,
Ingrat ; & ma foiblesse est allée à ce point . . . .

Le second NICANDRE.

En verité, Madame, il ne m'en souvient point.
Vous m'avez, dites-vous, adorable Hipolite . . . .

HIPOLITE.

Une feinte si basse, & m'outrage, & m'irrite.
Je ne suis pas Iacinte, & vous vous méprenez . . .

IACINTE.

Paumez-lui moi la gueule, & lui cassez le nez.
Faut-il tant de façons ? j'en enrage d'envie ;
Son valet qui me pousse à cela me convie.

Le second NICANDRE.

Tu la pousses, perfide ? & ton cœur est si bas . . .

CRISPIN.

Moi loin de la pousser je lui retiens le bras.
Elle a menti.

IACINTE.

Madame, admirez l'autre traître ;
Le valet se gauberge aussi-bien que le maître.
Oses-tu ? . . . Voyez-vous ? il fait signe des yeux . .

CRISPIN.

Vous mentez comme un Diable, impudente.

IACINTE *lui donne un soufflet.*

Moi ?

CRISPIN.

Deux.
C'est le compte tout rond ; & ma jouë applatie . . . .
Ah ! Maîtresse coureuse, ou du moins apprentie . . . .

IACINTE.

Quoi ! belitre . . . .

Le second NICANDRE.

La belle, il faut moins s'émouvoir.
Votre sexe, & Madame ont ici tout pouvoir.
Essayez, ma petite, à vous rendre plus sage.

Pour

Pour vous, c'eſt à regret que ma voix vous outrage;
D'avoir pû vous choquer j'ai beaucoup de douleur;
Et de peur qu'il n'arrive un ſemblable malheur,
Je ſors.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je ſors auſſi, mais avant que je ſorte,
A ton peſte de bras qui n'a pas la main morte,
Je ſouhaite la galle & qui mine ton corps;
A tes pieds tout crochus je ſouhaite des cors;
A ta jambe une ulcere; à ta cuiſſe une goutte;
Que de toi deſormais tout chacun ſe dégoûte;
Je ſouhaite à ton ventre une canine faim,
Et que pas un mortel ne te donne de pain;
Loin d'avoir des appas, & des charmes qui brillent,
Je ſouhaite à ton ſein des tetons qui brandillent;
A ton bas de viſage un menton fort pointu;
A tes dents une breche à paſſer tout vêtu;
A ton nez la roupie; aux yeux cire; au front craſſe;
Et que de tes cheveux dont tu tire ta grace,
On faſſe des licous au Bourreau de Paris,
Pour pendre les laquais qui ſont au Paradis.
Peſte de Cagne!

SCENE X.

HIPOLITE, IACINTE

HIPOLITE.

HE bien?

IACINTE.

Sans perdre une parole,
Depêchez viſtement de joüer votre rolle.

Au secours ! à la force ! embrassez l'interest.....
Tout va le mieux du monde, Isidore paroit,
Isidore !

SCENE XI.

ISIDORE, HIPOLITE, IACINTE.

ISIDORE.

IL s'exhibe où le cri prend son être
Qu'est-ce ?

HIPOLITE.

Comme un éclair il vient de disparoître.
Il faut qu'assurement il vous ait entendu.

ISIDORE.

Eclaircis ta matiere à mon individu.
A ma memoire active à comprendre la chose,
De sa voix attractive incorpore la cause.
Articule tes mots, & divulgue le fait :
Puis aprés de la cause on descend à l'effet.
Deduis ta malencontre en maniere succinte.

HIPOLITE.

Il est venu.... Monsieur, demandez à Iacinte.

ISIDORE *à Iacinte.*

Oculaire témoin du malheur qu'elle fait,
Toi, qui peux à son pere inculquer son secret,
De le developer j'interpelle ton ame.

IACINTE.

Il est venu.... Monsieur, demandez à Madame.

HIPOLITE.

J'apprehende si fort de vous voir indigné,
Qu'enfin....

ISIDORE.

Ma geniture, aurois-tu forligné ?

HIPOLITE.

Ah !

IACINTE.

Ah !

ISIDORE.

Dieux des ſçavans, l'une & l'autre ſoûpire.
D'où dérive....

HIPOLITE.

Autre part je ſçaurai vous tout dire,
Et puiſqu'un prompt remede eſt ici de ſaiſon
Vous forcerez le traitre à m'en faire raiſon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, LE COMMISSAIRE.

ISMENE.

ENfin de mon malheur vous avez connoiſſance ;
Je vous ai de ma honte aſſez fait confidence ;
Je vous ai découvert de quel ſexe je ſuis,
Et le nom & l'ingrat qu'à preſent je pourſuis :
Mais tout ingrat qu'il eſt, comme il a du courage,
Il peut vous outrager, & je crains qu'on l'outrage ;
Car enfin, à la haine il a beau m'animer,
Mon naturel uſage eſt l'uſage d'aimer :
En m'ôtant ſon amour, il retient ma tendreſſe ;
Ainſi pour s'en ſaiſir il faut uſer d'adreſſe,
Puiſque de tous côtez je redoute les coups,
Soit qu'ils viennent de lui, ſoit qu'ils viennent de vous.

LE COMMISSAIRE.

Vous craignez vainement qu'il ſe puiſſe défendre.
Juſques dans ſon logis on le peut aller prendre ;
Et quinze ou ſeize Archers, aux captures forts prompts....

ISMENE.

Ah ! de grace, à Nicandre eſpargnons ces affronts.
L'ingrat m'eſt toûjours cher, tout cruel qu'il puiſſe être ;

Et quoi qu'il soit éteint, son amour peut renaître :
Ecoutez le biais que je croi le plus doux ;
Je lui fais un appel, & je prens rendez-vous ;
Je m'en dis offencé, sans lui dire autre chose ;
Je lui mande qu'au Cours il en sçaura la cause ;
Que je suis Gentilhomme aussi noble que lui ;
Et qu'au lieu que je marque il peut même aujourd'hui . . . . .

LE COMMISSAIRE.

Et sur votre parole il aura l'asseurance ? . . .

ISMENE.

Il a tant de courage & si peu de prudence,
Qu'à sa seule valeur osant trop se fier,
Dans le Cours de la Reine il sera le premier.
Là, vous & vos Archers ayez soin de vous rendre ;
Et sous un faux semblant de vouloir nous défendre,
Nous ayant desarmez par votre autorité
Vous pourrez le saisir avec facilité.
Cette voye est plus douce, & me semble plus seure.

LE COMMISSAIRE.

Mais enfin d'une femme il verra l'écriture,
Et d'un cœur amoureux prévenant le dessein . . . . .

ISMENE.

Vous croyez mon cartel fabriqué de ma main ?
Une main empruntée a pris soin de l'écrire ;
Et pour en peu de mots achever de tout dire,
Un Valet que j'ai pris aux degrez du Palais,
Mieux vêtu mille fois que mille autres valets,
Servira ma colere, & fera mon message.
Vous de votre côté commencez votre ouvrage.
Amassez tous vos gens, & selon mon espoir
Faites-les rendre au Cours à six heures du soir :
Voilà ce que de vous j'ai voulu me promettre.
Et tandis qu'au Courrier mon valet va remettre . . .
Il revient, il me cherche ; allez tout dépecher.
Adieu. *Le Commissaire sort.*

SCENE II.

RAGOTIN, ISMENE.

RAGOTIN.

N'Est-ce pas vous que je viens rechercher,
Dites-moi ?

ISMENE.

C'est moi-même : As-tu beaucoup de zele ?
Car je ne doute point que tu ne sois fidele,
Et de ta part enfin je crains peu d'accidens.

RAGOTIN.

N'ai-je pas dans Paris cinq ou six Répondans ?
Pour me cautionner, s'ils me sont necessaires,
J'ai trois Laquais, un Page, & deux Clercs de Notaires,
Diable, je suis connu par d'honnêtes Messieurs !
J'ai l'honneur, qui plus est, d'être aimé de plusieurs ;
Et je conte cela mon plus bel avantage.

ISMENE.

Il est grand ; mais écoûte, as-tu bien du courage ?

RAGOTIN.

Du courage ? J'en créve....en mon juste courroux....
Produisez quelques-uns qui me tâtent le poux.
Est-ce Brave ? Soldat ? Mousquetaire ?

ISMENE.

Moi-même.

RAGOTIN.

Vous, Monsieur ?

ISMENE.

Moi ?

RAGOTIN.

Pour vous mon respect est extrême,
Je suis votre valet.

ISMENE.

Mais enfin....

RAGOTIN.

Mon Dieu! Mais.
C'est un poinct chatoüilleux que l'honneur d'un Laquais,
Je suis plein de courage, & n'en fuis jamais vuide;
Mais j'aurois du regret de faire un Maitricide:
Vous ne l'ignorez pas, les honnêtes Chrestiens....

ISMENE.

Tu conçois à rebours le discours que je tiens,
J'ai querelle.

RAGOTIN.

Querelle! est-il vrai?

ISMENE.

J'ai querelle;
Et je veux éprouver à quel poinct va ton zele.
Pour porter un cartel de toi seul j'ai fait choix.

RAGOTIN.

Donnez-vous bien souvent de semblables emplois?

ISMENE.

Selon.

RAGOTIN.

Dites-moi donc sans donner de bricole,
Si c'est que je me loüe, ou bien si je m'enrôle?

ISMENE.

As-tu peur?

RAGOTIN.

Moi? Non; mais....

ISMENE.

Mais, point tant de façon;
Si tu sens de la peur, tu peux le dire.

RAGOTIN.

Et.... non;

Mais....

ISMENE.

Voilà le cartel ; prens le ſoin de le rendre ;
Tu liras le deſſus, il s'adreſſe à Nicandre.

RAGOTIN.

A Nicandre ?

ISMENE.

Ah Nicandre ; il demeure ici près ;
A ce nom tu fremis, que je crois ?

RAGOTIN.

Moi ? non, mais....

ISMENE.

S'il demande le nom de celui qui t'envoye,
Il pourra le ſçavoir, puiſqu'il faut qu'il me voye.
Je vais dans mon logis, ruë aux Ours, au Dauphin ;
De ce jour ennuyeux attendre le déclin ;
Cela fait, dans ce lieu tu viendras me reprendre,
Adieu.

SCENE III.

RAGOTIN *ſeul.*

JE vais porter un cartel à Nicandre !
A lui qui me veut battre, & qui fait le mâdré.
Ah Nicandre, ma foi, tu ſeras Nicandré !
Tu t'en vas étrenner mon épée. Il avance ;
Mais il ne ſonge pas à ceci que je penſe ;
Dieu ſçait ſi le cartel le va rendre éperdu !

SCENE IV.

Le premier NICANDRE, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

Iacinte assurément m'aura trop attendu ;
Il m'a trop retenu cet Ami, j'en deteste.
Où pourrai-je à présent la trouver ? Ah, ah.

RAGOTIN *lui allongeant une botte.*

Zeste...

Le premier NICANDRE.

Tu reviens à belle heure, & tu penses qu'au cas?...

RAGOTIN.

Oui, je pense, pourquoi ne penserois-je pas ?
Je veux penser.

Le premier NICANDRE.

Coquin, je puis t'être funeste,
Et si tu fais le fou tu ne doute pas.....

RAGOTIN *allongeant encore une autre botte.*

Zeste.

Le premier NICANDRE.

Où crois-tu que tu sois ? dis marouffle.

RAGOTIN.

Pourquoi ?
J'ai mon droit comme vous sur le pavé du Roi,
Dequoi vous mêlez-vous ? qu'est-ce donc ? j'y veux être.

Le premier NICANDRE.

Mais, à qui donc es-tu ?

RAGOTIN.

Moi ? je suis à mon Maître ;

Avec autre que vous on ſe trouve un peu mieux ;
Tenez, quaſi défunt, jettez ici les yeux,
Puis après au Seigneur recommandez vôtre ame.

Le premier NICANDRE.

Cet infame.....

RAGOTIN.

Tantôt vous aurez de l'infame ;
Vous m'avez querellé, vous avez fait le fat ;
Vous en mourrez, beau Sire, & mourrez *inteſtat* ;
Liſez.

Le premier NICANDRE *lit.*

Sans que je me nomme,
Nicandre, vous ſçaurez que je ſuis Gentilhomme ;
Qui l'épée à la main, j'ai deſſein de vous voir.
Du ſujet que j'en ai, j'oſe tout me promettre :
C'eſt au Cours de la Reine, à ſix heures du ſoir ;
Et j'aurai le ſecond qui vous rend cette Lettre.

Nicandre continuë.

Tu ne me ſers donc plus, Ragotin ?

RAGOTIN.

Non ma foi.

Le premier NICANDRE.

Je n'en murmure point ; cela dépend de toi ;
Tu te rens le ſecond de celui qui m'appelle ?
Tu le dois, c'eſt ton maître, & j'admire ton zéle ;
Voyons ſi ta valeur à ton zéle répond.

Il tire l'épée, & Ragotin remet la ſienne.

RAGOTIN.

Que ne ſuis-je premier, auſſi bien que ſecond !
Voyez-vous de courroux comme le nez me fronce ?

Le premier NICANDRE.

Quoi ? tu crains....

RAGOTIN.

Ecoutez, je vais rendre réponſe ;
Si vous vouliez m'attendre un moment dans ce lieu ?

Le premier NICANDRE.

Je le veux....

RAGOTIN.

Mettez-là vôtre main. Sans adieu;
C'eſt aſſez, ſi j'y viens que le diable m'emporte. *bas.*

SCENE V.

Le premier NICANDRE *ſeul.*

Ciel! vous m'êtes propice, & l'on ouvre la porte;
Le bonheur de vous voir va donc m'être accordé,
Hipolite: Iacinte, ai-je point trop tardé?
Si vous pouviez ſçavoir quel plaiſir vous me faites.
Je jure....

SCENE VI.

IACINTE, *Le premier* NICANDRE.

IACINTE.

Allez-vous-en au peautre, à qui vous êtes.

Le premier NICANDRE.

Quoi! Iacinte me laiſſe, & dans cet embarras....

IACINTE.

Allez-vous-en au diable; & ne me touchez pas,
Vous dis-je.

Le premier NICANDRE.

Mais, Iacinte, il me ſemble....

IACINTE.

Il me ſemble

Qu'on ne vaut pas la peste alors qu'on vous ressemble;
Qu'etre lâche, perfide, hipocrite, emballeur,
Méchant comme la grêle, insolent, suborneur;
Qu'avoir l'ame du diable à tous coups possedée;
C'est de votre peintute une legere idée:
Il me semble cela.

Le premier NICANDRE,

Mais au moins....

IACINTE.

Au moins mais....

Le premier NICANDRE.

Mais vous m'avez promis....

IACINTE.

Mais je vous dépromets.
Et de plus laissez-moi, j'ai des mains, je dévore.

SCENE VII.

EUTROPE, IACINTE, *Le premier* NICANDRE

EUTROPE.

Est-ce pas près d'ici que demeure Isidore?

IACINTE.

Oui, le voulez-vous voir?

EUTROPE.

Ah! je le voudrois bien.

IACINTE.

Attendez.

Le premier NICANDRE *à Iacinte.*

Vous pouvez par le même moyen....
A tout ce procedé, je ne puis rien comprendre, Iacinte....

EUTROPE

EUTROPE.

Ou je m'abuſe, ou je vois le Nicandre.
Je le vois, c'eſt lui-même. A la fin je le tiens.
C'eſt en vain que tes bras ſont plus forts que les miens.
Qu'as-tu fait de ma fille ?

IACINTE *appelle à une fenêtre.*

Iſidore ! allons vîte.

A Eutrope.

Tenez ferme, tenez ; car il faut qu'on le gîte.
Iſidore !

Le premier NICANDRE.

Monſieur lâchez-moi de ce pas ;
Ou du moins....

IACINTE.

Tenez ferme, & ne le lâchez pas ;
Son filou de caquet m'a ſçû rendre éblouïe.

SCENE VIII.

ISIDORE, IACINTE, EUTROPE, *Le premier* NICANDRE.

ISIDORE *à la fenêtre.*

UNe voix tranſcendante a percé mon oüye.
Apprettez-vous....

IACINTE.

Monſieur, venez vîte au ſecours,

A Eutrope.

Vénérable vieillard, tenez ferme toûjours ;
D'une fille de bien, de famille aſſez grande,
Ayant pris tout l'honneur, il faut bien qu'il le rende,

Ou qu'il créve.

EUTROPE.

De rage, il m'en voit tout en feu;
Le déloyal, le traître!

Le premier NICANDRE.

Eſt-ce conte? eſt-ce jeu?
Quoi Iacinte elle-même aura donc de la joye!...

IACINTE.

Venez vite, Monſieur, vous ſaiſir de la proye;
C'eſt Nicandre.

EUTROPE.

Lui-même.

Le premier NICANDRE.

Il eſt vrai, mais confus....

ISIDORE *en bas.*

Rendons-en grace & los à Jupin de la ſus.
O malin Téréus, de qui l'ame trop noire
D'une Philoméla contamines la gloire;
Toi, qui dans le vrai centre où l'on prend les plaiſirs,
Veux immatriculer tes coupables deſirs;
Un ſaut patibulaire eſt le prix que j'annexe
Aux torrides ſouhaits dont l'outrage me vexe;
Et par un ſort tragique âprement avancé
Du terreſtre climat tu ſeras expulſé.

IACINTE.

Prenez l'occaſion qu'un bon Ange vous offre,
Tandis qu'il eſt ici permettez qu'on le coffre,
Je m'en vais au plus vite amener le Coffreur.

Elle ſort.

Le premier NICANDRE *tenu par les deux bras.*

Quoi! de l'un & de l'autre éprouver la fureur!
D'un courroux ſi bizarre apprenez-moi la cauſe;
Soit à vous, ſoit à vous, ai-je fait quelque choſe?
De qui m'oſe arrêter que je ſçache le nom.
Eſt ce vous? eſt-ce vous?

EUTROPE.

C'eſt moi-même.

ISIDORE.

Ego ſum.

Une fille effleurée eſt un grand vitupére.

EUTROPE.

Et cela de bien prés touche un malheureux pere.
Iſidore.

ISIDORE.

Iſidore ! hé vous me connoiſſez ?

EUTROPE.

Je ne vous ai point vû depuis dix ans paſſez.
Un tel tems a rendu ma mémoire affoiblie,
Cependant de vos traits elle eſt toute remplie ;
Eutrope aime Iſidore, & le Ciel a permis. . . . .

ISIDORE.

Eutrope ! ah parangon des fidelles amis !
Chariſſime collégue, incapable de noiſes,
Relegué par le ſort aux rives Lyonnoiſes,
Si vous êtes fertile en tendreſſes pour moi,
Etreignez Iſidore, & pleignez ſon émoi:
C'eſt Eutrope !

EUTROPE.

Vous voir eſt ce que je ſouhaite.
Mais ma joye Iſidore eſt pourtant imparfaite.
Une fille abuſée. . . .

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

Iſidore & Eutrope lâchent Nicandre, & s'embraſſent en pleurant, tandis que Nicandre s'échape.

Le premier NICANDRE.

Destin!

Je suis débarrassé de leurs mains à la fin;
Mais le foible malheur que celui que j'évite,
Si le triste Nicandre est haï d'Hipolite;
Elle est seule chez elle, allons-y de ce pas.

Il entre chez Hipolite.

SCENE IX.

Le second NICANDRE, CRISPIN, EUTROPE, ISIDORE.

CRISPIN, *chargé d'une Valise.*

AH! que déménager est un rude tracas!
Peste soit la valise! elle est diablement lourde,
Haye! au meurtre! ah l'échine!

Les deux vieillards étant embrassez, Crispin passe auprés d'eux, trébuche, se laisse tomber, & les fait tomber tous deux.

EUTROPE.

Ah maudite balourde!

ISIDORE.

J'ai les muscles froissez, & le corps mutilé.

Le second NICANDRE.

Ce coquin.... Dieux, Eutrope! il paroît désolé:
Quoi le pere d'Ismene est dedans cette ville!
A la premiere porte attrapons un azile,
Fuyons. *Il entre aussi chez Hipolite.*

SCENE X.

EUTROPE, ISIDORE, CRISPIN.

EUTROPE.

Est-ce pour rire, ou du moins es-tu fou ?

CRISPIN.

Oui vraiment c'eſt pour rire ! on ſe caſſe le cou,
Pour rire ! c'eſt Eutrope, il faudra qu'on achéve...
Monſieur ! je croi, ma foi, que le diable l'enléve,
Ho ! Nicandre ! il fait gille, & je ſuis retenu ;
Dites-moy, s'il vous plaît, ce qu'il eſt devenu,
Meſſieurs ?

EUTROPE.

Le voyez-vous le mal'cieux traître ?
Il nous a fait tomber pour faire fuïr ſon maître :
Quoi, perfide Criſpin, oſe-tu nous choquer ?

ISIDORE.

Dans la priſon prochaine il le faut colloquer ;
Et que touchant ſon maître une réminiſcence....

CRISPIN.

Moi, Meſſieurs, en priſon ? vous raillez, que je penſe.

EUTROPE.

Dis l'endroit qui le cache, ou du moins nous le rend.

CRISPIN.

Si le diable l'emporte, en puis-je être garand ?
Meſſieurs ?

EUTROPE.

Laiſſe la feinte & parois plus ſincére.
Le malheur d'une fille émeut l'ame d'un pere ;

Peut-être eſt-elle groſſe, & je ſçai le moyen....

CRISPIN.

Ma foi, groſſe ou menuë, il n'y va rien du mien.
De ce qu'a cette fille on peut dire les cauſes,
Et ne pas ſe méprendre en faiſant choix des choſes;
Si dedans un cachot je me voyois caché,
Je ferois pénitence, & je n'ai pas peché;
De quoi que mon étoile aujourd'hui me menace,
Ou ſouffrez que je peche, ou qu'un autre le faſſe;
Je ferois à regret pénitence gratis.

ISIDORE.

Empêchons que nos vœux ne ſoient pas mi-partis,
Thémis veut qu'on le tole, & s'il raciocine....

CRISPIN.

En ſon chien de patois qu'eſt-ce qu'il baragouïne?
Ma mort eſt réſoluë, il le dit en Hébreu.
A condamner Criſpin différez tant ſoit peu;
Et qu'un jour à venir le bon Dieu vous le rende,
Charitables Meſſieurs, qui voulez qu'on me pende,
Et qui tous acharnez ſur un pauvre garçon....
Mais que voici de gens de méchante façon!
Ah! combien les Bourreaux ont de Valets de Chambre!

SCENE XI.

EUTROPE, ISIDORE, IACINTE, UN SERGENT, *les Archers.*

LE SERGENT.

MEſſieurs, de la Juſtice ayant l'heur d'être membre....

CRISPIN.

Membre, vous ?

LE SERGENT.

Oüida, membre; & je dirai de plus...

CRISPIN.

Diable ! que la Justice a les membres dodus !

LACINTE.

On diroit qu'à vos vœux toutes choses réponde.
Ces Messieurs tous ensemble attendoient d'autre monde,
Et Nicandre.... le traître, où s'est-il retiré ?

ISIDORE.

Imperceptiblement il s'est évaporé ;
Mais voilà qui le pleige ; il faut qu'on l'apprehende ;
Que dedans une Chartre aprés on le décende ;
Et son procés ensuite étant fait & parfait,
Qu'il serve d'holocauste à mon sang putrefect.

EUTROPE.

Votre sang, dites-vous ? c'est le mien qu'on outrage.

ISIDORE.

C'est le mien.

EUTROPE.

C'est le mien.

CRISPIN.

J'ai le dos bon ; courage !

A Eutrope.

Votre fille à ce compte a perdu son honneur ?

EUTROPE.

Oui perfide.

CRISPIN *à Isidore.*

La votre a le même malheur ?

ISIDORE.

Oui, pécore.

CRISPIN *à Lacinte.*

Et le tien ?

LACINTE.

Moi ? je l'ai.

CRISPIN.

Chose vraye!
Car si tu ne l'as plus, il faut bien que je l'aye.
Croi-moi ; tâtes-y ; tâte ; & ne déguise rien.
Tu peux parmi le leur faire passer le tien ;
Cependant que d'honneur tout le monde me charge ;
Signe au bas de la feuille, & te mets à la marge.
Ton honneur, si tu l'as. . . .

IACINTE.

Si ! comment si ! fripon !
Moi, si j'ai mon honneur ! si je l'ai !

CRISPIN.

Que sçait-on !
On te voit du grand monde imiter la méthode,
Tu veux comme ce monde enchérir sur la mode ;
Ce qu'il fait tu le fais, & pour cette raison,
Le Si, dont je te parle est assez de saison.
Si donc. . . .

IACINTE.

Quoi ! vous souffrez que ce perfide cause ?

LE SERGENT.

Si de mon ministére il vous plaît quelque chose,
Messieurs. . . .

EUTROPE.

C'est ce pendart qu'il faut prendre.

CRISPIN.

Qui ?

IACINTE.

Toi.

ISIDORE.

Accipez.

EUTROPE.

Saisissez.

IACINTE.

Prenez.

LE SERGENT *saisissant Crispin.*

De par le Roy. . . .

CRISPIN.

Vrais Supots de Satan, effroyable couvée...
Peste ! comme le membre a la tête levée !
Il me va mener pendre, il n'eſt rien ſi conſtant.
Membre, qui démembrez, ne me tirez pas tant.

Aux Archers.

Vous, petits membrillons, dont je crains la préſence,
Vous, qui du maître-membre accroiſſez la puiſſance,
Hapes-chairs de mon ame, ah ne permettez point
Que de pierre de taille on me faſſe un pourpoint.
Je ſuis valet de bien, & c'eſt pure malice.

EUTROPE.

D'un méchant raviſſeur c'eſt l'infame complice ;
Et l'honneur d'une fille a rendu deſolé....

CRISPIN.

Eh ! Monſieur, qu'on me fouille on verra ſi je l'ai.
L'honneur eſt néceſſaire en de bonnes familles ;
Et j'en voudrois avoir pour donner à vos filles.
Si pour prendre le mien dans ce lieu l'on m'a pris,
Meſſieurs....

ISIDORE *au Sergent.*

Vous le tenez *in manibus veſtris* ;
Sufficit ; *Domine* vous ſçaurez m'en répondre,
Dans un ſombre manoir vous devez le profondre.
Puis quand dans la priſon vous l'aurez intégré,
L'hôtel de Nicandre vous ſera démontré.
Sur tout vers ſa demeure ayez ſoin qu'on ſe muce.
Employez à ſa priſe & la fourbe, & l'aſtuce ;
L'amiable Iacinte ira guider vos pas.
Vous, Eutrope, *in domum* venez prendre un repas.
Et lors qu'à vos douleurs, vous aurez donné tréve,
Vous me clarifirez le ſujet qui vous gréve.
Venez.

EUTROPE.

Vous le voulez, j'accomplis vos ſouhaits !

Au Sergent.

Debonnaires Meſſieurs, vous ſerez ſatisfaits ;
Mais au traître Criſpin, daignez joindre Nicandre.

SCENE XII.

CRISPIN, LE SERGENT, IACINTE, *Les Archers.*

CRISPIN *au Sergent.*

MEmbre, nous ſommes ſeuls ; on ne peut nous entendre.
Dites-moi, puis-je pas un moment vous parler ?

LE SERGENT.

Tu le peux un moment ; que veux-tu ?

CRISPIN.

M'en aller ;
O cher membre !

LE SERGENT.

Il raiſonne : on diroit qu'il mépriſe...

CRISPIN.

Menez donc à ma ſuite en priſon la valiſe,
O Gigot de Juſtice, & traînez avec moi
Mon malheureux pacquet dans la maiſon du Roi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, *Le premier* NICANDRE,

HIPOLITE.

D'Une indigne foibleſſe à ma gloire mortelle,
Tu viens de recevoir une preuve nouvelle ;
Je cherchois à te perdre, & tu m'as ſçû toucher,
Je voulois qu'on te prit, & j'ai ſçû me cacher :
Je ſçai qu'il eſt honteux que mon ſexe ſoûpire,
Mais tel eſt de l'amour l'inévitable empire ;
Et le feu qu'en ſon ame une fille reſſent,
Pour être plus contraint, n'en eſt pas moins puiſſant.
C'eſt en vain que d'un cœur où l'amour a pris place,
La pudeur en tumulte autoriſe l'audace ;
N'aimer rien que d'aimable eſt un foible ſi doux . . .

Le premier NICANDRE.

Ah que ce foible eſt beau, quand on brûle pour vous !
Ma flâme impetueuſe eſt pour vous trop fidelle,
Pour convaincre d'erreur une bouche ſi belle :
Pourtant, quelques reſpects dont je ſois combattu,
Ce que vous nommez foible eſt toute ma vertu.
Il eſt doux d'être aimé, c'eſt avoir de la gloire ;
Mais s'il eſt doux de l'être, il eſt doux de le croire.
Vous avez tant d'appas, je merite ſi peu,

Qu'un équitable doute accompagne mon feu :
Je dois à l'apparence un amour qui m'honore,
En voyant mes défauts m'aimerez-vous encore ?
Consultez-vous, Madame, & sans précipiter.....

HIPOLITE.

Toi-même, ingrat, toi-même ose te consulter.
Avouë ingénument que tu ne peux sans peine
Pour aimer Hipolite abandonner Ismene ;
Et que de mes bontez l'injurieux excès,
De ta premiere flâme empêche le succès.
Afin que ton destin à mon destin s'attache,
J'ai sçû faire moi-même à moi-même une tache ;
On me croit abusée, on te croit suborneur ;
Et l'on doit te contraindre à me rendre l'honneur.
Je te l'ai déja dit, & ton ame est instruite....

Le premier NICANDRE.

Je l'avois oublié genereuse Hipolite,
Mais il m'en ressouvient, & d'un cœur amoureux
L'obligeante imposture a rempli tous mes vœux.
De mon amour aussi daignez être certaine ;
Je soûpire pour vous & non pas pour Ismene ;
De vos seules beautez je connois le pouvoir ;
Vos yeux seuls....

HIPOLITE.

S'il est vrai, tu le peux faire voir,
On me croit abusée, & l'honneur te convie....

Le premier NICANDRE.

Je vous entens, Madame, & j'en brûle d'envie ;
Je dois à votre feinte accorder mon aveu ;
Mais l'endroit est mal propre à parler de mon feu.
Vous m'aimez, je vous aime ; il me suffit, Madame !
Appaisez votre pere en faveur de ma flâme ;
Dès demain je m'apprête au bonheur de le voir.
Pourrez-vous l'appaiser ?

HIPOLITE.

J'y ferai mon pouvoir,
Adieu.

Le premier NICANDRE.

Donc à ma flâme il n'eſt rien de contraire ? . . .

HIPOLITE *retourne ſur ſes pas.*

Si je fais mon pouvoir je pourrai beaucoup faire,
J'oublios de le dire, adieu.

Le premier NICANDRE.

Mais . . . . Elle ſort.
Ne ſois un obſtacle aux douceurs de mon ſort
Mon frere, & ſouffre au moins qu'une flâme ſi belle . . . . .
Mais au Cours de la Reine enfin l'heure m'appelle :
Je n'ai point de ſecond ; mais du moins j'ai du cœur,
Et de plus mon épée eſt de bonne longueur.
Il eſt vrai qu'aſſez foible eſt le bras qui ſeconde . . . .

SCENE II.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN *avec une Bouteille à la main.*

AH mon bon Dieu ! pourtant je ne vois point de monde.
Ces maudits Houſpilleurs comme ils m'ont fait driller. *appercevant Nicandre.*
Autre Chaſſe-Coquin qui m'entend babiller ;
Il me l'ôte. Ah ! c'eſt vous, ô Meſſire Nicandre,
Bon jour.

Le premier NICANDRE.

Dis promtement ce que tu veux m'apprendre.
Je ne puis faire ici qu'un moment de ſéjour,
Si tu veux me parler, parle vîte.

CRISPIN.

Bon jour.
Des mains de la justice est-ce ainsi qu'on s'arrache ?
Eh ! que si le bon homme eût trouvé votre cache !

Le premier NICANDRE.

Si je me cache ou non, que t'importe ?

CRISPIN.

Ci fait :
Il m'importe.

Le premier NICANDRE.

Il t'importe ! As-tu quelque sujet :
Maraut . . . .

CRISPIN.

Faudra-t'il point que je vous rende grace
De ce qu'au lieu de vous en prison on m'enchasse ?

Le premier NICANDRE.

On t'a mis en prison !

CRISPIN.

Et bien mis, qui plus est ;
Les bourreaux.

Le premier NICANDRE.

C'est dis-tu, pour mon seul interest ?

CRISPIN.

Nenni c'est pour le mien ; je suborne des filles ;
Et je suis en amour grand abateur de quilles :

Le premier NICANDRE.

Ne veux-tu me donner que de sottes raisons ?

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas des deux chiens de grisons ?
Votre futur beaupere, & son cher maigre-échine ?

Le premier NICANDRE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Tu Dieu ! Monsieur la méchante vermine !
A peine de leur vûë étiez vous échapé ?
Qu'un gros peste de membre aussi-tôt m'a gripé.
L'un & l'autre grison ne sçavoit où se prendre ;

Moi n'ayant point d'honneur que je puſſe leur rendre.
Au redoutable ſon d'un ſeul, *De par le Roi.*
Cinq ou ſix Pouſſecus ſe ſont jettez ſur moi;
Et par tant de côtez m'ont fait coure ſi vite,
Qu'à la fin, grace aux Dieux, ils m'ont mis dans le gîte.
On nous croit de concert, & l'on s'eſt fourvoyé.

Le premier NICANDRE.

Voyant ton innocence on t'as donc renvoyé?
On s'eſt donc apperçû de cette erreur extrême?

CRISPIN.

Je m'en ſuis, par ma foi, revenu de moi-même.
Conſiderez le tour que je viens de joüer.
Mes Archers occupez à me faire écroüer
Avoient mis à la porte un niais à merveille;
Moi trouvant ſur un banc cette chere bouteille,
D'une joïe effrontée étouffant mon chagrin,
Je lui ſuis allé dire, *Où vend-on de bon vin?*
J'ai céans des Amis que je veux faire boire.
A la belle Epouſe, ou bien à la Croix noire,
Me répond bonnement mon niais d'apprenti,
Auſſi-tôt porte ouverte, auſſi-tôt moi ſorti,
Puis plus vîte qu'un Baſque enfilant la venelle,
Paſſant d'une ruelle en une autre ruelle,
J'ai tant fait qu'à la fin j'ai trouvé le moyen....
Mais, ô Monſieur, Monſieur... Ne bougez ce n'eſt rien.
Votre bourreau d'amour à cent craintes m'expoſe.

Le premier NICANDRE.

De ton dernier malheur je ſuis la ſeule cauſe.
Mais n'apprehende plus de t'y voir expoſé,
Ma Maitreſſe eſt contente, & ſon pere appaiſé.
On m'attend de ce pas dans le Cours de la Reine;
Je veux à mon retour reconnoître ta peine.
Je reviens dans une heure, attens-moi dans ce lieu.

CRISPIN.

Mais tout eſt appaiſé ?

Le premier NICANDRE.

Je te le jure ; adieu.
Déſormais des Sergens ne crains nulle ſurpriſe.

SCENE III.

CRISPIN *ſeul.*

IL n'a pas dit le mot concernant ſa valiſe.
Elle eſt pourtant reſtée, & puiſſai-je mourir,
Si jamais j'ai deſſein de l'aller requerir.
Quelque fou !

SCENE IV.

CRISPIN, IACINTE.

CRISPIN.

TE voici, cauteleuſe pucelle,
(Ou du moins, s'il n'eſt vrai, fille ſoi diſant telle ;
Car d'oſer en jurer j'aurois peu de raiſon.)
Te voici !

IACINTE.

Le perfide, il eſt hors de priſon !

CRISPIN.

Te voici donc, te dis-je, & te voici toi ſeule ;
Ta Carogne de main m'a baillé ſur la gueule,

Tu le ſçais, la pucelle ?

IACINTE.

Et bien oüi, je le ſçai.

CRISPIN.

Et ſçais-tu bien auſſi que j'en ſuis offenſé,
La pucelle ?

IACINTE.

Moi ? non.

CRISPIN.

Mais dis-moi ; la pucelle . . . ;

IACINTE.

Mais toi-même, dis-moi ſi tu cherches querelle ?
Tu me nommes pucelle, & prétens te mocquer,
Je le vois ; mais apprens ſi tu m'oſes choquer,
Que je ſuis de colere à toute heure pourvûë ;
Et que ſi je m'y mets je te faure à la vûë.
Sçache qu'en ma furie acharnée à ta peau,
J'en ſçaurai de chaque ongle arracher un lambeau.
Et ſi plus en raillant tu me nommes pucelle,
Pour te mieux faire voir qu'en effet je ſuis telle,
Sçache que mon courroux qu'on ne peut égaler . . .

CRISPIN.

Ah ! tout beau je ſuis prêt de te dépuceler !
Si ce n'eſt que cela n'ayons point de querelle ;
Qui peut empuceler aiſément dépucele ;
Et ſi tu ſens de l'être une demangeaiſon . . . ;

SCENE V.

Le ſecond NICANDRE, IACINTE, CRISPIN.

Le ſecond NICANDRE *ſortant de la maiſon d'Iſidore.*

A La fin je te quitte, ô propice maiſon !
Eutrope en me voyant m'auroit fait de la peine ;
Mais enfin . . . .

IACINTE *appercevant tout à coup Nicandre.*

Je vous cherche, ô l'eſclave d'Iſmene.

Le ſecond NICANDRE.

Dieux ! Iacinte me cherche ! auroit-on prévenu . . . ?

CRISPIN.

Que du Cours de la Reine il eſt tôt revenu !
Diable !

Le ſecond NICANDRE *à Iacinte.*

Que voulez-vous la belle ?

CRISPIN.

Pour la belle,
Baſte : mais gardez bien de l'appeller pucelle ;
Vous lui feriez tort.

Le ſecond NICANDRE.

Traître, . . Enfin dites-moi donc . . .

IACINTE *arrêtant Nicandre par le bras.*

Vous me payerez ma peine, & payerez tout du long ;
Celle qui vous aimoit eſt ſi fort en colere,
Que de vous faire prendre elle a prié ſon pere.

Le ſecond NICANDRE.

Me croit-elle volage ? elle dont le pouvoir . . . ;

IACINTE.

Mon Dieu, ce qu'on vous croit vous pourrez le ſçavoir.
Et ſi tantôt ſon pere avoit eu la puiſſance.....

Le ſecond NICANDRE.

J'ai pris ſoin, il eſt vrai, d'éviter ſa preſence;
Mais il n'étoit pas ſeul, & je n'ai pas oſé....

CRISPIN *à Nicandre.*

La Maîtreſſe eſt contente, & le pere appaiſé?
Ah! le menteur.

Le ſecond NICANDRE.

Ta langue un peu trop s'émancipe.

CRISPIN.

Si le membre repaſſe, & que l'on me regripe?

Le ſecond NICANDRE.

L'inſolence d'un traître ira donc juſqu'au point....

CRISPIN.

C'eſt de l'honneur qu'on recherche, & vous n'en avez point.

Le ſecond NICANDRE.

Tu mens, traître, j'en ai; mais ſi tu n'aprehendes....

CRISPIN.

En aurez-vous aſſez pour deux filles friandes?
Si de les contenter vous n'avez le moyen
Ayant pris votre honneur elles prendront le mien.

Montrant Iacinte.

Elle-même eſt d'honneur tellement amoureuſe,
Que vous n'en aurez pas pour ſa ſeule dent creuſe;
Ainſi quoique l'on faſſe en un tel embarras,
Deux honneurs ſi petits ne leur ſuffiront pas.
Penſez-y bien.

Le ſecond NICANDRE.

Perfide, ainſi donc ton audace....
Mais laiſſez-moi, Iacinte, & daignez.....

IACINTE.

Point de grace!

Celle qui vous aimoit a le ſeul interêt . . . . .
Mais pour votre malheur la voilà qui paroît.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE.

VEnez vîte, Madame, autrement il m'échape:
Il faut faire ſi bien que Mendoce l'attrape;
Je le viens de quitter, il attend le retour . . . . .

HIPOLITE.

Ce qu'il avoit dans l'ame il l'a ſçû mettre au jour;
Je ne ſuis plus, Iacinte, Hipolite irritée,
Je donne ma tendreſſe à qui l'a meritée;
Et de peur que mon pere entendit vos diſcours,
Je ſuis venuë en hâte embraſſer ſon ſecours.
Qui l'outrage m'outrage, & mon ame eſt la ſienne.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je veux t'aimer auſſi bonne peſte de chienne.

IACINTE.

Toi, m'aimer? tu veux donc oublier le ſoufflet?

CRISPIN.

Je mets tous ſous les pieds, & je ſuis ton valet.

IACINTE.

Quoi! tu porrois . . . . .

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne cours pas grand riſque:
Si je ſuis ton mari, je reprendrai ma biſque:
Et deſſus ton viſage appliquant tous mes doigts,
Pour un ſoufflet reçû je t'en donnerai trois.

Le second NICANDRE.

Quelle grace, Madame, ai-je droit de vous rendre?
Hipolite : Ile-même a voulu me défendre!
Que ferai-je pour vous qui réponde jamais ? . . .

HIPOLITE.

Vous sçavez le moyen de remplir mes souhaits.
C'est cela qu'il faut faire, & j'attens de Nicandre...

Le second NICANDRE.

Crispin que me dit-elle ? & que viens-je d'entendre ?
Moi, je sçai le moyen de remplir ses souhaits !

CRISPIN.

Si vous le sçavez ?

Le second NICANDRE.

Moi ! je le sçais ?

CRISPIN.

A peu près.

Le premier NICANDRE.

Que ferai-je ? pour faire une chose qui plaise . . .

CRISPIN.

Et que fait-on ? pour faire une fille bien aise,
Idiot ?

Le second NICANDRE *à Hipolite.*

Vous servir m'est un bien précieux,
Mais daignez vous résoudre à vous expliquer mieux :
Je vous veux obéir, j'y mets toute ma gloire,
Mais . . . .

HIPOLITE.

Vous avez, Nicandre, une foible memoire,
N'attendez plus pour tant de si libres propos,
J'ai trop . . . .

CRISPIN *à Nicandre.*

Concevez vous ce que disent ces mots ?
Pauvre fille !

IACINTE *à Hipolite.*

Expliquez aussi votre pensée.

CRISPIN.

Son honneur la suffoque, elle en est si pressée,

Qu'elle étouffe. Ma foi, je vous sçai mauvais gré;
Car si vous le vouliez, vous seriez honoré.

Le second NICANDRE.

Mais je ne comprens pas quel sera le service....

CRISPIN.

Vous ne comprenez pas? mais c'est pure malice;
Car il ne tient qu'à vous de comprendre.

Le second NICANDRE.

Elle veut....

CRISPIN *à Hipolite.*

Madame, comprenons, si comprendre se peut....

Le second NICANDRE.

Impertinent.... De grace, excusez si ce traître...

HIPOLITE.

Le valet ne fait rien qu'à l'exemple du Maître.
Vit-t'on jamais, Iacinte, un si volage amant?

IACINTE.

Pourquoi vous fiez-vous à ce chien de Normand
Aussi?

Le second NICANDRE.

Si je sçavois qui vous met en colere
Peut-être.....

HIPOLITE.

En ta faveur j'eusse appaisé mon pere,
(Car tu viens de sortir de ce même logis.)

Le second NICANDRE.

Il est vrai que j'en sors, mais au moins....

HIPOLITE.

Je rougis
De ce qu'un infidel en a fait son azile.

Le second NICANDRE.

Il m'a donné, Madame, une retraite utile;
Mais insensiblement je m'y suis égaré:
Une cour derobée où j'étois retiré.....

HIPOLITE.

L'imposteur!

CRISPIN *à Nicandre.*

Conlicenze ôtez-moi de peine,
Monſieur ; en quelle ruë eſt le Coues de la Reine ?

Le ſecond NICANDRE.

Maraut !

CRISPIN.

Vous en venez, vous devez le ſçavoir.

HIPOLITE.

Dans ce même logis tu n'as donc pû me voir ?

Le ſecond NICANDRE.

Moi, vous voir !

HIPOLITE.

Toi, qui mens avec tant d'aſſûrance ?
Toi, qui d'un galand homme as la ſeule apparence ;
Toi, qu'un ſang aſſez bon ſemble avoir élevé ;
Et qui n'eſt cependant qu'un perfide achevé ;
Je t'ai de ce logis applani la ſortie.

Le ſecond NICANDRE.

Vous, Madame ?

HIPOLITE.

Moi traître, & ton ame l'oublie.

Le ſecond NICANDRE.

Vous ?

HIPOLITE.

Moi.

Le ſecond NICANDRE.

Quoiqu'il en ſoit, j'en prens peu de ſouci ;
Puiſque vous le croyez, je le veux croire auſſi.
Je me retire : adieu trop charmante Hipolite ;
Ce n'eſt pas ſans regret que Nicandre vous quitte :
Mais Iſmene elle ſeule a droit de me charmer ;
Et pour peu que je reſte il faudra vous aimer ;
Adieu.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je me retire, & pourtant, ô friponne,
Ce n'eſt pas ſans regret que Criſpin t'abandonne ;

TAYLOR INST. OXFORD

Car quand dès ce matin j'ai t'ai vûë en ce lieu ....
C'eſt ma foi plûtôt fait de ne dire qu'adieu.

SCENE VII.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

SI jamais tu m'aimas, cours après ce Nicandre,
Fais ſi bien par tes ſoins qu'on le puiſſe ſurprendre.
Il s'en va du côté que Mendoce l'attend.

IACINTE.

Mais Madame ....

HIPOLITE.

Cours vite, & ne parle point tant;
Vole s'il eſt poſſible, & fais qu'on le ſaiſiſſe.
Mais que vois-je ? *Iacinte ſort.*

SCENE VIII.

ISMENE, HIPOLITE.

ISMENE *revenant du Cours, où elle a fait ſaiſir le premier Nicandre.*

A Vos vœux tout ſemble être propice;
Il vous aime Nicandre, & me fait un affront,
L'ingrat.

HIPOLITE.

HIPOLITE.

S'il m'aime, il fait ce que bien d'autres font.

ISMENE.

A donner cœur pour cœur vous avez été prompte.

HIPOLITE.

Je n'ai pas entrepris de vous en rendre compte.

ISMENE.

De ſes premiers liens vous l'avez arraché.

HIPOLITE.

Donc, aſſez foiblement il étoit attaché.

ISMENE.

D'accord. Mais vos appas ont de telles amorces....

HIPOLITE.

S'ils vous ont fait trembler ils ont aſſez de forces.
Non ſans votre ſoupçon que je crûſſe en avoir;
Mais qui les apprehende en connoît le pouvoir.

ISMENE.

Jugez-en mieux, Madame, un honteux artifice
De vos foibles appas a ſçû faire l'office,
C'eſt cela qui me choque, & cela m'aigrit.

HIPOLITE.

Qui charme ſans appas n'a pas manque d'eſprit.

ISMENE.

Je le croi. Sçavez-vous le deſtin de Nicandre?

HIPOLITE.

Non, je ne le ſçai pas: mais on va me l'apprendre.
Ecoutez ma Suivante, elle vient droit ici.

Ragotin vient d'un côté, & Iacinte de l'autre.

ISMENE

Point Madame, vous-même écoutez celui-ci;
Mais tremblez de frayeur.

HIPOLITE.

Ayez-en l'ame atteinte.

SCENE IX.

ISMENE, HIPOLITE, RAGOTIN, IACINTE.

ISMENE *avec beaucoup de fierté.*

HE bien, cher Ragotin?

HIPOLITE *avec beaucoup de fierté.*

Hé bien, chere Iacinte?

RAGOTIN *à Ismene parlant du premier Nicandre.*

Il eſt enſeveli dans le grand Chaſtelet.

IACINTE *à Hipolite parlant du ſecond Nicandre.*

En ma propre preſence on l'a pris au colet.

RAGOTIN.

Je l'ai vû dans la Morgue, où je croi qu'il enrage.

IACINTE.

Pour apprendre à chanter on l'a mis dans la cage.

RAGOTIN.

Il ne préſumoit pas qu'on lui fit cet affront.

IACINTE.

Il ne ſe doutoit pas d'un orage ſi prompt.

RAGOTIN.

Il vous nomme perfide.

IACINTE.

Il vous nomme cruelle.

ISMENE *à Hipolite.*

Ecoutez.

HIPOLITE *à Iſmene.*

Ecoutez.

ISMENE.

Que dit-il?

HIPOLITE.

Que dit-elle ?

ISMENE.

Vous le voyez, Madame, on l'a mis en lieu sûr.

HIPOLITE.

A qui vient de si loin cela semble assez dur.
Mais plaignez son malheur, soûpirez sans rien craindre.

ISMENE.

Je ne l'ai pas fait prendre, à dessein de le plaindre,
On l'a pris par mon ordre.

HIPOLITE.

On l'a pris par le mien . . . .

ISMENE.

Le sçavez-vous, Madame ?

HIPOLITE.

Oüi, je le sçai.

ISMENE.

Mal.

HIPOLITE.

Bien.

RAGOTIN.

C'est par l'ordre à Monsieur.

IACINTE.

C'est par l'ordre à Madame.

RAGOTIN.

Effrontée !

IACINTE.

Arrogant !

RAGOTIN.

Impertinente !

IACINTE.

Infame !

RAGOTIN.

Ne raisonne pas tant, je t'en prie.

IACINTE.

Et pourquoi,
Hé ?

RAGOTIN.

Si dans ma fureur je me jette sur toi,
Tu verras beau jeu.

IACINTE.

Ladre !

RAGOTIN.

Aiguillon de vipere.

IACINTE.

Croyez-m'en, Hipolite, appellons votre pere ;
Isidore !

SCENE X.

ISIDORE, EUTROPE, ISMENE, IACINTE, RAGOTIN.

ISIDORE.

A *Vdio*, cela veut dire l'oi.
C'est le present du verbe *Audire*.

ISMENE.

Je le voi !

RAGOTIN.

Qui, Monsieur ?

ISMENE.

Ragotin, ma surprise est extrême.

RAGOTIN.

Qui voyez-vous ?

ISMENE.

Ce l'est, c'est mon pere lui-même,

ISIDORE *à Iacinte.*

Definis-moi la cause, & dis-moi la raison . . . ?

IACINTE.

La cause est que Nicandre est dans une prison :
Mais ce demi Monsieur, qui dessous sa jaquette . . . .

ISMENE.

Ne passe pas plus outre, impudente soubrette ;
Découvrant qui je suis, tu prétens me punir :
Pour te punir toi-même il te faut prévenir,
Un aveu legitime autorise ma flâme,
Je suis demi Monsieur, mais entiere Madame,
Ce Vieillard est mon pere, & c'est tout mon bonheur.
J'ose, ...

RAGOTIN *à Ismene.*

Vous êtes donc une fille, Monsieur ?

EUTROPE.

Quoi ! Ma fille . . . . .

ISMENE.

Mon pere !

EUTROPE.

As-tu pû me connoître.

RAGOTIN *à Ismene.*

Je couchois d'ordinaire aux côtez de mon Maître.
Il étoit si peureux que j'étois son appui ;
N'êtes-vous point peureuse aussi-bien comme lui ?

ISMENE *à Eutrope.*

Je partis de Lyon sans vous en rien apprendre,
Pour venger mon injure, & pour perdre Nicandre.
J'ai trouvé que Madame en a fait son Amant ;
Mais sa lâche inconstance aura son châtiment.
Il est pris.

HIPOLITE *à Isidore.*

Vous sçavez ce que m'a fait Nicandre.

ISIDORE.

Maculée.

HIPOLITE.

A la fin je l'ai sçû faire prendre ;
Mais Madame qui l'aime, & qui vit sous sa loi . . . .

ISMENE.

Il eſt vrai que je l'aime, & c'eſt à faire à moi ;
Mais il faut que mon pere en ſecret m'interroge ;
Allons où vous logez, ou venez où je loge.
Si jamais la tendreſſe ébranla votre cœur ;
Si jamais.....

EUTROPE.

Tu ſçais bien que j'ai peur de rigueur.

A Iſidore.

Et vous quoique pour moi votre bonté paroiſſe,
N'attendez nullement que je la reconnoiſſe.
Puiſque, quoique Nicandre ait commis contre vous,
Je veux que de ma fille il devienne l'Epoux :
C'eſt être ingrat ami, mais c'eſt être bon pere,.

ISIDORE.

J'ai trop eu pour Eutrope indulgence pleniere,
Peuſſe recidivé ; mais je veux que mes-hui
Mon eſprit ſe gendarme à l'encontre de lui,
Vale.

Iſidore s'en va d'un côté, & Eutrope de l'autre.

HIPOLITE *à Iſmene.*

Conſolez-vous, vous pouvez tout prétendre,
Demain dans la priſon vous reverrez Nicandre.

ISMENE.

Vous dites vrai, Madame, & ce qui m'eſt bien doux,
Vous le verrez auſſi, ſans qu'il puiſſe être à vous !

IACINTE *à Iſmene.*

Adieu donc, Voyageuſe.

ISMENE.

Adieu, bonne ruſée !
Intrigante !

IACINTE.

Adieu donc, fille garçonniſée !

RAGOTIN *à Iacinte.*

Fille garçonniſée ? inſtruis-moi de ton ſens.

IACINTE.

Elle l'eſt par dehors.

RAGOTIN.

Et tu l'es par dedans.

Hipolite & Iacinte s'en vont du côté d'Iſidore &
Iſmene & Ragotin du côté d'Eutrope.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

La Scene paroît une Cour de Prison.

SCENE PREMIERE.

Le second NICANDRE, CRISPIN, *en calçon, & une boëtte à quester en main.*

Le second NICANDRE.

A Voir de mon amour l'aventure bizarre,
On diroit que le sort contre moi se declare :
Moi, coucher en prison ! moi, qui sçais le moyen...

CRISPIN.

Moi, qui crois vous valoir, Monsieur, j'y couche bien !
Dites-moi, votre gîte est-ce un gîte passable ?

Le second NICANDRE.

On n'a dans la Prison point de chambre agréable :
Mais l'endroit où je couche est pourtant assez beau.
C'est dans la chambre neuve.

CRISPIN.

Et moi, dans le berceau ;
Le bon peste de gîte ! on diroit d'une cave ;
D'une vieille muraille on ramasse la bave ;
Et de foin tout pouri les petits brins épars
Sont sans cesse trainez par Messieurs les Piquarts.

Le second NICANDRE.

Mais d'où vient que si tard ta personne est si nûë ?

CRISPIN.

On m'a pris mes habits pour ma bonne venuë ;
Et tous mes compagnons, les filoux de céans,
(Qu'au filoutage près je trouves braves gens ;
Car ils sont si benins que de peur de rancune
Ils ont pris mon bagage au défaut de pécune.)

Le second NICANDRE.

Tes habits sont mangez ?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

Le second NICANDRE.

Est-ce ainsi...

CRISPIN.

S'ils m'avoient pû manger, ils l'auroient fait aussi :
Peste ! ces affamez sont des vrais fripe-saulses.

Le second NICANDRE.

Quoi, tu n'as ni pourpoint, ni casque, ni chausses ?
Ils ont tout avalé sans rien mettre à l'écart ?

CRISPIN.

Nenni pas tout à fait ; j'en ai mangé ma part.
Mais ce qui me contente, ils ont l'ame assez franche.
Outre qu'ils m'ont promis que j'aurois ma revanche,
Ils souffrent bonnement que je rie avec eux ;
Et j'ai déja la boëtte à quester pour les gueux.
J'y ferai bien mon compte.

Le second NICANDRE.

Et comment, ridicule ?

CRISPIN.

Et par le petit trou quand on ferre la mule.
Ah que j'aurai bien-tôt regagné mon habit.

Le second NICANDRE.

On n'y met rien.

CRISPIN.

Ma foi ! l'on me l'a déja dit.
Mais si l'on y mettoit c'étoit bien mon affaire.

Le second NICANDRE.

Ce n'est certes qu'à moi que le sort est contraire.

Mais sortons de ce lieu ; je vais faire un écrit . . .

CRISPIN.

N'en sortons point, Monsieur, que je n'aye un habit,
Je vous en prie.

Le second NICANDRE.

Ecoute ; en cas qu'on me demande,
Tu viendras me querir, & diras qu'on m'attende,
Ou du moins si tu veux tu pourras m'appeller.

Il sort.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

IL a le Diable au corps de vouloir s'en aller.
Du fidele Crispin le bonheur l'importune.
Il mourroit de regret si je faisois fortune ;
Et de sortir d'ici le boureau n'a deslein ;
Qu'à cause qu'a present il me voit dans le gain.
Mais l'on ouvre ; l'on entre ; allons faire la queste.

SCENE III.

CRISPIN, ISMENE.

CRISPIN.

Mettez vîte, Monsieur, de l'argent dans la boëtte.

ISMENE.

Une autre fois.

CRISPIN.

Mettez; on n'a point de credit.

ISMENE.

Mais l'ami.....

CRISPIN.

Mais l'ami.... j'ai besoin d'un habit, Monsieur.

ISMENE.

Ou je me trompe, ou je crois te connoître. Quel es-tu?

CRISPIN.

Moi! je suis tout ce que je puis être, Receveur, (il est vrai qu'à ne vous celer rien; La recette est petite, & ne va pas trop bien; Mais faut-il de regret que je m'en aille pendre?)

ISMENE.

Je t'ai vû dans Lyon souvent suivre Nicandre.

CRISPIN.

Si vous m'avez vû là, vous me voyez ici.

ISMENE.

Tu ne me connois pas?

CRISPIN.

Il me semble que ci.
A remettre vos traits j'ai pourtant de la peine ;
Ne vous nommez-vous pas, Monsieur, Madame Ismene.

ISMENE.

Oüi, Crispin ; c'est Ismene. Et ton Maître, l'ingrat ?
Le perfide ?

CRISPIN.

Mon Maître ? il est fort délicat.
J'ai peur dans la prison qu'il n'amasse du rhume.

Ismene met ces deux loüis dans la boëtte de Crispin, & Crispin qui fait ses efforts pour en faire tomber quelqu'un, voyant qu'il ne le peut, parle en lui-même si justement au sens d'Ismene, qu'elle croit qu'il réponde à ses demandes.

ISMENE.

Va, sa flame l'échauffe, & l'amour le consume ;
Mais voilà deux loüis, reçois-les de ma main ;
Et du traître Nicandre apprens-moi le dessein.
N'a-t'il point de regret de ce qu'il m'a perduë ?
Ne veut-il pas me rendre une foi qui m'est dûë ?
Agis. Par ton moyen si l'ingrat se resoud.....

CRISPIN *parlant des loüis qu'il ne peut avoir.*

Je suis trop malheureux pour en venir à bout.

ISMENE.

Toi qui sers cet ingrat, ne peux-tu faire en sorte,
Crispin....

CRISPIN *parlant des loüis.*

Si je le puis, que le diable m'emporte !

ISMENE.

Tu ne le peux ? le traître a donc bien du mépris !
D'un amour reciproque il dédaigne le prix ;
Croyant à son depart qu'il m'adoroit dans l'ame,
J'ai mis tous mes plaisirs à répondre à sa flame ;
J'ai mis tous mes plaisirs au bonheur d'être unis ;
J'ai mis.....

CRISPIN

CRISPIN *parlant des lettres.*

Où diable aussi les avez-vous là mis ?

ISMENE.

Que veux-tu je l'aimois ; il me sembloit sincere ;
A son volage cœur je croyois être chere ;
J'avois en la faveur des sentimens si doux,
Crispin....

CRISPIN *songeant à ce qu'Ismene dit.*

Plait-il ? quoi ? qu'est-ce ? & que me dites-vous ?
Vous voulez voir mon Maitre, ayez soin de m'attendre.
Non, ne m'attendez pas ; je l'appelle. Nicandre !
Le premier NICANDRE, *à une fenêtre grillée.*
Qui m'appelle ?

CRISPIN.

C'est moi.

Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est moi.

Le premier NICANDRE.

Qui Toi ?

CRISPIN.

Moi.

Le premier NICANDRE.

Et qui donc est-ce là que je vois avec toi ?

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Et qui donc ? dis.

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Qui que ce soit, n'importe; il suffit qu'on m'appelle
Je descends.

ISMENE *à Crispin.*

Que dis-tu de la peine qu'il a?
N'a-t-il pas apperçû . . . mais l'ingrat le voilà.

SCENE IV.

ISMENE, *le premier* NICANDRE, CRISPIN.

ISMENE.

HE bien, Nicandre?

Le premier NICANDRE.

Hé bien, Madame; êtes-vous lasse
De me joüer des tours de si mauvaise grace?
Quels appas avez-vous qui puissent me charmer;
Et par quel privilege ai-je dû vous aimer?
Y suis-je obligé, moi? voulez-vous m'y contraindre?

ISMENE.

Si tu n'as pû m'aimer, volage, as-tu dû feindre?
Et ne falloit-il pas pour le bien de mes jours,
Ou ne m'aimer jamais, ou bien m'aimer toûjours?
Mais écoute, il est temps que tu m'ouvres ton ame;
Je t'ai fait mettre ici, tu le sçais?

Le premier NICANDRE.

Oüi, Madame,
Et sans perdre un moment en propos superflus,
Sçachez . . . .

CRISPIN *à Nicandre.*

Depuis quand donc ne l'adorez-vous plus,
Notre cher?

Le premier NICANDRE.

Dis-tu moi j'ai plûtôt de la haine ....

CRISPIN.

Que diable dites-vous étourdi ? c'eſt Iſmene,
Que vous aimez tant.

Le premier NICANDRE.

Moi ? je n'ai jamais penſé ....

CRISPIN.

C'eſt Iſmene, vous dis-je, êtes-vous inſenſé ?
Elle qui dans Lyon arrêta votre courſe ....

ISMENE.

Moi, qui de ſon bonheur voulois être la ſource.
De publier ſa honte on m'épargne le ſoin,
Dans ſon propre valet je rencontre un témoin,
Et par un procedé qui ſent l'ame de boüe,
Il fait un deſaveu qu'un valet deſavoüe ;
Pourſuis, Crilpin, pourſuis, & d'un Maître pareil....

Le premier NICANDRE.

Il a ſuivi, Madame, un ſi rare conſeil.
Vous l'aviez bien payé pour m'appeller ſon Maître ;
Mais par ma'heur pour vous je n'ai pû le connoître.
L'artifice étoit foible ; & je ſuis délicat,
Madame.

CRISPIN.

Ah juſtes Dieux ! le maudit renegat !
C'eſt donc quand il vous plaît, que vous êtes mon Maître ?

Le premier NICANDRE.

Jamais je ne le fus, & ne veux jamais l'être.
J'aurois trop de regret ſi la moindre union ....

ISMENE.

Et qui donc te ſerroit quand tu vins à Lyon ?
Mais tu n'y fus jamais, tu le vas faire accroire.

Le premier NICANDRE.

J'ai trop peu de foibleſſe, & trop bonne memoire,
On m'a vû dans Lyon faire aſſez de ſéjour ;
Mais ce n'eſt qu'à Paris que j'ai pris de l'amour.

ISMENE.

Ah méchant !

Le premier NICANDRE.

Moi, méchant ! c'eſt me faire injuſtice.

CRISPIN.

Renier un valet, c'eſt un beau petit vice !
Il appelle cela des chanſons.

ISMENE.

Retous-toi ;
Vois qui tu veux aimer d'Hipolite ou de moi ;
Epargne à mon amour le regret de te nuire,
J'oublirai ton forfait ſi tu veux t'en dédire ;
Et pour mieux te contraindre à paroître ſurpris,
J'aurai plus de bonté que tu n'as de mépris.

Le premier NICANDRE.

Et moi qui ſuis ſenſible, & qui vois qu'on m'abuſe,
J'aurai plus de mépris que vous n'aurez de ruſe ;
De ce lâche coquin je ſuivrai l'entretien ;
Il me dira ſon maître, & je n'en croirai rien ;
Dédaignant les défauts, honorant le mérite,
Je ſçaurai vous haïr comme j'aime Hipolite ;
Et n'étoit votre ſexe, eut-on dû m'en blâmer,
Vous ſeriez en état de jamais ne m'aimer.
Sortez.

ISMENE.

Pardonne, ingrat, ma viſite obligeante ;
Au reſte agoniſant d'une amitié mourante ;
Qui pour ton interêt augmentant de moitié
Arrachoit un avis à ma lâche pitié.
Tu ne m'écoutes pas, mais redoute mon pere ;
Adieu, je vais moi-même irriter ſa colere,
Dans aſſez peu de temps nous ſerons en ce lieu.

Iſmene ſort.

SCENE V.

Le premier NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus voilà juſtement, comme il plaît au bon Dieu.
Vous venez là de faire un bon chien de ménage.
Continuez, l'ami.

Le premier NICANDRE.

Tais-toi, traître, ou ....

CRISPIN.

J'enrage;
Et je ſouhaiterois que chacun ſouhaitât,
Qu'au milieu de la gréve on vous décapitât.
Un tendron l'idolâtre, & Monſieur le neglige!
Une Iſmene l'adore & Monſieur ....

Le premier NICANDRE.

Paix, te dis-je,
Ou bien ſi de ta voix rien n'arrête le cours,
Dis le nom d'Hipolite, & m'en parle toûjours:
Si tu veux que pour toi mon courroux ſe déſarme
Détruis un nom haï, par un nom qui me charme;
Et pour l'un & pour l'autre agiſſant tour à tour,
En approuvant ma haine applaudis mon amour.
Là-deſſus, cher ami, le Seigneur te conſole,
Juſqu'au revoir.

Nicandre s'en va.

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

ET toi, le boureau te décole
Fou des plus achevez, dont les sens abêtis
Pensent.... Mais des verroux j'entens le cliquetis;
Quelqu'un entre.

SCENE VII.

CRISPIN, IACINTE.

CRISPIN *appercevant Iacinte.*

BOn jour.

IACINTE.

Ah c'est toi!

CRISPIN.

Belle bête;
A voir ce que je porte on connoit que je quête;
Tout quêteur que je fois si tu fais un souhait.
Tu peux tendre ta boëte, & je donne mon fait:
J'ai deux loüis, je t'aime.

IACINTE.

Il n'est pas temps encore!
Je viens voir....

CRISPIN.

Vois traîtresse, un Crispin qui t'adore,

Et qui pour t'avoir vû un peu plus qu'il ne faut,
N'eſt vêtu que de toile, & s'il brûle de chaud.

IACINTE.

Je viens dire....

CRISPIN.

Dis-moi, femelle inſecourable,
Si l'on peut longtemps vivre, & brûler comme un Diable;
Et ſi tu n'agis pas d'une ingrate façon,
De me voir être braiſe, & que tu ſois glaçon.

IACINTE.

Je viens faire.....

CRISPIN.

Toi faire? hé bien, fille mauvaiſe;
Il ne tiendra qu'à toi de me faire bien aiſe;
Ou du moins connoiſſant que tu m'aime ſi peu,
Souffre glace pour glace, ou me rends feu pour feu.

IACINTE.

Je viens pour....

CRISPIN.

Tu viens pour? ce n'eſt pas aſſez dire;
Viens-tu pour m'obliger, ou viens-tu pour me nuire?
Et puiſqu'aſſeurement dans ce lieu tu viens pour,
Dis-moi ſi c'eſt pour haine ou ſi c'eſt pour amour.

IACINTE.

C'eſt pour amour. Ton maître en a-t'il l'ame atteinte?

CRISPIN.

Le maître aime Hipolite, & le valet Iacinte.

IACINTE.

Tu te railles, peut-être; & te mocques de nous;
Car Iſmene.....

CRISPIN.

La Dône a ma foi du deſſous.
Elle vient de ſortir qui déteſte Nicandre;
De lui-même à lui-même elle a dit pis que pendre;
Il avoit le deſſein de lui rompre le cou.

IACINTE.

Aime-t'il Hipolite ?

CRISPIN.

Il en eſt parbleu fou !

Quand on parle d'Iſmene on le choque, on l'irrite ;
On le touche, on le charme en parlant d'Hipolite ;
Et ce nom par lui-même eſt ſi fort repeté . . . .

IACINTE.

Attend, mon cher Criſpin, tu ſeras contenté.
Voyons dans la geole, Hipolite y doit être ;
Elle m'a fait entrer pour preſſentir ton maître,
Et puiſqu'enfin Nicandre à l'aimer ſe reſout
Diſons-lui qu'elle vienne & l'informe de tout.
Hipolite ! Hipolite !

SCENE VIII.

HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

IACINTE.

Allons donc, pareſſeuſe ;
Nicandre eſt amoureux comme vous amoureuſe ;
Et Criſpin que voilà qui ſoûpire pour moi
M'en répond corps pour corps, & m'en jure ſa foi
C'eſt vous ſeule qu'il aime, & qu'il trouve d'aimable.

HIPOLITE.

En eſt-il bien certain ?

CRISPIN.

Oüi, je me donne au Diable !

HIPOLITE.

Mais Iſmene l'adore, elle veut recouvrer . . . .

CRISPIN.

En ma propre presence il la vient de livrer.
Mais voyez, on disoit que le Ciel nous l'envoye.

IACINTE.

Si tu pensois ....

CRISPIN.

Iacinte, il va mourir de joye;
Je le sçai de science, & je t'en donne avis;
Jamais nul amoureux n'eut les sens si ravis;
Et tu vas voir.

SCENE IX.

Le second NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

Le second NICANDRE.

MA lettre à la fin est écrite,
Mais que vois-je? ô bons Dieux! n'est-ce pas Hipolite?

CRISPIN.

Hipolite elle-même; avancez, mal émû.
à Iacinte.
Que disois-je? de joye il est si prévenu
Qu'il a changé de notre au moment qu'il l'a vûë.

Le second NICANDRE.

Madame à votre aspect je me sens l'ame émûë ....

CRISPIN *à Iacinte.*

L'ame émûë! entens-tu? sans amour l'auroit-on?
Que t'en semble?

IACINTE.

Il le dit d'un assez vilain ton.

HIPOLITE.

Si d'un cœur qui vous aime on vous fait une offrande.

Le second NICANDRE.

Je veux dans une fille une vertu plus grande ;
Et quand d'autres que vous ne me charmeroient pas,
Votre extreme foible le avilit vos appas.
A ne pas vous connoître & voir votre visage
J'aurois pû vous aimer si j'eusse été volage ;
Mais fussai-je volage, à vous connoître mieux,
Vous seriez la derniere à surprendre mes yeux.
Je vous fais par pitié d'équitables reproches.

IACINTE.

Crispin !

CRISPIN.

Je suis penaud comme un fondeur de cloches.

IACINTE.

Tu disois . . . .

CRISPIN.

Je disois ; mais je ne dis plus rien.

IACINTE.

Quoi le traître ! . . . .

CRISPIN.

Il est fou : ne le vois-tu pas bien.
Il fait bon se fier à de semblables drilles !

IACINTE.

Est-ce comme cela que l'on traite des filles ?
Le perfide ! . . . .

CRISPIN.

Il est fou, je te l'ai déja dit.

HIPOLITE.

Ton brutal procedé rend mon cœur interdit. . . .

Le second NICANDRE.

Et le vôtre me choque, & le vôtre m'étonne,
Je suis honteux pour vous de ce qu'on m'emprisonne.
Je ne suis dans ce lieu que par votre moyen,
Mais aussi . . . .

HIPOLITE.

Quoi ! mais ?

Le second NICANDRE.

Mais.....

CRISPIN.

Mais vous ne valez rien.

Le second NICANDRE.

J'ai, de la quereller un sujet raisonnable,
Tu sçais.....

CRISPIN.

Que les menteurs sont les enfans du Diable ;
Et pour cette raison je vous fais à sçavoir
Que Monsieur votre pere est un pere fort noir,
C'est Ismene en ce lieu qui vous a fait conduire
Menteur.

HIPOLITE.

Point, c'est moi-même & je cherche à lui nuire ;
Loin de le déguiser j'en demeure d'accord.

IACINTE.

Un habile sauteur, pour le craindre si fort !
Ma foi !

HIPOLITE.

Je t'ai fait prendre & non pas ton Ismene,
Perfide.

Le second NICANDRE.

Elle est trop bonne, & vous êtes trop vaine ;
Mon sort est déplorable, & mon sort seroit doux
Si c'étoit mon Ismene aussi bien que c'est vous,
Mechante.

IACINTE, *à Crispin.*

Qu'il est traître ! & qu'il a de malice !

CRISPIN.

Feu Judas, près de lui, n'eut été qu'un novice ;
S'ils se fussent connus, celui-ci l'eut forcé
A venir de sa bouche écouter l'A, B, C.
Il a fait tout son cours à l'Ecole traitresse.
D'autres nomment trahir ce qu'il appelle adresse ;

Et si de ce qu'il sçait je sçavois les trois quarts
Au plus tard dans trois jours je ferois Maître ès Arts.
Il est sçavant.

HIPOLITE.

Dis-moi ce que tu veux resoudre ;
Apprens-moi . . . .

Le second NICANDRE.

Dans vos mains je pourrois voir la foudre,
En redoûter la chûte, en sentir les éclats,
Et là pour de perir ne m'ébranleroit pas :
J'aime Ismone, je l'aime, & non pas Hipolite ;
J'aime Ismène . . . .

HIPOLITE.

C'est trop ; ton audace m'irrite,
Traître. Tu sçais, Iacinte, où mon pere m'attend.

IACINTE.

Oüi je le sçais, Madame, & je vais à l'instant . . .
Il prévient mon voyage, & le voilà qu'il entre.
Voyez.

SCENE X.

ISIDORE, HIPOLITE, CRISPIN, *Le second* NICANDRE, IACINTE.

ISIDORE *entrant.*

DEs forfaicteurs c'est donc ici le centre?
Nicandre . . . .

HIPOLITE.

De l'ingrat le mépris est trop grand.
A toute ma tendresse il est indifférand.

De

De ſon perfide cœur la fierté me ravale ;
Et vous devez... mais Dieux ! j'apperçois ma Rivale ;
Elle vient.

SCENE XI.

ISMENE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN, IACINTE, RAGOTIN.

ISMENE.

INfidelle, il eſt temps de parler.

HIPOLITE.

Volage, il n'eſt plus temps de rien diſſimuler.

CRISPIN.

S'il s'en peut demêler, il n'eſt pas mal-habile.

Le ſecond NICANDRE *à Eutrope.*

Monſieur....

ISMENE.

Tu cherches, traître, une ruſe inutile ;
Tu n'abuſeras plus ni mon pere ni moi.

Le ſecond NICANDRE.

Votre pere, Madame, eſt-ce vous que je voi ?
Eſt-ce Iſmene ?

CRISPIN.

Nenni ; c'eſt une autre. Ah le traître !

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce Iſmene ?

ISMENE.

Tu feins de ne pas me connoître ?
Lâche !

CRISPIN.

C'eſt un fin Merle ; il ſçait bien d'autres tours.

HIPOLITE *à Iſidore.*

Parlez ; ſouffrirez-vous qu'il lui parle toûjours ?

ISIDORE.

Sois mon *Gener*, Immond ; ou deſcens au ſepulcre.
Tu vois bien que ma fille eſt paſſablement pulcre ;
Sois mon *Gener* ; ſinon . . . .

EUTROPE.

Mais ma fille a ſa foi

ISMENE.

L'ai-je pas, volage ?

Le ſecond NICANDRE.

Oüi.

HIPOLITE.

L'ai-je pas auſſi, moi ?

Le ſecond NICANDRE.

Non.

HIPOLITE.

Non, traître ! Oſes-tu . . . .

ISMENE.

Je ſçai qu'elle te touche ;
Je le ſçai.

Le ſecond NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Moi.

Le ſecond NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Je le ſçai de ta bouche ;
Effronté !

Le ſecond NICANDRE.

Vous, Madame ? ô grands Dieux ! qu'eſt-ce cy !

IACINTE.

Je le ſçai auſſi, moi.

RAGOTIN.

Moi, je le ſçais auſſi.

CRISPIN.

Si pas un de ceux-là ne vous ſemble croyable,
Je le ſçais auſſi, moi, témoin irreprochable;
Je le ſçais.

Le ſecond NICANDRE.

Quoi! Criſpin! quoi j'aurois conſenti?.....

CRISPIN.

C'eſt dire en mots couverts, tout le monde a menti.

Le ſecond NICANDRE.

Tu n'as point de raiſon, car tu dois faire entendre...

CRISPIN.

J'aurai tort ſi ce lieu loge plus d'un Nicandre,
Voyons.

Le ſecond NICANDRE.

Mais....

CRISPIN.

Mais voyons. Ho, Nicandre! j'ai tort!
Comme il répond. Nicandre! eſt-ce pas aſſez fort?
Ho, Nicandre! écoutez caterreuſe cervelle,
J'ai tort.

SCENE DERNIERE.

Le premier NICANDRE, *le* 2. NICANDRE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, ISMENE, IACINTE, CRISPIN, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

QUi donc encor eſt-ce là qui m'appelle?

CRISPIN.

Qui, Diable, eſt celui-ci qui s'en vient droit à nous?

Le ſecond NICANDRE.

Que vois-je?

Le premier NICANDRE.

Qu'apperçois-je?

Le ſecond NICANDRE.

Eſt-ce vous?

Le premier NICANDRE.

Eſt-ce vous?

Le ſecond NICANDRE.

Quoi! mon frere eſt ici!

Le premier NICANDRE.

Quoi! je vous vois paroitre!

CRISPIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, qui des deux eſt mon Maitre?

ISMENE.

Dites-moi qui des deux m'a fait don de ſa foi?

HIPOLITE.

Dites-moi qui des deux s'eſt pû donner à moi?

Eſt-ce vous ? Eſt-ce vous ? rendez-m'en plus inſtruite ;
Qui des deux ? . . . .

Le premier NICANDRE.

C'eſt moi-même, ô ma chere Hipolite ;
C'eſt moi qui dans l'eſpoir de me voir votre époux...

Le ſecond NICANDRE *à Iſmene.*

Hé bien, ſuis-je, Madame, infidelle pour vous ?
Rendez-moi votre amour, reprenez votre haine.

ISMENE.

Mais lorſqu'on vous a pris dans le Cours de la Reine. . . . .

Le premier NICANDRE.

Lui, Madame ? c'eſt moi qu'on a pris dans ce lieu.

IACINTE.

Tout va le mieux du monde, où je me donne à Dieu ?
Car aucun contre aucun n'aura ſujet de plainte.

CRISPIN.

Puiſqu'Iſmene eſt aimée, Hipolite, & Iacinte,
Sans nous embarraſſer d'aucune autre raiſon
Prenons chacun la nôtre, & ſortons de priſon.
Que dis-tu de l'avis ? dis-moi donc ma petite ?

Le ſecond NICANDRE.

Pour moi, j'adore Iſmene.

Le premier NICANDRE.

Et j'adore Hipolite.

Le ſecond NICANDRE.

Pourrons-nous être à vous ; & ſouffrirez-vous bien ?

ISMENE.

Demandez à mon pere.

HIPOLITE.

Et demandez au mien.

EUTROPE.

Puiſqu'il eſt ſi ſincere, il a droit de prétendre
Et le nom de mon fils, & le nom de mon gendre ;
Et ſi touchant ſa fille Iſidore m'en croit,
Envers l'autre Nicandre il fera ce qu'il doit.

ISIDORE.

Que Nicandre la ſponde, & foi de Philoſophe;
Je ſerai benevole envers ſa cataſtrophe;
C'eſt le cœur qui le dit, & s'il eſt trop obſcur,
Ex abundantia cordis os loquitur.

Le premier NICANDRE.

Quelles graces vous rendre! une gloire parfaite....

CRISPIN.

Tournez-moi les talons, votre beſogne eſt faite,
Monſieur. Toi, que dis-tu?

IACINTE.

Moi? ce que tu voudras.

CRISPIN.

Je t'aime bien, & toi?

IACINTE.

Moi? je ne te hais pas.

CRISPIN.

Je me veux marier auſſi-bien que mon Maître.
Et toi, dis?

IACINTE.

Dis-tu moi? je voudrois déja l'être.

CRISPIN.

Je te veux, me veux-tu? concluons tout ici.

IACINTE.

Ma foi! ſi tu me veux, je te veux bien auſſi.

CRISPIN.

Tocque-là.

IACINTE.

Tiens.

CRISPIN *aux deux Nicandres.*

Et vous avant votre ſortie,
Allez dans une chambre y conter votre vie;
Et faites qu'en tous lieux on vous loue en ce point
Qu'on vous a crû MENTEURS, & vous ne MENTIEZ POINT.

FIN.

LE PORTRAIT DU PEINTRE, OU LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

COMEDIE.

AU LECTEUR.

JE ne me serois jamais avisé, mon cher Lecteur, de vouloir t'ennuyer par une espece de Préface, si je n'étois obligé d'en faire le sacrifice à la gloire outragée des plus honnêtes gens du Royaume. Si l'on s'étoit contenté de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Moliére, & de l'avoir réduit à la honteuse necessité de recourir aux invectives, pour repousser la Satire qui a mis en plein jour les défauts du plus considerable de ses Ouvrages; j'eusse laissé la liberté du doute à tous ceux à qui l'on a voulu persuader que je

n'étois pas même l'Auteur d'un ouvrage si médiocre : mais il n'est pas juste que je me laisse dépoüiller d'un bien qui ne peut enrichir personne ; & je suis contraint de défendre tout le Parnasse contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands Hommes n'ont point d'occupations si frivoles : ils ne travaillent que lors qu'il y a de la gloire à acquérir ; & c'est dire assez clairement que Moliere n'a rien à craindre d'eux. Pour moi, je suis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma Piece digne de ceux qui sont accusez d'y avoir mis la main, c'est demeurer d'accord de son mérite ; & toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Moliere appelle IMPROMPTU, ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourois repousser ces injures par d'autres injures plus piquantes, si j'en avois aussi bien la volonté que j'en ai le droit ; mais je n'y suis pas accoûtumé comme

lui : Et puis, cette sorte de vengeance est si indigne d'un honnête homme, que la sienne n'a pas eu lieu de me surprendre.

PERSONNAGES.

DAMIS, Baron, Amant d'Amarante.
AMARANTE, Maîtreſſe de Damis.
CLITIE, Couſine d'Amarante.
LE COMTE, } Courtiſans
LE CHEVALIER DORANTE, } ridicules.
LA MARQUISE ORIANE, Précieuſe.
LIZIDOR, Poëte.
PETIT-JEAN, Page d'Amarante.
LA RAME'E, Laquais du Comte.

La Scene eſt à Paris dans une Salle du Logis d'Amarante.

LE

LE PORTRAIT DU PEINTRE; OU LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITIE, DAMIS.

CLITIE.

MA Couſine s'habille ; & je viens vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous tant faire attendre :
Car de votre preſence elle aura du plaiſir ;
Pour venir vous le dire elle a ſçû me choiſir.
Votre retour la charme, & ſa joye eſt extrême.

DAMIS.

La charmante Clitie eſt toûjours elle-même ;
Toûjours l'ame ſenſible, & le cœur obligeant.
Il ne ſort de ſa bouche aucun mot affligeant.
Plût au Ciel qu'en revanche une fille ſi belle
En ſemblable rencontre eut beſoin de mon zéle !
Il n'eſt ſoins ni devoirs que ne dût éprouver....

CLITIE.

Patience ; il n'eſt rien qui ne puiſſe arriver.
Je me ſens dans un âge à ne plus guere attendre.
Vous avez un couſin dont le cœur paroit tendre ;
Et s'il étoit d'humeur à languir ſous ma loi,
Ce que je fais pour vous, vous le feriez pour moi.
Quand ma couſine auſſi daigne oüir ma harangue,
A lui parler de vous je prépare ma langue ;
De mon zele aſſidu ſon eſprit eſt confus :
Euſſiez-vous des défauts, j'en ferois des vertus.
Je la charme par là : (car je ſçai par moi-même
Qu'on oblige une fille en loüant ce qu'elle aime ;
Et que lors qu'un amant s'eſt rangé ſous nos loix,
Qui nous vante ſa grace applaudit notre choix.)
J'ai cent fois d'Amarante affermi la tendreſſe ;
Et du tendre Damis ſi j'étois la Maîtreſſe,
Peut-être que....

DAMIS.

Peut-être en amour n'eſt pas bon.
Vous m'aimeriez peut-être, & peut-être que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'eſt rendu maître,
Il ne veut rien devoir au ſecours d'un peut-être ;
Et quand d'une Maîtreſſe on ſouhaite la main,
Un bonheur dont on doute, eſt un malheur certain.
Deima chere Amarante un ſemblable peut-être....

CLITIE.

Amarante vous aime, & j'ai ſçû le connoître.
A pouvoir de ſa bouche arracher cet aveu,
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu :

Adieu mon cher ; souffrez qu'un moment je vous laisse.
Je viendrai vous rejoindre avec votre Maîtresse.
A certaine Marquise elle donne à dîner,
Et touchant ce repas j'ai quelque ordre à donner :
Entre Amis tout s'excuse ; & chacun s'accommode....

DAMIS.

Je m'en vais ; je vois bien que je suis incommode ;
Sur le soir Amarante aura plus de loisir....

CLITIE.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaisir !
Ma charmante cousine en seroit si surprise....

DAMIS.

Mais paroître en desordre auprés d'une Marquise ;
M'exposer de la sorte à des yeux délicats !

CLITIE.

Si Damis l'apprehende, il ne la connoit pas.
Vous ne vîtes jamais Dame plus incommode.
Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode ;
A la nature même elle impose des loix ;
En user autrement c'est sentir le Bourgeois.
Jamais ce qui vous plaît n'a l'honneur de lui plaire ;
Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire :
Et c'est à cette belle une espece d'affront
Que de boire & manger comme les autres font.
Aussi quoiqu'elle sasse à toute heure on la joue ;
Mais alors qu'on la raille, elle croit qu'on la loue ;
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit ;
Si l'on rit de la voir, c'est que l'on l'applaudit ;
Quand on la contrefait elle croit qu'on l'imite ;
Elle affecte des mots qu'elle seule debite ;
Et comme si son ame agissoit par ressorts,
Son esprit se demonte aussi-bien que son corps.
Sur tout ce qui la choque on sçait bien qu'elle glose ;
Mais lui plaire & déplaire est une même chose.
Vos soupirs à ses yeux ne sont pas adressez ;

Amarante vous aime ; & cela c'eſt aſſez.
Juſqu'au revoir.

DAMIS.

Ma joie eſt enfin apparente . . . . ;

SCENE II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE *en entrant.*

HO! quelqu'un ! fait-il jour chez la belle Amarante ?
Ah, Ah ! C'eſt toi, Baron : ne fais pas le ſurpris.
Et depuis quand, mon cher, es-tu donc à Paris ?
Parbleu, de ton voyage, il faut dire la cauſe :
Entrons.

DAMIS.

Tu peux entrer ; mais pour moi, je ne l'oſe.
On habille Amarante, & je viens de ſçavoir
Que dans quelques momens j'aurai l'heur de la voir.
Par reſpect l'un & l'autre attendons qu'elle ſorte.
Mais peut-on me connoître à me voir de la ſorte ?

LE COMTE.

Parbleu, Baron, tout autre y ſeroit attrapé ;
Te voilà, Dieu me damne, aſſez bien équipé !
Teſtebleu ! des colets de dentelle de Flandre !
Juſtice.

DAMIS.

Quoi ! . . . .

LE COMTE.

Parbleu, je ne veux pas t'entendre.
Juſtice, Baron.

DAMIS.

Mais....

LE COMTE.

Mais, Juſtice.

DAMIS.

Dis-moi....

LE COMTE.

Si tu m'en crois, mon cher, ne vas pas chez le Roi;
Tu n'entrerois jamais dans la Salle des Gardes,
Qu'il ne plût ſur ton nez plus de mille nazardes.

DAMIS.

Quoi! les Gardes....

LE COMTE.

Baron, moi qui te parle, moi,
Je te dis en ami; ſi tu vas chez le Roi,
Que tu n'entreras pas ſans un Point de Veniſe....

DAMIS.

Et s'il arrivoit donc que par une ſurpriſe...

LE COMTE.

Quelque ſot! Sur mon ame, on ne me ſurprend point.
J'ai parbleu dépenſé dix mille écus en Point.
Mais le bon de cela, Baron, quand je m'ajuſte,
Pour me tirer du pair, je calcule ſi juſte
Que, parbleu, notre ami, chez les gens comme toi
Quand la mode commence, elle eſt vieille pour moi.
Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre!

DAMIS.

N'ai-je que ce défaut que tu puiſſe reprendre?
De ces riches colets ſi tel eſt le pouvoir,
Auſſi bien comme toi j'ai moyen d'en avoir:
Mais dis-moi dans Paris n'a-t'on pas la franchiſe?
Ce qui fait l'honnête homme eſt-ce un Point de Veniſe?
C'eſt un foible avantage à ces gens du bel air
Qu'emprunter du ſecours pour ſe tirer du pair:
Quand d'un ſang aſſez bon nous avons l'heur de naître?

Notre éclat naturel nous doit faire paroître:
C'est mon sentiment, Comte; & tu dois m'avoüer...

LE COMTE.

Dieu me damne, Baron, tu te feras joüer;
Prens garde à toi.

DAMIS.

Pourquoi?

LE COMTE.

Pourquoi!

DAMIS.

Daignes me dire.....

LE COMTE.

Par ma foi, cher Baron, ton pourquoi me fait rire;
Il est bon.

DAMIS.

Mais pourquoi.....

LE COMTE.

Continuë.

DAMIS.

Apprens-moi....

LE COMTE.

On te joûra, te dis-je, Hé demande pourquoi?
Je t'en prie. Allons donc: Soûtiens ton caractere.

DAMIS.

Ou fois plus raisonnable, ou bien songe à te taire;

LE COMTE.

On te joûra.

DAMIS.

Dis donc quel sujet on aura....

LE COMTE.

On te joûra, morbleu, parce qu'on te joûra.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais prens garde à toi; car nous avons un homme
Qui fait mieux des portraits que les Peintres de Rome;

Il vous dépeint, morbleu ! mais je dis traits pour traits:
Il est vrai, quelques sots ne s'en doutent jamais;
Quoi que des spectateurs tous les traits y paroissent.
Plus ils sont ressemblans, moins ils les reconnoissent:
Ce qu'on a fait pour eux leur paroît pour autrui.
Et tel y rit souvent de voir rire de lui.

DAMIS.

A ce compte, ce Peintre en badins vous erige !
Mais se void-on joüer, sans que l'on se corrige ?
En est-il d'assez sots pour ne pas s'abstenir ? ....

LE COMTE.

S'il est des sots ? ma foi, tu m'en fais souvenir
De sots ; pour t'en montrer, & de plus d'une espece.
Si tu veux dès tantôt nous irons voir sa Piece.
Mais il faut, notre cher, me promettre ce point,
Si tu vas autre part, que tu ne riras point.

DAMIS.

Pourquoi cela ?

LE COMTE.

Pourquoi ! Je ne puis te le dire.
On m'a dit seulement que c'est là qu'on va rire;
Et j'ai fait, testebleu, des sermens qui tiendront
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

DAMIS.

Moi qui hais ta maniere, & qui suis équitable,
Je ris quand j'ai de rire un sujet raisonnable;
Et je tiens que tout homme, à moins d'être brutal,
Doit rire de la chose, & non pas du signal
Car tu ris de voir rire, & ma foi je parie....

LE COMTE.

Et dequoi donc, Baron, prétens-tu que je rie ?

DAMIS.

De quelque endroit risible où paroisse l'esprit.

LE COMTE.

Parbleu ! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit,
Je le soûtiens.

DAMIS.

Soûtiens, je ſuis prêt d'y ſouſcrire.
Mais rit-on de l'endroit, quand on rit d'y voir rire ?
Pour juger d'un ouvrage il faut lire ....

LE COMTE.

En effet!
Et void-on en liſant les grimaces qu'on fait ?

DAMIS.

Cette Piece ....

LE COMTE.

Ma foi, j'en ai fait deux lectures ;
Mais je n'y puis trouver ces plaiſantes poſtures ;
Eh, parlez, dépêchez, vîte, promptement, tôt.
On appelle cela reciter comme il faut.
Verra-t'on en liſant, fut-on grand Philoſophe.
Ce que veut dire un *Ouf* qui fait la cataſtrophe ?
Baron *Ouf* ! Que dis-tu de cet *Ouf* placé-là ?
Par ma foi, cher Baron, il faut voir tout cela.
Viens-y tantôt, mon fils, tu verras ſi j'impoſe.
Mais venons au voyage, & m'en apprens la cauſe ;
On habille Amarante, & tu peux en deux mots ...,

DAMIS.

Sa divine beauté m'a ravi le repos.
De l'oſer déclarer la douceur m'eſt permiſe ;
Chacun ſçait qu'à Damis Amarante eſt promiſe ;
Et depuis mon départ juſques à mon retour
Mille écrits de ſa main ont flatté mon amour.
Ma voici.

SCENE III.

AMARANTE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

AMARANTE *à son Page.*

Demeurez pour nous donner des sieges.

LE COMTE.

Notre ami le Baron est tombé dans vos pieges ?
Comment Diable! il vous aime? & vous n'en disiez rien,
Finette !

AMARANTE.

Je croyois que vous le sçaviez bien.
Damis m'aime, je l'aime ; En est-ce assez ?

CLITIE.

Cousine,
Il n'appartient qu'à lui d'aimer à la sourdine,
La Marquise Oriane a des appas si doux....

LE COMTE.

A propos d'Oriane, elle dîne chez vous ;
J'y dîne aussi ma chere, & je suis de la bande ;
Sans façon.

AMARANTE.

Trop d'honneur.

SCENE IV.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, CLITIE.

PETIT-JEAN.

Madame, on vous demande.

AMARANTE.

Nous voulons être seuls, retourne sur tes pas;
Si c'est quelque fâcheux, dis que je n'y suis pas.

ORIANE.

La void-on, Madame?

PETIT-JEAN.

Oüi; mais je crains qu'elle crie
Si vous êtes fâcheuse elle sera sortie.

ORIANE.

Dis que c'est Oriane.

PETIT-JEAN.

Attendez donc un peu.
Voilà qui c'est, Madame; entrera-t'elle?

AMARANTE.

O Dieu!
C'est Madame!

ORIANE.

Servante à ma toute adorable.

AMARANTE.

Holà! qu'on se depêche, & qu'on couvre la table,
Puisque voilà Madame, il est tems de servir.

Chacun se sied.

ORIANE.

Quel est ce Gentilhomme? il est fait à ravir!

AMARANTE.

C'est le Baron Damis.

ORIANE.

A qui vous devez être,
Madame?

AMARANTE.

Oüi, Madame.

ORIANE.

Ah! je veux le connoître.

DAMIS.

N'eût été que j'ai craint de vous être suspect,
J'eusse précipité l'offre de mon respect;
Madame, & désormais je prétens que mon zele....

ORIANE.

Certes, sa mignature est parfaitement belle.

CLITIE.

Mignature! mon Dieu, que ce mot est bien dit!
Et qu'il faut pour le dire avoir bien de l'esprit!
Je suis au desespoir de ne pas le comprendre.

LE COMTE.

Elle n'apperçoit pas ta dentelle de Flandre,
Baron.

ORIANE.

O mon Dieu, fy? chez le monde choisi
Des beautez à la mode il faut être saisi.
La plus claire dentelle est la plus en usage;
Et le Point de Venise assaisonne un visage.

CLITIE.

Cousine, que Madame a de jolis détours;
Et que cet assaisonne assaisonne un discours!
En effet, fy: votre ame est une mal apprise;
Comment? faire l'amour, sans un Point de Venise!

DAMIS.

Pour être en galant homme il faut donc de ce Point?

LE COMTE.

Je l'ai dit, Dieu me damne, & me m'en dédis point;
Il en faut pour paroître; & de plus notre Singe.

Fait un nouveau tableau qui sera tout de linge.
Je ne t'en avertis que de peur d'accidens ;
S'il te void, sur mon ame, il te mettra dedans.
Rien n'échape à sa plume ; & dedans sa critique
Il n'est point de gros dos que sa langue ne pique !
A joüer tout le monde il a tant de penchant.....

ORIANE.

Hai, hai, hai !

AMARANTE.

Qu'avez-vous ?

ORIANE.

Que vous êtes méchante,
Monsieur le Comte !

LE COMTE.

Moi ?

ORIANE.

Je n'en puis plus, vous dis-je.

AMARANTE.

Ho, quelqu'un !

ORIANE.

Ne bougez.

AMARANTE.

J'ai peur qu'on vous neglige ;
Un si prompt accident vous peut être fatal.

ORIANE.

Il m'a fait souvenir que je me porte mal.
Hyer dans une visite il se trouva des Dames
Qu'Alcidon regala de l'Ecole des Femmes ;
Et qui d'intelligence avecque mon destin
Ne voulurent jamais en entendre la fin :
Comme si pour me perdre elles eussent fait pacte,
On fit cesser la Piece après le second Acte ;
Et je ne remarquai des risibles endroits
Que celui de la soupe où l'on trempe les doigts.
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

CLITIE.

Voyez, comme les maux viennent sans qu'on y songe.

LE COMTE.

LE COMTE.

Dans mon ame j'enrage.

AMARANTE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Tout exprès
La Marquise y couroit pour voir le *Le* d'Agnés.

ORIANE.

Je l'ai vû, que je l'aime, & que j'en suis contente !
Ce *Le* c'est une chose horirblement touchante,
Il m'a pris *Le* .... ce *Le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oüi, ce *Le*, Dieu me damne, est un *Le* merveilleux :
Quand je vis que l'Actrice y faisoit une pose,
Je crûs que l'innocente alloit dire autre chose.
Et le rubau, ma foi, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *Le*, pour Madame eût-il beaucoup d'appas ?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis ne pouvant m'en défendre ;
Mais qui s'en resouvient prit plaisir à l'entendre :
Et moi, de qui l'esprit s'en est peu soucié,
A peine l'eûs-je appris que je l'eûs oublié.

ORIANE.

A le revoir pour moi je serois toute prête ;
Ce *Le* toute la nuit m'a tenu dans la tête
Ma chère : aussi ce *Le* charme tous les Galands.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *Le* n'eût jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vrai que ce *Le* contente bien du monde ;
C'est un *Le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins ; ne vous y fiez pas.
Car je sçai que ce *Le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il eſt vrai, ma couſine, il me ſemble effroyable;
Mais ce *Le* par Madame eſt ſi bien appuyé
Que je meure de regret qu'il nous ait ennuyé.
Le parti qu'elle prend eſt celui que j'embraſſe;
Tout ce que dit Madame eſt de ſi bonne grace,
Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'inſinuë en mon ame.

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame!

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame!

ORIANE.

Quoi! me railler chez vous, Madame! ah je vois bien.....

CLITIE.

Vous le dites, Madame, & vous n'en croyez rien.

ORIANE.

Aſſurément Madame.....

CLITIE.

Aſſurément....

LE COMTE.

Marquiſe
Sçavez-vous quelles gens le Matois ſatiriſe?
Des Marquis.

DAMIS.

Des Marquis! il aſpire ſi haut.....

LE COMTE.

Je t'en vais montrer trois chapitres comme il faut.
J'ai la clef de ſa Piece.

AMARANTE.

Imprimée.

LE COMTE.

Imprimée.

Ho ! mes Laquais ; Picard, Bearnois, la Ramée.

Un Laquais vient, & le Comte lui dit.

Sous la tapiſſerie, au deſſous du miroir,
Tu verras cette clef, je l'y mis hier au ſoir.

A Damis.

Je croyois, palſembleu ! meriter ta croyance,
Baron.

DAMIS.

Quand une choſe a ſi peu d'apparence . . . ;

LE COMTE, *à ſon Laquais.*

Vas querir cette clef, & me l'apporte ici.

Le Laquais ſort.

A Damis.

Incredule Baron, tu ſeras éclairci.
Mais . . . .

AMARANTE.

Mais quoi ? Du critique on connoît la coûtume.
A ma Muſe peut-être il donne un coup de plume ;
Avoüez ; vous riez ; je le verrai bientôt.

LE COMTE.

Et femme qui compoſe en ſçait plus qu'il ne faut.
C'eſt vous.

AMARANTE.

C'eſt moi ?

LE COMTE.

C'eſt vous.

AMARANTE.

Ce n'eſt pas qu'il m'importe ;
Mais l'Auteur eſt hardi d'en uſer de la ſorte.
Il me doit du reſpect, il a dû le ſçavoir.

SCENE V.

PETIT-JEAN, AMARANTE, ORIANE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

PETIT-JEAN.

UN Monſieur eſt là bas qui demande à vous voir, Madame.

AMARANTE.

Quel eſt-il ce Monſieur ?

PETIT-JEAN.

C'eſt un homme.

AMARANTE.

Et ne t'a-t'il pas dit, ſot, comment on le nomme!

PETIT-JEAN.

Le Chevalier de choſe . . . Et là ? . . . .

AMARANTE.

Qui ? Dorante ?

PETIT-JEAN.

Oüi.

AMARANTE.

Qu'il entre. *A Damis.*

Il vous connoît.

DAMIS.

Oüi Madame.

SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE, LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE *voyant Damis.*

C'Eſt lui !
Oüi, c'eſt lui.

LE COMTE *à Damis.*

De te voir ſa ſurpriſe eſt extrême.

DORANTE.

Eſt-ce toi, Baron ?

DAMIS.

Oüi.

DORANTE.

Quoi ! c'eſt toi ?

DAMIS.

C'eſt moi-même.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil ami ? touche-là.
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà ?

DAMIS.

Il eſt vrai.

DORANTE.

Dieu me damne, il eſt beau comme un Ange,
Cét objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu, point de loüange,
Un homme comme vous, Critique au dernier point,
Fait aſſez de plaiſir quand il ne médit point.
La critique eſt blâmable après tout, & j'avouë....

DORANTE.

Ce que vous blâmez là, tout le monde le louë.
Il eſt vrai, je critique, & je m'en trouve bien,

DAMIS.

Sçait-il ce que c'eſt que cela ?

LE COMTE.

Je te jure, Baron, qu'elle eſt en ce lieu-là.

LA RAME'E.

Je gage que non.

LE COMTE.

Pai.

DAMIS.

Croi-moi, Comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, Laquais, eſt un ſot perſonnage.

LA RAME'E.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

LE COMTE.

Tai-toi donc, s'il te plaît;
La Marquiſe l'a lûë, elle ſçait ce que c'eſt.

AMARANTE.

Mais parlez de ſa Piéce, & ſoyez équitable;
Que vous en ſemble ?

DORANTE.

A moi ? Je la trouve admirable;
Comment la trouves-tu, Comte ?

LE COMTE.

Admirable.

DORANTE.

Et vous ?

ORIANE.

Admirabiliſſime.

AMARANTE.

Entre-nous ?

DORANTE.

Entre-nous.

AMARANTE.

Mais là, ſans vous trahir, la trouvez-vous paſſable ?

DORANTE.

Admirable, morbleu, du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis, sans l'avoir vûë, en dire autant que toi.
Quand on louë une Piéce, il faut dire pourquoi;
Et tu dois nous donner une raison valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raisons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente.

DAMIS.

Ecoute; on te croit, si tu veux;
Mais de tant de raisons j'en dirois une, ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable? . . .
Parce que cette Piéce est admirable.

LE COMTE.

Diable!
Ta raison est bonne.

CLITIE.

Ah!

ORIANE.

Je l'allois dire aussi.

DORANTE.

Il s'en faut rapporter à Monsieur que voici;
C'est un Auteur.

SCENE VIII.

LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE, LE COMTE, CLITIE.

DORANTE *à Lizidor.*

MOn cher, pour contenter ces Dames,
Donnez-nous votre avis sur l'Ecole des femmes.

Vous verrez ſi la Piéce a pour lui des appas.

AMARANTE.

Oüi, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas;
Et puis, d'en bien juger je ne ſuis pas capable.

DAMIS.

Ah! Monſieur Lizidor vous êtes un fin Diable,
Au ſuccez de l'Auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point; Monſieur Lizidor eſt un homme ſans fard.
J'en croirai bonnement ce qu'il en voudra dire.
On déteſte ſa Piéce, & chacun la déchire:
Pour moi, qui n'y vois rien que de bien aſſorti,
Contre tous ces Meſſieurs, je ſoûtiens ſon parti.
Ils ont beau l'abhorrer, je la trouve admirable.

LIZIDOR.

Votre parti, Madame, eſt le plus raiſonnable.
Ce que vous ſoûtenez tout Paris le ſoûtient.

DORANTE.

Bon! ma foi, c'eſt bien fait; la Connoiſſeuſe en tient.

LE COMTE.

Comme tu dis; bon.

CLITIE.

Bon.

AMARANTE.

J'en parois peu marrie.

DORANTE.

Il vous vient de payer de votre raillerie.
Le Seigneur Lizidor eſt un homme d'eſprit.

DAMIS.

Mais Monſieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

AMARANTE.

S'il l'a fait trouver bonne il ſera fort habile.

LIZIDOR.

En verité, Madame, il n'eſt rien ſi facile.
Jamais Scene plaiſante eut-elle tant d'appas

Que la Scene d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas ?
N'a-t'on pas pour Alain une eſtime ſecrette,
Quand pour ouvrir la Porte, il appelle Georgette ?

DORANTE.

Ah, ah, ah.

LE COMTE.

Quel Compére !

DORANTE.

Il entend ſon métier;

ORIANE.

A miracle.

CLITIE.

A merveille.

AMARANTE.

Il faut....

DORANTE.

Point de quartier.
Allons, allons.

LIZIDOR.

Enſuite, eſt-il rien qui ne plaiſe
Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaiſe ?
Rien de plus innocent ſe peut-il faire voir ?
Il arrive des Champs, & déſire ſçavoir
Si durant ſon abſence elle s'eſt bien portée ;
Hors les Puces la nuit qui m'ont inquietée,
Répond Agnés. Voyez quelle adreſſe a l'Auteur ;
Comme il ſçait finement reveiller l'Auditeur.
De peur que le ſommeil ne s'en rendît le maître ;
Jamais plus à propos vit-on puces paroître ?
D'aucun trait plus galant ſe peut-on ſouvenir ?
Et ne dormoit-on pas, s'il n'en eut fait venir ?

DORANTE.

Tu Dieu !

LE COMTE.

C'eſt raiſonner.

ORIANE.

Divinement.

CLITIE.

Courage.

DORANTE.

Diable ! qu'un tel ami fait valoir un ouvrage !

LE COMTE.

Je t'en répons.

LIZIDOR.

Le Grez, n'eſt-il pas étonnant ?
Void-on rien de ſi preſté, & de ſi ſurprenant ?
Aucun des Auditeurs oſoit-il ſe promettre
Qu'Agnés ſçût ſeulement ce que c'eſt qu'une lettre ?
Et pour la lettre ſeule, où l'on void tant d'amour,
Faut-il pas que l'Auteur ait rêvé plus d'un jour ?
Cependant dans une heure une Innocente extrême,
La compoſe, l'écrit, & la rend elle-même,
Quoi qu'Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant ;
Un pareil procedé n'eſt-il pas innocent ?
Lui void-on démentir ſon niais caractere ?

DORANTE.

Ho, ho, Comte !

LE COMTE.

La peſte !

ORIANE.

On ne ſçauroit mieux faire.

CLITIE.

Je le croi.

DAMIS.

Mais, Dorante, il pouvoit s'affranchir....

DORANTE.

Hé, Baron !

DAMIS.

Si.....

DORANTE.

Ma foi, tu ne fais que blanchir.
Près d'un homme ſi docte on fait mieux de ſe taire.

LIZIDOR.

Eſt-il rien de ſi beau que l'endroit du Notaire ?

Et

Et cet endroit charmant qu'on a tant admiré
Avec tout l'art poſſible eſt-il pas digeré ?
Le petit Dialogue eſt d'une adreſſe extrême ;
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même ;
Et les moins délicats ſont d'accord de ce point,
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point ;
Cependant par un jeu, dont l'éclat doit ſurprendre,
L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre ;
Et pour des deux côtez faire voir des appas
L'autre répond ſans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'eſt tout dire.

LE COMTE.

Fort bien.

CLITIE.

Vivat.

ORIANE.

Il extaſie.

DORANTE.

Le Seigneur Lizidor, comme il les mortifie !

AMARANTE.

Je pourrois lui répondre, & je crois entre nous....

DORANTE.

Dieu me damne, Madame, il en ſçait plus que vous ;
Des raiſons qu'il vous dit nulle n'eſt conteſtable.

LIZIDOR.

Enfin le dénoüment n'eſt-il pas admirable ?
Le voyage d'Oronte eſt-il pas aſſuré ?
Et le retour d'Enrique eſt-il pas préparé ?
Vous m'allez alléguer que touchant cet Enrique ;
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique ;
Et que durant la Piéce en aucun des endroits
On ne s'apperçoit point qu'il ſoit pere d'Agnés :
Mais il n'eſt point d'Auteurs, dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'eſt rien qui ſurprenne.

Au contraire on croit beau ce qu'on trouve étonnant;
Et ce qu'on n'attend pas est toûjours surprenant.

DORANTE.

De s'en mieux démêler je désirois le Diable.

LE COMTE.

Répondez, Madame.

DORANTE.

Elle? il est insurmontable.

ORIANE.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnés qui joue au corbillon.
Pour moi, quand je l'oüis mon plaisir fut extrême.

DORANTE.

Vous verrez, sur ma foi, que c'est *Tarte à la crême.*

ORIANE.

Oüi, c'est *Tarte à la crême*; & je l'aime d'amour.

LE COMTE.

Parbleu, *Tarte à la crême* a fait bruit à la Cour.

DORANTE.

Pour moi, je ne vois rien qui me charme de même.

AMARANTE.

Qu'y trouvez-vous de beau?

DORANTE.

Moi? Rien. *Tarte à la crême*, Madame.

AMARANTE.

Il faut répondre; & je voudrois du moins
Que de bonnes raisons appuyassent mes soins.
Car enfin pour l'Auteur votre zele est extrême.

DORANTE.

Tarte à la crême.

DAMIS.

Ami; tu dois.....

DORANTE.

Tarte à la crême.

Ami.

AMARANTE.

Quoi qu'il en penſe, il nous doit être égal,
Il aime trop l'Auteur pour en dire du mal.

DORANTE.

Je ſoûtiens, ſans l'aimer, quoique l'envie oppoſe;
Que ſa Piece tragique eſt une belle choſe.

AMARANTE.

Sa Piece tragique?

DORANTE.

Oüi.

LE COMTE.

Sa Piece tragique?

DORANTE.

Oüi.

AMARANTE.

Je n'ai jamais rien vû de tragique de lui.

LE COMTE.

Ni moi.

LIZIDOR.

Ni moi.

ORIANE.

Ni moi.

DORANTE.

Qu'eſt-ce qu'il repreſente?

AMARANTE.

Nommez-vous Tragedie une Piece plaiſante?

DAMIS.

Tu te moques de nous, Chevalier.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Bon!
Appelle-t'on Tragique un Poëme boufon?

DORANTE.

Vous blâmez juſtement ce qu'il faut qu'on admire,
Quoi! Morbleu, du Tragique où l'on créve de rire.
C'eſt cela qu'on appelle un mêlange d'appas.

AMARANTE.

Mais le Tragique eſt noble, & n'a rien de ſi bas.

DORANTE.

Mais je ſçai le Théatre, & j'en lis la pratique;
Quand la Scéne eſt ſanglante une Piece eſt tragique.

LE COMTE.

Oüi.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il eſt vrai.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis, *le petit Chat eſt mort.*

LE COMTE.

C'eſt le bien prendre!

LIZIDOR.

Oh, oh!

ORIANE.

Sa remarque eſt certaine.

DAMIS.

Quoi? le trépas d'un Chat enſanglante la Scene?

AMARANTE.

Dans une Tragedie un Prince meurt, un Roi.

DORANTE.

Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Et je tiens qu'une Piece eſt également bonne,
Quand un Matou trepaſſe, ou quelqu'autre perſonne.

LE COMTE.

Tu ſçais le Theatre!

LIZIDOR.

Oh!

ORIANE.

Son langage eſt profond.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais répond, répond, répond, répond, répond.

DAMIS.

Quoi?....

LE COMTE.

Répond donc, Baron.

DAMIS.

Tu penſes me confondre?
Et tu crois....

LE COMTE.

Par ma foy, tu ne ſçaurois répondre.

DAMIS.

Je ne le puis de vrai, tant que tu parleras;
Mais enfin, ſi....

LE COMTE.

Ma foi! ſi, tant que tu voudras.
Sa raiſon.....

AMARANTE.

Sa raiſon eſt aiſée à combattre.

DORANTE.

Il eſt vrai que l'Auteur n'entend pas le Théatre?

AMARANTE.

Mais ce n'eſt pas l'entendre, après tout.

DORANTE.

O que non!
Quand un homme en burleſque a ſçû faire un ſermon,
Il me ſemble pourtant qu'on n'eſt pas mal habile;
L'Auteur prend l'agréable, & le joint à l'utile;
A ce que veut le peuple il ſe rend complaiſant;
Et le force de rire en le catéchiſant.

LE COMTE.

Tu Dieu! Tu l'entens.

LIZIDOR.

Oh !

DAMIS *à Dorante.*

Tu n'as rien dit qui vaille.

DORANTE.

Pourquoi, Baron ?

AMARANTE.

Pourquoi ? Retournons la médaille.
Outre qu'un Satyrique eſt un homme ſuſpect
Au ſeul mot de Sermon nous devons du reſpect,
C'eſt une verité qu'on ne peut contredire.
Un Sermon touche l'ame, & jamais ne fait rire.
De qui croit le contraire on ſe doit défier;
Et qui veut qu'on en rie, en a ri le premier.

LE COMTE.

C'eſt mal répondre !

LIZIDOR.

Puth !

DORANTE.

Pitoïable Critique !

DAMIS.

Dites donc ce que c'eſt que d'être Satyrique.

DORANTE.

Que d'être Satyrique?

DAMIS.

Oüi.

DORANTE.

C'eſt ſatyriſer.

AMARANTE.

Oüi : mais ſatyriſer c'eſt railler, mépriſer.
Ainſi, pour l'excuſer quoique vous puiſſiez dire,
Votre ami du Sermon nous a fait la Satyre :
Et de quelque façon que le ſens en ſoit pris,
Pour ce que l'on reſpecte on n'a point de mépris.

LE COMTE.

Bagatelle !

DAMIS.

Mais Comte, après tout, je m'engage....

LE COMTE.

Je ſerois bien fâché de t'oüir davantage.
Tu m'as trop fatigué par tes ſottes raiſons.

AMARANTE.

Il ne peut rien répondre à ce que nous diſons.
Mais Dorante ſçait bien qu'on ne peut mettre en doute.

DORANTE.

Moi ? Je n'écoute pas ſi le Comte n'écoute.

DAMIS *au Comte.*

Tu ſçais....

LE COMTE.

Je n'entens pas.

AMARANTE *à Dorante.*

Je crois....

DORANTE.

Ni moi non plus.

DAMIS *au Comte.*

Mais....

LE COMTE *chante.*

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Quoi !....

DORANTE *chante auſſi.*

La, la, la la, lare, la, la, la, la, la, la.

DAMIS *au Comte.*

Si.....

LE COMTE.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Vous....

DORANTE.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

DAMIS.

Ma foi, vous me rendez confus.

AMARANTE.

Pour moi, je les écoute, & je les étudie;
Car il faut de ceci faire une Comedie.
Je croi que dans son genre elle auroit ses appas.

DORANTE.

A ce dessein, ma foi, je ne m'oppose pas,
Car je sçai que mon rolle y seroit raisonnable.

ORIANE.

Le mien y seroit court, mais assez agréable.

LIZIDOR.

Et le mien, ce me semble, y seroit assez bon.

LE COMTE.

Pour Damis, à merveille, il feroit le boufon.
La sotise en sa bouche est placée en son centre.
A Amarante.
Vous sçavez composer, travaillez-y.

AMARANTE.

Moi? Diantre!
Je n'ai garde.

DORANTE.

Et qui donc la fera comme il faut?

AMARANTE.

Un ami que je sçais, qu'on appelle Boursault....

LE COMTE.

Je le connois; Pecore.

DAMIS.

Il est bien chez la Muse.

LE COMTE.

Il s'amuse à la Muse, & la Muse l'amuse.

AMARANTE.

Mais les Vers de Bourſault ſont aſſez bien choiſis.

LE COMTE.

Je le ſoûtiens, Madame, un Butor pariſis;
Une groſſe Pecore, une pure Mazette.

DAMIS.

Mais où la joûroit-on, quand Bourſault l'auroit faite?

AMARANTE.

A l'Hoſtel de Bourgogne, où les plus délicats...;

DORANTE.

Ah! Je vous promets bien qu'on ne l'y joûra pas:
Le Critique eſt à craindre, on a peur qu'il n'éclate;
Et l'Hoſtel de Bourgogne a paſſé ſous ſa patte.
S'ils s'étoient aviſez de vouloir le bourer,
Où les pauvres Acteurs pourroient-ils ſe fourer
Toute la Normandie a-t-elle aſſez de pommes
Pour jetter à la tête à ces malheureux hommes?
Ils ne le feront pas, je te le dis encor:
Dieu me damne..

DAMIS.

Ecoutez, je connois Floridor;
Je prendrai ſon avis ſi cela ſe peut faire;
Et je vous l'envoyrai s'il vous eſt neceſſaire,
Un petit dénoûment eſt utile à cela,
Que faire?

SCENE IX. & DERNIERE.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, DORANTE, LIZIDOR, ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

On a servi Madame.

AMARANTE.

Le voilà.

Je le donne à l'épreuve au plus grand Satyrique.
C'est de cette façon que finit la Critique.
Et les plus dégoûtez trouveront des appas,
Quand après du Comique ils auront un repas.

FIN.

LES YEUX DE PHILIS CHANGEZ EN ASTRES.

PASTORALE.

A MONSIEUR

A MONSIEUR

MONSIEUR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

MONSIEUR,

Puiſque j'ai fait des vœux pour vous durant que vous ſignaliez votre valeur en Hongrie, ſouffrez que je vous faſſe un Sacrifice à votre retour: & ne trouvez pas mauvais que je

m'acquitte ſur les bords de la Seine du ſouvenir dont vous m'honorâtes, quand vous étiez ſur le Danube. Je voudrois que ce que je vous offre, égalât ce que je me plairois à vous offrir : Je ſerois auſſi reconnoiſſant par devoir, que vous étes obligeant par habitude, & je vous donnerois des loüanges qui ſeroient auſſi juſtes, que les applaudiſſemens que vous m'avez cent fois donnez étoient genereux. Ce n'eſt pas, MONSIEUR, que je déſeſpere d'être un jour capable de tracer ce que vous promettez : Le ſuccez eſt preſque infaillible, quand la matiere eſt agréable ; & je tire delà une conſequence aſſûrée que lorſqu'il s'agira de repeter ce que la renommée dira de vous, j'aurai aſſez d'ardeur pour tout entreprendre, & aſſez de courage pour tout achever. Faites grace à ce que

je fais, en faveur de ce que j'ai envie de faire; & puiſque mon inclination m'attache ſi fortement à vous, ayez la bonté de vous accoûtumer vous-même à ne pas trouver mauvais ce que je fais de mediocre, afin de ne pas trouver mediocre ce que je ferai de raiſonnable. Du moins, MONSIEUR, ſi rien n'échappe à la délicateſſe de votre connoiſſance, & s'il vous eſt impoſſible de déguiſer vos ſentimens, je conſens que vous condamniez la foibleſſe de mon genie, pourvû que vous approuviez la force de mon zele: Auſſi-bien ne me puis-je rendre recommandable par aucune qualité qui me ſoit plus chere que l'eſt celle,

MONSIEUR,

De votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,

BOURSAULT.

AVIS AU LECTEUR.

MOn cher Lecteur, je penſe n'avoir pas beſoin de t'avertir que les beautez que tu trouveras dans la Piece que j'expoſe à ton jugement, ne ſont pas toutes de moi. La Métamorphoſe des Yeux de Philis changez en Aſtres, eſt un Poëme qui s'eſt acquis tant de réputation, & qui a tant fait d'honneur à feu Monſieur l'Abbé de Cériſy, qui en étoit l'Auteur, qu'il y a peu de perſonnes touchées des belles choſes, qui ne l'ayent aſſez lû de fois pour en ſçavoir plus de la moitié par cœur. Pour moi, j'avoüe que la premiere lecture que je fis de ce bel Ouvrage, me fit naître l'envie de le traveſtir, & de faire une Piece de theâtre d'un Poëme épique. J'avois deſſein

de me ſervir de tous les vers, & de n'y en mettre des miens, que pour faire la liaiſon des Scênes; mais il y a tant de difference d'un ouvrage où le Poëte parle toûjours, à ceux où il faut que des Acteurs agiſſent, que les choſes les plus tendres paroiſſent languiſſantes, à moins qu'elles ne ſoient animées par la vivacité de l'action. C'eſt ce qui m'a obligé de donner une ſœur à Daphnis, & un frere à Philis, pour ſuppléer à la ſterilité de mon ſujet: leurs amours ne ſervent pas d'un petit ornement à la piece; & tu peus avoüer, après la voix publique, que les vers que diſent Liſis & Carite à la premiere Scêne du ſecond Acte, ont pour le moins autant d'agrément que ceux de Monſieur de Ceriſy ont de force. Ce n'eſt pas pour faire valoir mes vers que je les étale: comme je n'affecte point de fauſſe modeſtie, j'aurois tort d'avoir un vain orgueil: je ne me blâme jamais pour me faire louer, & jamais je ne me loüe, de peur qu'on ne me blâme: l'opinion

que j'ai de moy n'eſt ni mauvaiſe ni bonne : & pour dire les choſes comme elles ſont, je me perſuade que ſi je ſçay trop peu pour rien faire de parfaitement beau, j'en ſçay du moins aſſez pour ne rien faire d'abſolument mauvais. Si j'ay donc cité mes vers, c'eſt pour me juſtifier de ce que je ne me ſuis pas ſervi de tous ceux de Monſieur de Cériſy : je n'en devois point prendre, ou je n'en devois point laiſſer ; & ſans l'indiſpenſable néceſſité où je me ſuis trouvé d'ajoûter à cette piéce des incidens pour leſquels les vers de cet illuſtre Auteur n'étoient pas faits, je me ſerois contenté de coudre des Acteurs à ſon ouvrage, pour voir ſi le théâtre lui ſeroit auſſi favorable que le cabinet. Je connois de minces Critiques, que je ne veux pas nommer, de peur de parler d'eux, qui ne pouvant me faire pis, m'ont accuſé de vol ; comme ſi réciter le Cid, & dire c'eſt de Monſieur de Corneille, c'étoit luy dérober ſa piéce. Il y en a d'autres qui ont dit

que la préſence de Diane étoit mandiée, & qu'elle avoit trop peu d'intérêt ſur la Scène pour y paroître; mais ils ne conſidérent pas que la Scéne eſt établie dans l'Iſle de Delos, & que ſelon la Fable cette Iſle étoit conſacrée à Diane : toute l'action ſe paſſe dans une foreſt où cette Déeſſe avoit coûtume de chaſſer, & je ne vois rien de plus naturel que de rencontrer les gens où ils ont coutume d'être. Je ne veux point nommer Cenſeurs ceux qui ſe ſont plaints de ce qu'elle n'a que trois actes. De ce qui ne vaut rien, il faut peu de choſe pour ennuyer beaucoup,& je ſouhaite, ſi déſormais je fais des pieces, qu'elles n'ayent point d'autres défauts que d'être trouvées trop courtes. Outre que j'avois trop peu de matiere pour aller juſqu'à cinq Actes, je vois tant de pieces qui n'ont pas tout le ſuccès qu'elles meritent, & de qui le quatriéme & le cinquiéme Actes ſont preſque toujours trouvez foibles, quoiqu'en effet ils ne le ſoient pas;

que j'aime mieux en jetter la faute sur ceux qui les entendent, que sur ceux qui les mettent au jour. Il n'y a gueres d'Auditeurs qui puissent entendre mille vers serieux, quelque beaux qu'ils soient, sans s'ennuyer un peu : l'esprit veut du délassement, & quand un homme a oüi trois Actes d'une piece grave, il est si fatigué, qu'il lui semble que tout le reste de la piece languisse; & c'est lui-même qui languit, puisque s'il étoit possible de joüer le quatre & le cinquiéme Actes avant les autres, ils seroient trouvez plus beaux que les trois précedens ; car c'est d'ordinaire dans ces deux Actes que l'enchaînement des interêts suspend l'esprit, que les passions touchent le cœur, & que le patétique enleve l'ame. Voilà ce que j'avois à répondre aux objections que l'on m'a faites. C'est à toi, Lecteur, à juger de l'Ouvrage & de mes raisons ; je ne te les déduis point pour prévenir les tiennes ; je suis prêt à profiter de ta censure, pourvû que tu me l'accordes avec le même zele

que je te la demande. J'ai assez d'ignorance pour avoir pû laisser passer des fautes que je n'ai pas été capable de remarquer ; & je suis encore assez jeune, pour ne point avoir de honte d'apprendre quelque chose.

PERSONNAGES.

DAPHNIS, Berger de Calcis, Amant de Philis, & Frere de Carite.

PHILIS, Bergere de Délos, Maîtreſſe de Daphnis.

LISIS, Frere de Philis, Amant de Carité.

CARITE, Sœur de Daphnis, Maîtreſſe de Liſis.

PHILENE, Pere de Daphnis & de Carite.

MENALQUE, Pere de Liſis, & de Philis.

APOLLON, Amoureux de Philis.

DIANE, Sœur d'Apollon.

JUPITER.

L'AMOUR.

MERCURE, déguiſé en Berger.

CLIDAMIS. } Bergers de Délos.

MENANDRE. }

COEUR DE BERGERS.

La Scéne eſt dans l'Iſle de Délos.

LES YEUX DE PHILIS CHANGEZ EN ASTRES.

PASTORALE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, PHILIS.

DAPHNIS.

BErgere incomparable, à qui j'offre ma foi,
Laissez & crainte & honte aux vaincus comme moi.
Il sied mal de trembler quand on a la victoire;
Et le Vainqueur ne doit rougir que de sa gloire:
Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux
De faire un prisonier si peu digne de vous,
Et qui plus honoré que pressé de vos gênes,
Pour unique faveur vous demande des chaînes

Oüy ; des fers sont l'objet de mon ambition,
Accordez-m'en par grace, ou par punition.
Favorable Maîtresse, ou Juge impitoyable,
Arrêtez un amant ou liez un coupable ;
Et me donnez le sort qu'enfin j'ai merité
Par un excez d'amour, ou de temerité.
Ce discours vous surprend votre cœur s'en irrite.

PHILIS.

Point ; qui que vous soyez, vous avez du merite.
Mais, malgré le plaisir que j'aurois d'écouter,
Le devoir, plus puissant me force à m'écarter :
Ma raison me prescrit ce qu'il faut que je fasse.
Adieu.

DAPHNIS.

Belle Bergere, écoutez-moi, de grace.

PHILIS.

Ecouter vos discours ; c'est trahir ma vertu.
bas, en s'en allant.
Qu'il est charmant ! Lisis, pourquoi m'engageois-tu ?

DAPHNIS.

Elle fuit.

SCENE II.

DAPHNIS, LISIS.

DAPHNIS.

AH Lisis !

LISIS.

Ah ! Daphnis que ta vûë.....?

DAPHNIS.

Trop genereux ami, que mon ame est émuë !

Je

Je t'aime ; & je ſçais bien que tu n'en doutes pas :
Ton heureuſe rencontre a pour moi des appas ;
Afin qu'entre nous deux l'amitié s'entretienne,
Tu dois être à ma ſœur, je dois être à la tienne :
Mais je me vois contraint par une dure loi,
Ou d'éteindre ma flâme, ou de rompre avec toi.

LISIS.

Quoi, Daphnis ! quoi.....

DAPHNIS.

J'entens que ton cœur en murmure ;
Mais ami, pour me plaindre apprens mon avanture.
Quand d'un ſort ignoré tu ſeras éclairci,
Si je me plains, Liſis, tu me plaindras auſſi.
Je venois à Délos tout rempli d'allegreſſe.
De ton pere & du mien accomplir la promeſſe,
Qui par un double Hymen confondant tous nos droits,
Doit unir nos maiſons par des nœuds plus étroits
Dans la ſœur d'un ami rencontrant une femme.
Philis ſans la connoître étoit bien dans mon ame ;
Quoi que la renommée en vante les appas,
On aime rarement ce qu'on ne connoît pas :
Mais je me ſouvenois, pour me la rendre chere,
Et qu'elle étoit ta ſœur, & que j'aimois ſon frere ;
Et de notre amitié me faiſant une loi,
Je te voyois en elle, & je l'aimois en toi.
Pour me laiſſer nourir ma flateuſe penſée
Ma ſœur avec mon pere étoit plus avancée,
Moi, demeuré derriere entretenant au frais....

LISIS.

Carite eſt arrivée, & j'ai vû ſes attraits.
A ſes charmes puiſſans j'ai rendu mon hommage :
Et je cherche ma ſœur dans ce charmant bocage,
Pour avoir le plaiſir, comme elle a prétendu,
De venir rendre hommage à qui je l'ai rendu.
Que je bénis le jour où ta voix ſans pareille
Pour la premiere fois vint fraper mon oreille !

Quand à l'ombre d'un chêne au dessous d'un coteau,
Tu voyois à ton aise égayer ton troupeau,
Quand un air amoureux qui voloit dans la nuë,
De chaque heure du jour célébroit la venuë !
Et que ta douce Lyre éveillant les Ecos,
Les forçoit à répondre & troubloit leur repos.
Ce jour, le plus beau jour qui jamais puisse naître;
Après t'avoir oüi, je voulus te connoître;
Du côté de ta voix j'adressai tous mes pas,
Et t'ayant abordé tu ne t'en fâchas pas.
Puis insensiblement te rendant ma visite,
Je parlai de Philis, tu parlas de Carite;
Et par des nœuds divers desirans être unis,
Tu me promis Carite, & je t'offris Philis.
Ce dessein résolu, nos deux peres l'apprirent,
Ils en furent charmez, & tous deux nous le dirent;
Et pour comble de gloire en ce bien-heureux jour,
L'adorable Carite approuve mon amour.
Ses appas m'ont surpris, Daphnis; ta modestie
M'en avoit dérobé la meilleure partie;
Lorsque de nos deux sœurs désignant les portraits,
Tu peignois des défauts où j'ai vû des attraits.
Moi qui fus plus sincere, & qui fus plus fidelle,
Je t'appris que Philis est passablement belle....

DAPHNIS,

Passablement Lisis ! ah rens-moi mon erreur,
Et du doute où j'étois la flateuse douceur.

LISIS.

Mais j'ignore, Daphnis, quel malheur te fait plaindre.

DAPHNIS.

Hé bien, cruel ami, je m'en vais le dépeindre,
Je te l'ai déja dit, mon dessein éclaircí,
Si je me plains, Lisis, tu me plaindras aussi.
Assez près de ce lieu, dans un bois agréable
Que la longue vieillesse a rendu venerable,

A rêver à ta sœur me trouvant disposé,
En venant à Délos je m'y suis reposé :
A s'asseoir en ce lieu sa beauté sollicite.
Flore l'orne de fleurs, & Diane l'habite.
Tu sçais que dans ce bois un liquide cristal
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante :
C'est là par un cahos agréable & nouveau,
Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;
C'est là que l'œil soufrant de douces impostures,
Confond tous les objets avecque leurs figures ;
C'est là que sur un arbre il croit voir des poissons ;
Qu'il trouve des oyseaux auprès des hameçons ;
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole
Doute si l'oyseau nage, ou si le poisson vole.
C'est là qu'une Bergere étalant ses appas,
M'a pris dans des filets qu'elle ne tendoit pas ;
Et que sans y penser l'adorable inhumaine . . . . .

LISIS.

C'est souvent dans ce lieu que Philis se promène.
Là, de peur du Soleil, sous des arbres touffus . . .

DAPHNIS.

Ecoute-moi de grace, & ne m'interromps plus.
Le tréfor le plus beau que la terre posséde,
Une beauté divine à qui toute autre céde,
Ce que cet univers a de plus précieux
Dans ce riant séjour s'est offert à mes yeux.
Comme on croit aisément ce qu'on aime à prétendre,
Et que d'un doux espoir on ne peut se défendre,
Quand je considerois tant de traits accomplis,
Cette beauté, disois-je, est peut-être Philis.
De la voir sans obstacle à l'instant je m'efforce.
Tout exprès un vieux chêne entrouve son écorce ;
Là je la pouvois voir sans en être apperçû ;

Et déja dans son flanc l'arbre m'avoit reçû :
Mais de mon embuscade une branche remuë ;
Le bruit surprend la Nimphe, elle en est toute émûë ;
D'une bête feroce elle craint la fureur :
Je sors du tronc de l'arbre, & la tire d'erreur.
Mais à mon seul abord la Bergere se trouble ;
Au lieu de se calmer, sa surprise redouble ;
Et la peur qui l'appelle en des lieux differens,
Rend son corps immobile & ses desirs errans.
Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fideles ;
Eut vû de nouveaux lys & des roses nouvelles ;
Sur son teint d'alebâtre on voyoit mille fleurs ;
Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
La crainte qui du cœur montoit sur le visage
A la seule blancheur donnoit tout l'avantage ;
Puis la honte au secours amenant la rougeur
Lui rendoit aussi-tôt les larcins de sa peur ;
Si bien que reprenant sa naïve peinture,
Deux effets violens reparoient la nature ;
Et laissant dans leur guerre une image de paix,
Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

LISIS.

Si c'est là ce malheur, tout mon zéle te blâme . . . . .

DAPHNIS.

Ah ! que l'heur de mes yeux va coûter à mon ame !
Que je conçois de crainte, & que j'ai peu d'espoir !
Que je prévois . . . . Ecoute, & tu vas tout sçavoir.
Pour connoître, Lisis, si ma peine est legere,
De sa perplexité retirons ma Bergere.
Pour l'en faire sortir, sans la mettre en courroux,
Nymphe, ne craignez rien de qui craint tout de vous,
Ai-je dit ; vos rigueurs peuvent charger de peines
Un esclave soûmis qui demande des chaînes ;
Et qui dans les transports qu'il ose mettre au jour,
Avec ceux du respect mêle ceux de l'amour.

Au seul nom de l'amour, ce miracle des Belles
Fuit, & semble soudain en emprunter les ailes.
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux
Aussi cruel par tout comme il est dans ses yeux;
Et son cœur, où jamais on ne le vit paroître,
Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.
Mais captif de ses yeux dont les traits me blessoient,
Plus je m'en voyois loin, plus mes liens croissoient.
Je poussois sur ses pas des soûpirs tout de flâme;
Je sentois qu'avec elle elle m'emportoit l'ame;
Au lieu, mon cher Lisis, qu'en voyant ses appas
Je sentois ce qu'on sent quand on ne se sent pas.
A mon amour enfin la voyant si cruelle,
J'allois suivre mon cœur qui fuyoit avec elle,
Et l'allois conjurer, si mes vœux la touchoient,
D'accepter un tribut que ses yeux m'arrachoient:
Quand t'ayant rencontré, j'ai senti que ton zéle
M'est venu reprocher que j'estois infidele;
Et que c'étoit manquer à ce que je te doy,
Que trahir ma parole & violer ma foy.
Vois à notre amitié ce qu'il faut que j'immole.
Je dois être à ta sœur sur ta seule parole;
Je ne la vis jamais, mais j'osois presumer
Que t'aimer tendrement c'étoit presque l'aimer.
A ce zéle équitable un obstacle s'oppose.
Si l'effet m'en déplaît, j'en adore la cause.
Ne me réproche point que je manque de foy;
Lisis, je suis injuste, & le suis malgré moy.
En vain à la garder mon remors me convie,
Nous devons deux tributs, la franchise & la vie:
Mais le temps de payer est dans la main du sort;
Et l'amour a son heure aussi bien que la mort.
Ah! Lisis, quel effort ma foiblesse me coûte.

LISIS.

Ami, parle plus bas, car je crois qu'on t'écoute;
J'entens du bruit.

SCENE III.

CLIDAMIS, LISIS, DAPHNIS.

CLIDAMIS.

Lisis, je cherchois à vous voir.

LISIS.

Vous ?

CLIDAMIS.

Oüi, j'ai quelque chose à vous faire sçavoir ;
Cela presse.

LISIS.

Parlez, vous pouvez tout m'apprendre.

CLIDAMIS.

Mon respect me fait taire, on pourroit nous entendre.

LISIS.

Banissez cette crainte & quittez ce respect ;
Le Berger que voilà ne peut m'être suspect ;
Je n'ai point de secret qui pour lui doive l'être :
C'est l'ami le plus cher que je puisse connoître ;
C'est Daphnis.

CLIDAMIS.

C'est Daphnis ? je ne l'ai jamais vû ;
J'eusse moins hésité si je l'eusse connû.
Si Philis vient ici, dites-lui qu'elle fuïe.
D'être absent de sa vûë un Dieu même s'ennuïe ;
Apollon qu'elle charme idolâtre ses yeux,
Et pour lui rendre hommage abandonne les Cieux ;
Pour la voir sans obstacle & pour mieux la surprendre,

Dans un nuage épais ce Dieu vient de deſcendre ;
De ſa route céleſte il a vû ſes attraits.
Quatre petits Amours lui décochent des traits.
Ces ennemis du jour, pleins de flâme & de gloire ;
Suivent leur priſonnier en chantant leur victoire :
De leur douce harmonie ils pénétrent les airs ;
Et la Déeſſe Echo répond à leurs concerts.
Mais j'apperçois Philis qui deſſus la fougere .... !

DAPHNIS.

Ah Liſis !

LISIS.

Tu pâlis !

DAPHNIS.

C'eſt ma même Bergére,
C'eſt elle à qui mes vœux viennent d'être ſuſpects ;
Elle à qui j'ai rendu d'inutiles reſpects ;
Et c'eſt ta Sœur ! hélas, tout va m'être contraire.
Car enfin je l'adore, & je crois lui déplaire ;
Et ce qui pour ma flâme eſt encor plus fatal,
Le Deſtin dans un Dieu me fait craindre un Rival.
Philis l'attend, hélas !

LISIS.

Philis doit ſe contraindre.
Quoi qu'ait dit ce Berger, tu n'en as rien à craindre.
Si pourtant de ma foi ton amour peut douter,
Pour en être éclairci tu peux les écouter :
Ce bois s'ouvre ſon ſein ; entre dans ce lieu ſombre.
Ton rival qui s'avance eſt ennemi de l'ombre ;
Et de quelques clartez que ce Dieu ſoit pourvû,
Tu pouras les entendre, & ne pas être vû.
Je te ſuis.

SCENE IV.

APOLLON, PHILIS.

Daphnis, Lisis & Clidamis, cachez.

APOLLON.

A Regret j'interomps votre joye :
Mais quoique je la trouble, il faut que je vous voye.
Ma presence vous bleſſe, & je ſçai mon devoir ;
Mais quand on vous a vûë, on vous veut toûjours voir.
J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ai dans moi-même,
Quand mon œil qui void tout, ne void pas ce qu'il aime ;
Et je maudis le ſort qui contre la raiſon
M'ordonne de courir, quand je ſuis en priſon.
Vous le ſçavez, Philis, je deſcendois dans l'onde ;
Et je me préparois à voir un autre monde,
Pour porter dans un Char qui traverſe les eaux
Les richeſſes du jour à des peuples nouveaux ;
Quand mes yeux languiſſans & ma triſte paupiére
Qui jettoient à longs traits des reſtes de lumiere,
Virent votre beauté digne de mille Autels,
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
Que me ſervit pour lors de vous trouver ſi belle ?
Fidéle à la nature, à moi-même infidéle,
Il falut fuir l'objet qui me rendroit heureux ;
Il falut être abſent auſſi-tôt qu'amoureux.
Mais pendant que mes yeux alloient payer au monde

L'adorable tribut d'une clarté feconde,
Mon cœur impatient retournant sur mes pas
En rapportoit un autre à vos divins appas.
Ce cœur dans les regrets dont vous fûtes la source
Pour hâter son retour précipita sa course ;
Puis revint par amour, autant que par devoir,
Et pour donner le jour & pour le recevoir.
Je redoublai pour vous ma chaleur coûtumiere ;
Je marchai tout couvert de traits & de lumiere ;
Et forçant les forêts qui cachoient tout mon bien ;
J'éclairai leur secret pour déclarer le mien.
Je vous vis, je parlai, vous apprîtes ma peine.
Mais d'un soûpir d'amour j'allumai votre haine :
Par vos moindres discours je connus clairement
Que c'étoit vous charmer que vous voir rarement.
Plus vos plaisirs sont grands, plus je goûte de joye.
Mais, Philis, pour vous plaire est-ce l'unique voye ?
Et de ma flâme, hélas ! vous ayant fait l'aveu,
Pouvez-vous trop me voir, moi qui vous vois si peu ?
Moi qui brûle pour vous, moi qui pour vous soûpire ?

PHILIS.

Divin Astre du jour je vous ai laissé dire ;
Et je vais vous répondre avec tout le respect
Qu'imprime dans mon cœur votre adorable aspect.
Pour ne pas être injuste aux desseins que vous faites,
Remontez jusqu'à vous, & voyez qui vous êtes ;
Et pour vous dérober à de justes ennuis,
Descendez jusqu'à moi, vous verrez qui je suis.
Laissez-moi vous aimer, sans chercher à vous plaire ;
Conservez d'Apollon le sacré caractere.
Elevez vos desirs en un plus digne lieu ;
Et ne profanez pas la dignité d'un Dieu.
Que l'erreur vous séduise, ou l'amour vous abuse ;
Pour le Dieu des Saisons, ce n'est pas une excuse,
Et de quoi qu'il se flate en ce rang glorieux,

Les vertus des mortels sont les vices des Dieux.
Lorsqu'à moi seule aussi votre amour vous attache ;
L'équitable destin de ce lieu vous arrache,
Et d'éclairer ailleurs vous impose la loi,
Pour s'épargner l'horreur de vous voir près de moi.

APOLLON.

A m'en plaindre, Philis, la pitié vous convie.
Quand j'ai l'heur de vous voir le destin me l'envie ;
Et pour comble de peine en de si rudes coups,
Le destin pour me perdre est d'accord avec vous.
Si j'ai pû me cacher à l'horreur des prodiges,
Et laisser de moi-même à peine des vestiges ;
Si plûtôt que de voir de noires actions,
J'ai manqué de promesse à tant de Nations ;
A mes justes desirs ne formez point d'obstacle,
Quand je veux plus d'un jour éclairer un miracle ;
Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté
Aux feux de mon amour un moment de clarté.
Qu'au bon-heur de mes feux le destin seul s'oppose ;
Mais n'armez point contre eux la beauté qui les cause ;
Laissez-les éclater sans vous mettre en courroux,
Et souffrez-les en moi, puisqu'ils sont nez de vous.
A mes brûlans transports laissez toucher votre ame ;
Ayez moins de froideur pour un cœur tout de flâme ;
Cessez....

PHILIS.

Vous le dirai-je, ardent Pere du jour ?
Cette froideur visible est un effet d'amour.
L'image d'un mortel dans mon ame tracée
Fait qu'une Déïté, n'y peut être exaucée :
Ce n'est pas qu'à mes yeux ce mortel ait paru.
Mais l'amour me l'a peint, & mon cœur l'en a crû.
J'ai pour lui de l'estime, & j'en crois être aimée.
Vous pourriez me charmer, s'il ne m'avoit charmée ;
Mais je ne puis offrir des biens que je n'ai plus,
Et les dons que j'ai faits m'obligent au refus.

APOLLON.

Un mortel fait obſtacle à l'eſpoir qui me flate !
Oſez-vous me le dire impitoyable Ingrate ?
De la beauté que j'aime on me voit mépriſé ;
Et vous dites qu'un autre en eſt favoriſé !
Des appas que j'adore, il a fait des conquêtes !
Songez-vous bien, Philis, à l'aveu que vous faites ?
Et quand même à vos vœux je pourrois conſentir,
Y pourriez-vous ſonger, ſans vous en repentir ?
Rien n'ébranle votre ame ! ô Ciel, eſt-il poſſible ?
Adieu ; je ſçai, cruelle, où vous êtes ſenſible ;
Vos attraits de mon cœur n'étant pas effacez,
Si ce cœur vous reſpecte, il croira faire aſſez.

SCENE V.

DAPHNIS, PHILIS, LISIS, CLIDAMIS.

DAPHNIS *à Philis.*

SI je ſuis ce mortel ſur qui tombent vos graces ;
Qu'il doit m'être bien doux d'écouter ces ménaces !
Que Daphnis qui vous aime en paroît glorieux ;
Et que ſon ſort eſt beau s'il allarme les Dieux !

PHILIS *à Liſis.*

Eſt-ce Daphnis, mon Frere ?

LISIS.

Oüi, ma Sœur, c'eſt lui-même ;
Mais venez rendre hommage à Carite que j'aime ;
Et qu'enſuite l'Hymen comme il nous l'a promis,
Nous méne tous enſemble où l'amour eſt permis.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIS, CARITE.

LISIS.

Pendant que dans ce bois ces amans se repoſent ;
Qu'à s'aimer tendrement leurs ames se diſpoſent,
Laiſſons un libre uſage aux aimables diſcours
Dont ces cœurs enflâmez nourriſſent leurs amours.
Pour nous entretenir cherchons un lieu commode.
Mais de ces deux amans imitons la métode.
En ſuivant leur exemple, uniſſons nos deux cœurs ;
Et parlons de nos feux, puiſqu'ils parlent des leurs.
Sans ſçavoir votre choix, vous me fûtes promiſe.
Mais ne préſumez pas que je vous tiraniſe.
Quoi qu'un frere ait promis, mon eſpoir le plus doux
Eſt de vous meriter ſi je dois être à vous.
Je connois à quel prix j'ai le bien de prétendre ;
Mais je veux l'obtenir & non pas le ſurprendre.
Quand on n'a rien en ſoi que de beau, de charmant,
D'ordinaire à votre âge on a fait quelque amant.
Dans l'aveu que j'attens j'ai ſujet de tout craindre ;
Mais je vous aime aſſez pour ne pas vous contraindre :
Et ſi quelqu'autre flâme eſt contraire à mes feux,

Sans

Sans eſpoir d'être à vous, vous aurez tous mes vœux.
Je dirai ſeulement en parlant de Carite,
Pour en être l'époux j'eus trop peu de merite;
Et ſi la plainte eſt juſte en de ſemblables coups,
Je me plaindrai du ſort, ſans me plaindre de vous.
A quelqu'autre Berger ſi l'amour vous enchaîne....

CARITE.

Je le connois, Liſis; ma preſence vous gêne.
Mais ſi j'ai de votre ame alteré le repos,
Vous ſçavez que Calcis n'eſt pas loin de Délos.
Mon frere en mon abſence engagea ma franchiſe;
Vous parûtes charmé quand je vous fus promiſe;
Mais le Croiſſant depuis a paru quatre fois:
Et bien peu de Bergers ſont conſtans quatre mois.
De vos feintes ardeurs je découvre l'adreſſe;
Vous vous êtes ſoûmis à quelqu'autre maitreſſe,
Liſis.

LISIS.

Le croyez-vous?

CARITE.

Si je le crois?

LISIS.

Hélas!
Faites moins d'injuſtice à vos divins appas,
N'outragez point mon cœur, quoi qu'il vous appartienne.
Vous ſoupçonnez ma foi?

CARITE.

Vous ſoupçonnez la mienne!

LISIS.

D'un ſemblable ſoupçon n'ayez point de douleur.
Si je vous égalois, vous auriez eu ma peur:
Plus je ſuis allarmé, plus je montre de zéle,
A d'autres yeux qu'aux miens Carite a paru belle;
A Calcis, à Délos elle peut tout charmer;
Et pour peu qu'on l'ait vûë, on aura dû l'aimer:
A l'ardeur que pour elle on aura fait paroître,

Être ingrate eſt un crime, elle aura craint de l'être;
Et ſon cœur, qui ſans doute eſt ſenſible à l'amour,
N'en aura pû donner ſans en prendre à ſon tour.
Vous avez tant d'attraits.... J'ai ſi peu de mérite....
Mon cœur.... je m'embarraſſe, adorable Carite;
Mais hélas! j'ai raiſon de paroître interdit;
Quand on void ce qu'on aime, on ne ſçait ce qu'on dit.

CARITE.

Vous m'aimez donc, Liſis?

LISIS.

Vous aimer eſt ma joye;
Mais, Carite, de vous que faut-il que je croye?
Vous ne répondez rien, & mon eſpoir déçû....

CARITE.

Si je vous haïſſois, vous l'auriez déja ſçû.
Mais, Liſis, dans un ſexe où la pudeur préſide,
Plus l'amour eſt puiſſant plus il ſemble timide;
Il n'agit qu'en captif qu'aſſervit la raiſon;
Et pour peu qu'il paroiſſe il déguiſe ſon nom.
Quand parfois d'un Berger la vertu nous enflâme,
Sous le nom de l'eſtime il ſe gliſſe en notre ame;
Et ſi je puis ſans honte en faire ici l'aveu,
Je vous eſtime aſſez pour vous aimer un peu.

LISIS.

Le Soleil qui paroît va troubler notre joye.
Il avance, Carite, & j'ai peur qu'il vous voye.
A la faveur de l'ombre évitez ce jaloux;
Allez joindre Philis, & je marche après vous.

SCENE II.

APOLLON, CARITE, LISIS.

APOLLON.

VOus fuyez, belle Ingrate, au moment que j'ap-
proche.
N'attendez de ma part ni froideur ni reproche.
Il suffit que mon ame à cet accablement . . . . ,
Pardonnez à l'excez de mon aveuglement,
J'ai l'esprit si rempli d'une beauté cruelle,
Que mon œil ne void rien qu'il ne prenne pour elle,
Plus vos traits sont charmans, plus ils sont accom-
plis,
Plus ils ont de rapport avec ceux de Philis.
C'est l'objet le plus beau qui paroisse à ma vûë;
De mille attraits divins l'humaine est pourvûë;
Mais de quelques appas qu'elle charme les cœurs,
Elle en a beaucoup moins qu'elle n'a de rigueurs.
Mais plus elle en témoigne, & plus j'ai l'ame at-
teinte.

CARITE.

Vous pouvez à son frere adresser votre plainte;
Je puis moins sur Philis que ne peuvent des Dieux;
Et quand j'y pourrois plus, vous n'en seriez pas
mieux.

SCENE III.

APOLLON, LISIS.

APOLLON *à Lisis.*

TOut semble être d'accord pour causer mon supplice.
Ah ! Lisis, de ta Sœur as-tu sçû l'injustice ?
Je renonce pour elle aux droits des Immortels ;
Je lui demande un cœur, & non pas des autels.
Toute autre à mon amour eût paru plus sensible :
Mais plus j'ai de respect, plus elle est invincible.
Je n'ai rien qui lui plaise, elle fuit en tous lieux
Et le feu de mon ame & celui de mes yeux ;
Et de ma double ardeur craignant plus d'un outrage,
Me cache également le cœur & le visage.
En vain comme un captif je la suis pas à pas ;
Je brûle tout le reste, & ne l'échauffe pas.
Cependant, & peut-être as-tu sçû ma disgrace,
Un mortel dans son ame a surpris une place ;
Un mortel a sur elle un absolu pouvoir ;
Ah ! Lisis ; sans me plaindre as-tu pû le sçavoir ?
J'ai souffert d'un refus l'injurieuse audace.

LISIS.

Et qu'auroit pû tout autre exposer en sa place ?
D'une foi qu'on n'a plus on ne peut disposer ;
Et Philis a raison de vous tout refuser.
Mais ce refus vous trouble, & votre trouble éclate.
Parce qu'elle est fidele elle vous semble ingrate.
Sa vertu vous offense, & votre cruauté

Veut séparer sa foi d'avecque sa beauté.
Digne commencement de votre amour coupable,
S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable;
Et plus digne succès que votre amour attend,
S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant!
Ce mortel & Philis dans ce bois sont ensemble.
On diroit à les voir que le Ciel les assemble.
Ces deux parfaits amans de même feux épris,
En partageant leurs soins unissent leurs esprits:
Et devenus heureux par de communs suplices,
De leurs propres tourmens ils forment leurs délices.
A se combler de joye ils appliquent leur soin:
Je voudrois que vous-même en fussiez le témoin,
Vous verriez....

APOLLON.

Si pour moi quelque pitié te reste,
Ne fais point de soûhait qui me soit si funeste.
A l'amour qu'on ressent trop de peine se joint,
Quand on void des plaisirs qu'on ne partage point.
Que Philis de sa vûë adoucisse ma perte,
C'est l'unique faveur qui me puisse être offerte.
Qu'elle excite elle-même un amant mépriſé,
A soûfrir sans se plaindre un mal qu'elle a causé.
Cette forêt paisible à la nuit consacrée
Est pour elle un azile où je n'ai point d'entrée:
Mais par tant de douleur si je puis t'émouvoir,
Que je doive à tes soins la douceur de la voir.
Aux prieres d'un Dieu ne soit pas inflexible.

LISIS.

La douleur de votre ame en sera plus sensible.
La beauté qui vous charme a ses mêmes appas;
Et si j'en étois crû, vous ne la verriez pas.
C'est de sa cruauté vouloir être la proye.....

APOLLON.

Il n'importe, Lisis; il faut que la voye.
Un espoir inutile à trop sçû m'ébloüir;
Mais si c'est tout mon bien, qu'on m'en laisse joüir.

Il m'eſt doux de ſoûfrir que l'ingrate m'abuſe,
Si le cœur qu'elle outrage en arrache une excuſe ;
Qu'elle diſe du moins qu'elle a dû me trahir.

LISIS.

C'eſt un Dieu qui commande, & je dois obéïr.
Pour vous plaire, Philis dans ce lieu ſe va rendre :
Mais il faut un moment vous réſoudre à l'attendre ;
Et Diane qui chaſſe, & que je vois venir,
Aura ſoin cependant de vous entretenir.
Avec cette Déeſſe oubliez votre injure.

SCENE IV.

APOLLON, DIANE, LES NIMPHES.

APOLLON.

JE te cherchois, ma Sœur, ſur la foi de Mercure ;
A deſſein de te voir remontois aux Cieux ;
Mais j'ai ſçû qu'aujourd'hui tu chaſſois dans ces lieux,
De l'Olimpe ſans doute il t'aura vû deſcendre.
D'implorer ton ſecours, je ne puis me défendre,
Tu ſçais pour quel objet j'ai conçû de l'amour.
Rien de plus achevé n'a jamais vû le jour.
Tes attraits raviſſans ſont capables de plaire,
Je ſerois ton amant ſi je n'étois ton frere :
Mais Philis en beauté ne te cederoit pas.
Cependant mon amour égaloit ſes appas :
Et de quelques ardeurs que le Ciel me ſoupçonne,
Il étoit auſſi pur que le jour que je donne.
Mais, ma Sœur, un Berger qui n'eſt pas de ce lieu,

A plus fait de progrez que n'a pû faire un Dieu.
D'épouser l'inhumaine il aura l'avantage.
Elle accepte ses vœux, & reçoit son hommage;
Elle en est idolâtre, elle vit sous ses loix.

DIANE.

Avec elle en chassant je l'ai vû dans ce Bois.

APOLLON.

Que faisoient-ils?

DIANE.

Assis sur un lit de fougere
Le Berger en extase adoroit sa Bergére.
Ils avoient à leur suite & les Ris & les Jeux;
Des Amours enjoüez folâtroient autour d'eux.
Bien souvent le Berger dont j'admire l'adresse,
D'une fleur de Jasmin régaloit sa Maîtresse;
Et priait un Amour de conduire sa main
Pour avoir le plaisir de lui toucher le sein.
Le guide ingenieux à surprendre les ames,
A des fleurs de Jasmin meloit des traits de flâmes:
C'étoit-là leur commerce; Et Philis à son tour
Sans s'en prendre au Berger, s'en prenoit à l'Amour;
Tu peux voir là-dessus quel destin te ménace.

APOLLON.

Ah! si devant tes yeux ils ont bien cette audace;
Et si de leurs transports l'indigne liberté
Ose de tes regards soüiller la pureté;
Que ne feroient-ils point, quand ma fuite trop prompte;
Eteindra la lumiere & bannira la honte?
Quand leur amour, exempt & de crainte & de soin,
Aura mon ennemi pour unique témoin?
Quand la nuit qui viendra dans ses plus sombres voiles
Cachera leurs larcins à ses propres étoiles?
Quand de tout l'univers le repos affermi.....

DIANE.

Va, ne cherche qu'en toi ton plus grand ennemi;

Tu leur és liberal, la nuit leur eſt avare ;
Et tu viens les unir quand elle les ſepare.
Ta clarté les appelle, & c'eſt toi dont les feux
Sont de leur rendez-vous le ſignal amoureux ;
Tu viens ouvrir les yeux dont ils bleſſent leurs ames ;
De tes propres rayons ils rallument leurs flâmes.
Si tu te plains auſſi, ne te plains que du jour ;
La nuit plaît à l'Hymen, & non pas à l'Amour :
Et de quelques ſoupçons que ton cœur s'inquiéte,
Tant que l'on n'eſt qu'amant, c'eſt le jour qu'on ſouhaite.
Mais que veux-tu de moi ? tire-moi de ſouci.

APOLLON.

Comme je ſuis Amant, je le ſouhaite auſſi
Le jour : mais de la nuit je crois voir la venuë ;
C'eſt là, ce qui me perd, c'eſt là ce qui me tuë.
J'ai déja d'une ingrate enduré le refus ;
Et ce jour achevé, je ne la verrai plus.
Montre-moi pour un Frere à quel point va ton zéle.
La nuit eſt ton amie, & tu peux tout ſur elle.
J'irois bien la prier de paroître un peu tard ;
Mais à cette priere elle auroit peu d'égard :
Elle fuit ma preſence, & j'évite la ſienne.

DIANE.

Mais enfin de la nuit que crois-tu que j'obtienne ?
Sur les loix du Deſtin elle regle ſes pas.

APOLLON.

Eh ! ma Sœur, le Deſtin n'y regardera pas.
De ta divine vûë embellis ces campagnes :
La nuit ne peut marcher ſi tu ne l'accompagnes.
Si tu veux à ton Frere accorder ton ſecours,
En demeurant ici tu retardes ſon cours,
D'ordinaire, Diane, elle attend ta lumiere.

DIANE.

Quand je ſuis pareſſeuſe, elle part la premiere,
Mon Frere.

APOLLON.

La nuit t'aime, & fera tout pour toi.
Du Deſtin ſi tu peux faits enfraindre la loi.
Sollicite ſi bien cette compagne obſcure ;
Qu'elle ſouffre du moins que je parle à Mercure.
Je l'ai tantôt prié de monter dans les cieux.
Pour me rendre réponſe il viendra dans ces lieux.
C'eſt de ſon ſeul retour que je puis tout attendre.

DIANE.

Au Palais de la Nuit j'aurai ſoin de me rendre.
Tu le veux de mon zéle, il te faut éclaircir :
Mais je ne promets pas de pouvoir réüſſir.

SCENE V.

APOLLON *ſeul.*

MOn cœur n'eſt plus lui même à lui-même ſemblable.
Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable.
Il craint de voir Philis, parce qu'il craint auſſi
De voir l'heureux Berger qui cauſe mon ſouci.
Mais helas ! je m'abuſe, où je vois l'inhumaine.
Mon rival ſuit ſes pas, & l'ingrate l'améne.

SCENE VI.

APOLLON DAPHNIS, PHILIS.

APOLLON.

JE ne t'ai pas mandé par ſon Frere Liſis.

DAPHNIS.

Je ne viens pas vous voir; j'accompagne Philis.

APOLLON.

Le bon-heur de la voir n'eſt qu'un foible avantage;
Quand avec un Berger Apollon le partage;
Et pour tous ſes regards je n'ai point d'amitié,
Quand l'objet de ma haîne en reçoit la moitié.

DAPHNIS.

Soit devant ce qu'on haït, ſoit devant ce qu'on aime,
Les regards de Philis ſont toûjours d'elle-même;
Et de l'heur de ſa vûë honorer un rival,
C'eſt lui faire du bien, ſans me faire du mal.

APOLLON.

Un rival inſolent! Ton audace eſt extrême.

DAPHNIS.

Etre amant de Philis, c'eſt aimer ce que j'aime.
Et le Ciel à mes vœux dût-il être fatal,
Quand on porte ce titre, on ſe dit mon rival.

APOLLON.

Ah! coupable Berger!

DAPHNIS.

Comment ſuis-je coupable?
J'aime, vous le voyez; ce que j'aime eſt aimable.
Apollon aime auſſi dans un ſemblable lieu;
Et je ne puis faillir ſur l'exemple d'un Dieu.

APOLLON *à Philis.*

O cruelle beauté de qui l'amour m'outrage,
Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage ;
Qui refuſes un Dieu qui t'offroit un autel,
Et profanes ton cœur des flâmes d'un mortel ;
Ce mortel orgueilleux que rend vain ſa victoire,
Auroit moins de fierté, s'il avoit moins de gloire ;
Ton aveu l'encourage, il en eſt animé ;
Plus il paroît ſuperbe, & plus il eſt aimé.
Quand tantôt à vos yeux j'adorois leur empire,
Ce que vous me diſiez, laiſſez-moi vous le dire,
Elevez vos deſirs en un plus digne lieu,
Ce Berger n'eſt qu'un homme, Apollon eſt un Dieu.
Eteignez un amour qui vous rend criminelle.
Si l'effort en eſt grand, la victoire en eſt belle.
Plus pour vous que pour moi combattez vos deſirs ;
Et daignez à la gloire immoler les plaiſirs.
J'offre à votre triomphe un ſujet aſſez ample :
Croyez-en mon conſeil.

PHILIS.

J'en croirai votre exemple.

APOLLON.

Ce que vous promettez aura-t'il ſon effet ?

PHILIS.

Si j'en crois votre exemple, êtes vous ſatisfait ?

APOLLON.

Oüi, Bergere.

PHILIS.

Ecoutez, & ſoyez plus tranquille.
Ce que vous conſeillez doit vous être facile,
Employez pour vous même un remede pareil :
Et mettez en uſage un ſi rare conſeil.
A vos autres bontez ajoûtez cette grace ;
Et faites le premier ce qu'il faut que je faſſe.
J'en croirai votre exemple, & non pas vos avis ;
Je vous l'ai dit.

APOLLON.

Le puis-je, inhumaine Philis?
Depuis le jour fatal que mon amour éclate,
Je me suis dit cent fois que j'aimois une ingrate:
Et par votre rigueur dont je suis allarmé,
Ce que je me suis dit vous l'avez confirmé.
Cependant pour mes feux quand je vois tout à craindre,
Mon amour s'en irrite, & ne peut s'en éteindre.
Par les soins que j'ai pris je m'en suis éclairci.

PHILIS.

Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.

APOLLON.

Votre cruauté seule à mon bonheur s'oppose.
En perdant ce Berger, vous perdez peu de chose:
Mais je vous idolatre; & pour comble d'ennui
On perd bien plus en vous qu'on ne peut perdre en lui.
D'un amour si parfait tant de preuves se montrent....
Vos regards & les siens trop souvent se rencontrent.
A le favoriser vous prenez trop de soins;
Ou regardez-moi plus, ou regardez-le moins.
Philis, je ne puis voir sans que mon cœur s'irrite,
Que de ce que je perds ce soit lui qui profite;
Et je ne puis souffrir qu'un rival odieux,
Lise au fond de votre ame à travers de vos yeux.
Son plaisir fait ma peine, & mon cœur se dispose
A vanger vos mépris sur celui qui les cause:
Et tous les Dieux ensemble à sa perte animez....

DAPHNIS.

Menacez; mes esprits n'en sont point allarmez....
Je ne crois pas des Dieux tout ce que vous me dites.
Leur pouvoir paroît grand, mais il a des limites:
Et les Dieux vos égaux, quand ils sont malheureux,
S'ils étoient si puissans, ils feroient plus pour eux.
Comme l'heur de lui plaire est une gloire insigne,
Je m'estime autant qu'eux, si Philis m'en croit digne;

Je

Je renonce avec joye aux presens qu'ils nous font;
Et qui leur fait envie, est plus grand qu'ils ne sont.
Possesseur de Philis, je crains peu leur vengeance.

APOLLON.

Ton coupable mépris vient de leur indulgence.
Et ton cœur accablé de forfaits infinis
Doute qu'ils soient des Dieux, puis qu'ils sont impunis.
Mais un ordre absolu que j'attens par Mercure.....
Le Ciel s'ouvre; profane; & c'est un bon augure:
Il descend pour te perdre, & le foudre est tout prest.

DAPHNIS.

Si c'est lui, qu'il prononce; & j'attens mon Arrest.

SCENE VII.

L'AMOUR, APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

L'AMOUR *en l'air.*

JE suis le Dieu qui veux qu'on aime.
On me craint sur la terre, on me craint dans les cieux;
Et par une puissance extrême,
J'asservis les mortels, & captive les Dieux.
Ne crois pas, Apollon, que Mercure descende.
Il a proposé ta demande;
Et les Dieux assemblez, sont tous portez pour toi,
Pour voir ta colere appaisée,
Ils attendoient la voix de l'Hymen & de moi;
Et nous leur avons refusée.

Daphnis, aime toûjours ton aimable Bergere;
Et toi, Soleil, monte ſur l'émiſphére.
Le Deſtin te l'ordonne, & veut être abſolu,
Les Dieux s'aſſembleront encore;
Et tu ſçauras, au lever de l'aurore,
Ce que l'on aura réſolu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, MENALQUE, DAPHNIS, PHILIS, CARITE, LISIS.

PHILENE.

POur hâter nos plaiſirs la diligente Aurore
A déja de ſes pleurs moüillé le ſein de Flore;
Et déja du Soleil l'agréable retour
A diſſipé la nuit, & rallumé le jour:
Des habitans des airs la muſique champêtre
Solemniſe ce jour qui commence de naître;
Et par les tons divers de leurs tendres chanſons
Ils expriment leur joye en diverſes façons.
Flore qui fait briller ſa plus vive peinture
D'une aimable nuance embellit la nature.
Dans cette Iſle féconde en appas differens
Les plaiſirs....

MENALQUE.

Les plaiſirs vont paroître plus grands
Comme c'eſt dans ce lieu que l'Hymen doit deſcendre,
Cent Bergers dans une heure auront ſoin de s'y rendre.
Et les cœurs animez d'une égale chaleur

Au concert des oiſeaux viendront joindre le leur.
Apollon toutefois peut nous être nuiſible.
Pour ne pas être à craindre il paroît trop paiſible.
A ſéduire les Dieux il applique ſes ſoins :
S'il montroit plus de haine il m'allarmeroit moins.
Mais afin que ſes ſoins lui deviennent frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Par l'Hymen qu'il redoute éteignons ſes ſouhaits ;
Et de ſes attentats prévenons les effets.
A côté d'une grotte en ce bois retirée,
D'une petite roche il coule une eau ſacrée.
Les ſecrets de ſon ſein ſont ouverts à chacun :
Plus ce criſtal eſt pur, plus il ſe rend commun :
Et ſorti de ſa ſource il proméne ſon onde.
Sur l'émail fleuriſſant du plus beau pré du monde.
Sur le point d'être unis, on tranſgreſſe nos loix,
Si de cette eau ſacrée on ne boit une fois.
Sa vertu purifie & répand dans les ames
De pudiques deſirs, & d'innocentes flâmes.
D'y méner deux Amans je vais prendre le ſoin.
De leurs vœux mutuels je dois être témoin.
Comme c'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
Vous irez y conduire & Liſis & Carite :
Mais avant toute choſe attendez mon retour :
Recevez de ma part les Bergers d'alentour ;
Et qu'un champ nuptial envoyé dans la nuë
D'un pompeux Hymenée annonce la venuë.
Vous, ſuivez-moi, Daphnis, & Philis avec vous.

DAPHNIS.

J'obéis avec joye à des ordres ſi doux.
Mais, aimable Philis, permettez que je croye . . . .

MENALQUE.

Elle ſçait ſon devoir, & le fait avec joye.
Elle vous répondroit dans une autre ſaiſon :
Mais, Daphnis, le temps preſſe, & je crains Apollon.

Ménalque, Daphnis & Philis ſortent.

LISIS.

J'apperçois un Berger qui commence à paroître.
A ſon divin éclat je ne puis le connoître.
C'eſt pour quelque deſſein qu'il paroît à nos yeux.

SCENE II.

PHILIS, CARITE, LISIS, MERCURE.

MERCURE.

NE vous étonnez pas de me voir en ces lieux.
Je parois un Berger ; mais ſous cette figure
Pour tromper le Soleil j'envelope Mercure.
Par un ordre ſecret je deſcends dans ce lieu ;
Et ſous l'habit d'un homme on voit paroître un Dieu.
Votre fils & ſa Sœur, ces amans adorables.
Ont des Dieux ennemis, & des Dieux favorables ;
Jupiter & Neptune, & Mercure, & Junon
Ont tous pris à l'envi l'interêt d'Apollon.
Pour le fils de Venus, animé de colere,
Il a pris hautement le parti de ſa mere ;
Et veut perdre celui dont le jour indiſcret
Fit un crime public de ſon amour ſecret.
De la part de ce Dieu qu'Amathonte revere,
De ce Dieu qu'on adore au païs de ſa mere ;
Et qui mêle toûjours pour flater nos deſirs
A la peine qu'il cauſe un torrent de plaiſirs ;
Je viens vous avertir pour vous rendre le calme ;
Que c'eſt lui qui triomphe, & remporte la palme ;
Et que ſeul dans l'Olympe à deffendre vos droits
balance les vœux, & partage les voix :
On n'a rien réſolu. La céleſte Aſſemblée

Se mutine & diviſe, eſt émeûë & troublée ;
Et l'Hymen cependant deſiré dans ces lieux,
Sur les ailes d'Amour va deſcendre des cieux.
Si Daphnis à ſon tour veut avoir la victoire,
A la ſource ſacrée il eſt temps d'aller boire.
Differer un moment c'eſt tout mettre en danger.
Apollon peut prétendre où prétend un Berger.
Mais à quoi qu'il aſpire, il ne pourra ſans crime
Envier d'un époux la moitié legitime ;
Et les Dieux qu'aigriroient ſes jaloux attentats,
S'il oſoit le vouloir, ne le ſoûfriroient pas.
Profitez d'un avis qui vous eſt d'importance.

PHILENE.

Ah ! Liſis, que ton pere a montré de prudence !
Et que lors que lui même a conduit ces amans,
Il étoit inſpiré par d'heureux mouvemens !
Déſormais à Daphnis Apollon ne peut nuire.
Vers la Source ſacrée on le vient de conduire.
A vos ſoins obligeans nous n'en devons pas moins.

MERCURE.

Attendez par la ſuite à juger de mes ſoins.
Que que obſtacle puiſſant qu'Apollon vous oppoſe,
Si je ſuis ſecondé, vous verrez autre choſe.
Alors, de mes deſſeins vous ſerez éclaircis.
Pour hâter ſon deſtin je vais joindre Daphnis :
Si Mercure en ce lieu demeuroit davantage,
A l'y voir ſi long-temps on prendroit de l'ombrage.
Il ſe ſert d'une adreſſe, & de cette façon
De celui qu'il abuſe il endort le ſoupçon.
Cet habit de Berger contribuë à ma feinte ;
Et je crains les remords dont j'aurois l'ame atteinte,
Si malgré tous mes ſoins mes deſſeins découverts
Me rendoient inutile à celui que je ſers.
Mais déja de Bergers une troupe s'avance ;
De l'Hymen tous enſemble attendez la preſence ;
Et joignant avec vous les échos de ces bois,
Au doux ſon de la lyre accordez votre voix.

SCENE III.

MENANDRE, CLIDAMIS, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

CLIDAMIS *à Philene.*

LEs Bergers d'alentour que ravit votre joye,
Viennent sur vos desirs conformer leurs souhaits.

PHILENE.

Ce surcroît de bon-heur que le ciel nous envoye,
Rend nos vœux accomplis & nos plaisirs parfaits.

MENANDRE *à Lisis.*

Quand on doit être uni la lenteur est fatale :
A l'aimable Lisis les momens sont des jours.

LISIS.

Vous vous êtes trouvé dans une peine égale,
Et de ce qu'on a fait on se souvient toûjours.

CLIDAMIS.

Près d'un si doux Hymen la Bergere est émûë :
On diroit que son cœur à regret s'y résoud.

CARITE.

On est toûjours timide à la premiere vûë ;
Mais quand on est ensemble on s'accoûtume à tout.

MENANDRE.

Il est vrai que Lisis a beaucoup de merite :
Vous devez avec lui prendre bien du plaisir.

LISIS.

Ne me vantez pas tant ; il suffit que Carite
Pourra voir qui je suis avec plus de loisir.

CLIDAMIS.

Mais peut-être Carite, à qui l'on vous doit joindre,

A connoître, Lisis a le plus d'interêt.

CARITE.

Nullement ; de mes soins c'est sans doute le moindre :
Et sans m'inquiéter je le prens comme il est.

MENANDRE *à Clidamis.*

Puis qu'ils sont si contens, que l'Hymen les assemble ;
Et que pour les unir ils traverse les airs.

CLIDAMIS.

Pour le faire descendre unissons-nous ensemble,
Et que l'écho réponde à nos charmans concerts.

Tous les Bergers chantent avec des Haut-bois, des Flutes, des Musettes, & autres Instrumens Champêtres ; & l'écho leur répond fort agréablement : mais Ménalque les vient interrompre, pour leur dire la triste nouvelle que l'on va sçavoir.

SCENE IV.

MENALQUE, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

PHILENE.

QUoi ! si-tôt de retour, Ménalque ?

MENALQUE.

Hélas ! Philene !
Je voudrois avoir pû m'épargner cette peine.
Car pour moi c'est sans doute un surcroît de malheur
Que de venir si-tôt vous charger de douleur.

Et vous, sages Bergers, tous remplis de tendresse,
Chantez un chant lugubre au lieu d'un d'allegresse.
Que du jour d'une fete on fasse un jour de deüil :
Et qu'au lieu de couronne on prépare un cercüeil.
Daphnis est mort.

LISIS.

Daphnis !

PHILENE.

Quoi ! mon fils ?

CARITE.

Quoi ! mon Frere ?

PHILENE.

Il est mort ?

MENALQUE.

Il est mort ; & je m'en désespere.
Son coupable rival irrité sans raison,
Dans la Source sacrée a versé du poison.
En beuvant de cette eau des amans respectée,
Mais par un crime horrible à ce coup infectée,
Le Berger mal-heureux, dont je pleure le sort,
Où l'on puise la joye, a rencontré la mort.

PHILENE.

Et l'obligeant Mercure a pû voir ce spectacle !
A la rage ennemie il n'a point mis d'obstacle !
Il a vû ce trépas, & ce Dieu l'a souffert !

MENALQUE.

Apollon & Mercure agissoient de concert.
Je crois bien qu'à l'entendre exposer son message,
On eut crû votre fils à l'abri de l'orage :
Mais je viens de sçavoir par son propre rapport,
Qu'il n'étoit descendu que pour hâter sa mort.
Ce Berger déplorable étant mort à ma vûë,
Laissez-moi vous conter comme elle est avenuë ;
Détester l'ennemi qui le prive du jour ;
Et mourir de douleur, puis qu'il est mort d'amour.
Nous goûtions tous ensemble une excessive joye,
Quand Daphnis de la Parque alloit être la proye ;

Et que l'injuſte ſort qui pour lors le guidoit,
Le menoit à la Source où la mort l'attendoit.
Il approche de l'eau ; mais il en boit à peine,
Qu'il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine.
Et que le cœur ſurpris par cette trahiſon
Au lieu de nourriture avale du poiſon.
Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente,
L'ennemi toutefois eſt plus doux que l'amante :
Et Philis ſe noyant dans les eaux de ſes pleurs
D'une bonté cruelle irrite ſes douleurs :
Plus ſon ame eſt ſenſible, & moins elle eſt humaine.
Il ſouffre par l'amour, il ſouffre par la haine :
La rigueur de ſa peine accroît par la pitié ;
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié.
Il voit que la Bergere en ce point trop fidéle,
Veut ſouffrir avec lui ce qu'il ſouffre pour elle ;
Que d'un triſte regard nourriſſant ſon ennui,
Elle ſort d'elle-même, & vient toute dans lui ;
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre
Elle prend de ſon mal tout ce qu'elle en peut prendre.
C'eſt en vain qu'Apollon ſe vengeant à ſouhait,
Veut ſauver ce qu'il aime, en perdant ce qu'il hait ;
C'eſt en vain qu'à Philis, qui mourroit avec gloire,
On arrache la coupe où Daphnis vient de boire ;
Et qu'un jaloux deſtin ne veut pas aujourd'hui.
Que comme il meurt pour elle, elle meure avec lui.
A l'aſpect du Berger ſon ame l'abandonne :
La pitié fait mourir quand la rage pardonne :
Au lieu de la fureur l'amour lance le trait,
Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.
C'eſt là ce qui le tuë, & s'oubliant ſoi-même,
Pour plaindre le mal-heur de la beauté qu'il aime :
Cieux ! dit-il, qui voyez les peines qu'elle ſent ;
Que ne m'eſt-il permis de mourir innocent !
On me rend criminel par mon propre ſupplice ;

Et je deviens injuſte en ſouffrant l'injuſtice :
Hélas ! qui m'eût dit hier quand je fus enflâmé,
Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé ?
L'euſſai-je pû penſer ? euſſai-je bien pû croire,
Qu'on trouvât le mal-heur dans le ſein de la gloire ?
Et que moi-même un jour contraire à mes deſirs,
J'euſſe fait mes tourmens de mes plus doux plaiſirs !
Donc un autre deſtin fait que je ſuis tout autre.
Vous me percez le cœur, quand je touche le vôtre ;
Et les traits de pitié que vous lance mon ſort
Retournant contre moi ſont les traits de la mort.
Moderez ces tranſports, ô Beauté que j'adore ;
Et ne m'aimez pas tant, ſi vous m'aimez encore ;
Auſſi bien tous vos ſoins vont être ſuperflus ;
Et je ſuis déſormais comme ce qui n'eſt plus.
Je n'ai rien de vivant dans ce mal-heur extréme
Que mon cœur, qui ne vit que parce qu'il vous aime.
Et je doute, Philis, en partant de ce lieu,
Si je pourrai vous dire .... Il vouloit dire adieu,
Mais au lieu de ce mot, ſa belle ame s'envole ;
Et Philis s'écriant, achéve la parole.
Adieu, dit-elle. Alors le cœur gros de douleurs,
Elle embraſſe Daphnis, qu'elle moüille de pleurs ;
Elle ſent dans ſon ame une peine cruelle
De ne pouvoir mourir d'une douleur mortelle :
Et pour quelques momens étouffans ſes ſanglots,
Aux amours attendris elle addreſſe ces mots.
Vous allez ; remontez dans le ſéjour céleſte.
Cet objet pitoyable eſt pour vous trop funeſte :
Si Daphnis eût pû vivre, il m'auroit été doux
De vous voir l'un & l'autre à jamais avec nous ;
L'injuſtice des Dieux autrement en ordonne :
C'eſt avec déplaiſir que je vous abandonne ;
Et mon cœur abîmé dans un gouffre ſecret,
Vous reçût avec joye, & vous chaſſe à regret.
Les Amours deſolez de quitter tant de charmes,
Sur le ſein de Philis en répandent des larmes.

Ils ne peuvent parler ; mais pour s'expliquer mieux ;
Par de tendres baiſers ils lui font leurs adieux.
Pour remonter enſuite au ſéjour de la joye,
Par les routes de l'air ils ſe font une voye.
Et moi près de Philis partageant ſes douleurs.
Je mêle mes ſoûpirs au torrent de ſes pleurs.
Eſt-il peine plus dure, & douleur plus amere ?

PHILENE.

Ah qu'auprès de la mienne elle paroît legere !
Je n'avois qu'un ſeul fils, que j'aimois tendrement ;
Et Philis n'eſt pas fille à n'avoir qu'un amant.
Comme Daphnis lui plût, d'autres lui pourront plaire ;
Mais d'un autre que lui je ne puis être pere :
D'autres prendront ſa place à l'égard de Philis ;
Mais un autre que lui ne peut être mon fils.
Le couroux d'Apollon à moi ſeul eſt funeſte.

MENALQUE.

Si je puis ſans mourir vous apprendre le reſte,
Jugez par la douleur que cauſe un fils mourant,
Si ma plainte eſt moins juſte, & mon malheur moins grand.
Sur le point que Daphnis acheve ſa carriere,
Son rival homicide obſcurcit ſa lumiere ;
De la mort d'un Berger qu'il a mis au cercüeil
On diroit qu'Apollon oſe prendre le deüil :
Pour ne pas voir Daphnis dans ces deſerts funébres ;
Dans le cours de ſa route il répand des ténébres :
Tout confus de ſon crime il ne s'oſe montrer ;
Et l'ayant pû commettre il ne peut l'éclairer.
Mais à peine Apollon ſemble ceſſer ſa guerre,
Que les vents déchaînez deſcendus ſur la terre,
S'approchant de Philis par un ordre des Dieux,
Quelque effort qu'elle faſſe ils en privent mes yeux ;
Par des routes ſur l'heure aux mortels inconnuës
Ils l'enlevent de terre, & traverſent les nuës ;
Et le ciel à mes cris répandus dans les airs

Ne répond qu'en courroux, & que par des éclairs.
C'eſt en vain que l'Hymen promettoit ſa venuë,
C'eſt en vain.... Mais du ciel le courroux continuë;
Rien ne s'offre à mes yeux qui n'étonne mes ſens;
Le tonnere ſuccéde aux éclairs ménaçans;
De moment en moment quelque horreur ſe découvre;
Je ſens trembler la terre, & vois le ciel qui s'ouvre.
J'apperçois Jupiter; adorons ſon aſpect,
Et recevons ſon ordre avec crainte & reſpect.

SCENE V. & DERNIERE.

JUPITER, MENALQUE, PHILENE, LISIS, CARITE, CLIDAMIS, MENANDRE, CŒUR DES BERGERS.

JUPITER, *aſſis dans un Trône de gloire.*

Ceſſez de répandre des larmes;
Et ne vous donnez plus d'inutiles allarmes:
Vos mal-heurs ſont finis.
Déſormais de vos cœurs banniſſez la triſteſſe.
Car l'aimable Carite & l'amoureux Liſis
Doivent dès demain être unis;
Et joüir à jamais d'une entiere allegreſſe.

Pour Daphnis & Philis ne pleurez point leur ſort;
Du jaloux Apollon j'ai condamné l'effort:
Aux injuſtes deſſeins je déclare la guerre.
Je ſuis Maiſtre de tous les Dieux;

Et ce que le Soleil a diviſé ſur terre
Je l'ai réüni dans les cieux.

C'eſt pour accomplir ma parole,
Qu'en faveur de Daphnis les miniſtres d'Eole
Ont enlevé Philis dans ce ſacré ſéjour.
De ces parfaits amans le bonheur n'eſt pas moindre:
Ils étoient ſéparez, & j'ai ſçû les réjoindre;
Pour mettre en repos leur amour.

Pour punir Apollon de ſon cruelle outrage
Son rival déſormais brillera dans les cieux;
Et pourra, ſans craindre ſa rage,
Adorer devant lui ce qu'il aime le mieux.
Et des yeux de Philis qui charmerent tant d'ames,
De ces vives ſources de flâmes

D'où ſortent cent globes de feux,
Pour couronner leur gloire, & pour remplir mes vœux;
J'en ai fait deux Aſtres céleſtes,
Qui ne répandront point d'influences funeſtes;
Mais placez dans les cieux, qu'ils vont rendre plus beaux,
On les appellera les deux Aſtres Jumeaux.

PHILENE.

Puis qu'à notre douleur vient ſucceder la joye,
Et qu'en notre faveur un Dieu même s'employe;
Allons lui rendre grace; & qu'enſuite demain
Liſis donne à Carite & le cœur & la main.

Fin du premier Tome.

866084

Librairie M. Slatkine & Fil
30.6.1987

N. 1272.

J+D 4/1